

**Philosophie non-bavarde -
Consolation et Langage**

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Consolation	3
<i>Tragédie</i>	27
<i>Pitié</i>	36
<i>Lutte</i>	45
<i>Espérance</i>	53
Langage	69
<i>Réalité</i>	92
<i>Représentation</i>	111
<i>Langue</i>	130
<i>Vérité</i>	149
Index des Auteurs	163

Avant-Propos

Recherche de vérités, science de l'être, sagesse pour apprendre à vivre et à mourir, élaboration de concepts, classification des connaissances, vision totale du monde, art de préserver une paix d'âme, culture de l'esprit, résumé du savoir scientifique, poursuite d'une rigueur, questions de plus en plus profondes – telles sont des *définitions* du contenu central de la philosophie. Les Anciens, les scolastes, les rationalistes, les *classiques*, les modernes (les phénoménologues, les philosophes analytiques, les *French theorists*) nous ont habitués à répéter ces balivernes, dont se moquent les logiciens, les informaticiens, les mathématiciens, les physiciens, les poètes.

Mais ce n'est ni l'algèbre sèche ni la formule froide qui, aujourd'hui, dévitalisèrent le mot, mais l'image, facile, grégaire, incolore, insipide, athermique. Dans la guerre raciale, le mot, superbe et rare, succomba à l'invasion barbare des images communes et plates.

Tout homme, qui, dans ses réflexions, réussit à se débarrasser des deux thèmes parasites que sont la connaissance et l'être, devient, presque mécaniquement, philosophe. Le bavardage sur l'être profane la plus belle faculté du langage – la laconicité dans la noblesse ; l'obsession par les connaissances fantomatiques dévie notre générosité de sa fonction première – consoler les inconsolables.

Je suis navré de constater, que ni [Kant](#) ni [Hegel](#) ni [Sartre](#) ne comprennent rien en logique. Que ni [Aristote](#) ni [Spinoza](#) ni [E.Husserl](#) ne savent ce qu'est le *more geometrico*. Que ni [Platon](#) ni [Wittgenstein](#) ni M.Foucault ne disent rien de profond sur le langage. Des tentatives d'attacher la branche

philosophique à l'arbre de la science échouaient, avec le cours du temps, de manière de plus en plus lamentable, pour devenir enfin franchement ridicules.

C'est à la rareté, parfois jusqu'à l'épuisement, du talent poétique que nous devons les montagnes de volumes *savants* et soporifiques sur les thèmes ci-dessus.

La raison principale de cette dégringolade est l'erreur de greffage. C'est que, dès les débuts grecs, une alternative existait – le bel arbre poétique. Mais si pour la ratiocination être prolix en verbiage peut suffire, pour manier la métaphore il faut posséder un regard allant au-delà du verbe.

Les yeux et le regard sont deux outils d'une bonne philosophie – pour percer et admirer l'harmonie des langages divins et pour composer la mélodie des consolations humaines. Les yeux reçoivent la lumière du vrai, les ombres du beau, les ténèbres du bon ; le regard – les émet.

Dans la réflexion de [Valéry](#), on trouve toutes les étapes de manifestation de la conscience (qu'il appelle états mentaux) : l'excitation, le désir, la volonté, le langage, la représentation, les formules logiques, les substitutions, la vérité, le sens – une admirable profondeur ! À comparer avec la vaste platitude des *consciences* [cartésienne](#), [hégélienne](#), [husserlienne](#), où brillent par leur absence et le langage et la représentation et l'interprétation, où règnent le bavardage ou la banalité.

En tout cas, pour prétendre au titre de philosophe, il faut être métaphysicien, c'est à dire accorder une place d'honneur aux trois valeurs innées et exceptionnelles, que nous portons, respectivement, dans notre cœur, notre âme et notre esprit – le Bien, le Beau, le Vrai. Les médiocres se vouent au plus facile – au Vrai commun. Les sensibles, mais pas brillants, se penchent sur le Bien individuel. Les poètes, maîtres de l'image

et de l'idée, chantent le Beau divin. Un bon philosophe respecte cette hiérarchie.

La beauté poétique naît de rencontres imprévisibles entre le langage, la représentation et la réalité, portant la noblesse, l'intelligence et le mystère. Le langage étant l'élément pivot, dans la naissance de métaphores, la réflexion philosophique aurait dû se focaliser, prioritairement, sur lui.

La sensibilité poétique nous fait réfléchir sur l'invariant absolu de notre existence – la trajectoire tragique de tous nos beaux élans, qu'ils soit sentimentaux, intellectuels ou artistiques. Sur tous les chemins, arrive un instant quand aucune volonté, aucun courage, aucune action ne parviennent plus à nous libérer de l'écrasante sensation d'écroulement, épuisement, exténuation, aplatissement. Ce qui est le plus dramatique, dans ces cas, c'est que l'esprit comprenne et approuve cet abattement, lui trouvant d'irréfutables raisons. Nous ne pouvons y compter que sur l'âme – tâtonnante, irrationnelle, capitularde – mais noble. Sans lever les yeux, elle nous fera redresser le regard. Sans réfuter le désespoir présent et passé, elle nous inonde d'espérances ... intemporelles. Le vrai ne portant plus que la pesanteur, c'est au Bien intraduisible et au Beau incompréhensible de nous apporter la grâce.

À quoi doit se réduire un regard philosophique ? - à la tragédie humaine, reflétée par le Verbe ; il est insensé et stupide de se vouer à la sobre vérité, devant tant de vertiges du langage et d'angoisses, implorant une consolation. *Le philosophe ne cherche pas la vérité, mais la métamorphose du monde dans les hommes - Nietzsche - Der Philosoph sucht nicht die Wahrheit, sondern die Metamorphose der Welt in den Menschen* - et cette métamorphose ne vaut que par la douleur ennoblée et le Verbe rehaussé.

La souffrance et le langage – les seuls sujets d'une philosophie noble (peut-il y en avoir d'autres ?). La sécheresse pseudo-savante d'[Aristote](#), [Kant](#), [Hegel](#) les rend indifférents à la hauteur du premier sujet ; leur ignorance langagière leur cache la profondeur du second. D'où la grandeur de Dostoïevsky, de [Nietzsche](#), de [Valéry](#).

Donc, la consolation, comme la finalité du Bien, et le langage, comme l'outil du Beau, échappent au bavardage des esprits professoraux, poursuivant le Vrai désincarné. Ces deux sujets-là ne valent que par leur commencement, et puisque la première fonction du mot et de la consolation est la caresse, je répéterais ma vague devise : *au Commencement était la Caresse !*

Et puisque l'arme du Vrai, c'est un discours, d'apparence cohérente et s'adressant à l'esprit, je dois y renoncer. Le cœur préférant des onomatopées et l'âme appréciant surtout des étincelles, mon arme sera la maxime. Retentie dans le vide, elle risque souvent de provoquer des échos infidèles, de fausses proximités ou d'illusoires lointains. Pour y pallier je convoque la citation ; des effets acoustiques et optiques y sont plus importants que des causes didactiques.

La seule philosophie qui me charme est la philosophie de la nuit ; la clarté du langage ou de l'espérance, même une clarté pure et profonde, s'évapore vite, sous le feu des questions, et je veux un milieu, résistant même aux mystères silencieux. Le langage ou l'espérance obscurs s'appellent poésie et consolation. *Dois-tu chercher ton guide et ton consolateur parmi les ombres de la nuit ?* - G.Bachelard.

La science et l'art n'ont de sens qu'en société ; c'est pourquoi on a besoin de la philosophie, qui ne peut satisfaire qu'un homme solitaire, par une caresse langagière ou sentimentale, où perceront les outils ou finalités des autres.

La philosophie n'a rien d'une science, puisqu'elle n'a ni objets ni méthodes ni outils consensuels ; toutes les sciences sont collectives, mais la philosophie, c'est la proclamation d'une personnalité, de ce Qui despotique et unique, maîtrisant le haut Comment du langage et le profond Pourquoi de la consolation.

PHI,
Provence,
septembre 2016

Consolation

Toute action a un sens dans le temps (elle s'y appellera acte) et en a un autre - hors du temps ; on les attache à l'être ou au devenir, à la vie ou à la mort, au salut ou à l'absurde. Et puisque l'art est tentative d'insuffler de la vie, d'apporter de l'oubli ou de la consolation, il doit faire oublier le temps.

Un sage, c'est un homme d'expériences, sachant trouver une relation harmonieuse entre la pensée et l'action, débouchant sur des résultats favorables. On aurait dû l'appeler – philosophe, tandis que le philosophe historique aurait dû s'appeler – philologue, puisque le logos se voue aussi bien à la parole consolante qu'au verbe révélateur, les deux véritables sujets d'une bonne philosophie.

La noblesse d'une activité est question de qualité de ses contraintes. C'est pourquoi la musique, avec ses règles harmoniques, mélodiques, rythmiques, est l'art le plus noble. La mathématique a ses axiomes et sa logique ; la poésie – ses règles de versification. La philosophie aurait dû oublier la vérité et les connaissances, l'existence et l'essence, les idées et même les choses, pour se concentrer sur les souffrances et les langages de l'homme et lui apporter de la consolation et de l'enthousiasme, bref, être plutôt rhétorique que didactique.

La résignation profonde, avec l'admiration haute, dessinent l'axe consolateur du philosophe. *La résignation allège tous les maux sans remède* - Horace - *Levius fit patientia ; quidquid corrigere est nefas.* Ressentir comme un baume ce qui ne serait qu'un palliatif ou un poison.

La philosophie ne formula jamais rien de sérieux sur la logique ; en revanche, elle a son mot à dire sur la poésie, à commencer par reconnaître, que ses propres moyens, pour traiter ses seuls domaines légitimes - la consolation et le langage - ne peuvent être que de nature poétique. Et elle devrait faire taire la vieille antienne : *la Sorbonne n'a aucun droit sur le Parnasse (Sorbonnae nullum jus in Parnasso)*.

La musique est le plus anti-philosophique des arts, puisqu'elle ignore la priorité absolue de la consolation et nous laisse un libre choix entre l'abattement et l'enthousiasme. Mais son mérite est de nous mettre immédiatement sur l'axe désespoir-espérance, car tous les autres s'y réduisent, par un travail implacable de l'esprit. La musique nous épargne ce travail et nous laisse en compagnie de l'âme.

Pour un non-artiste, le langage et l'esprit servent à reproduire le bruit (ou le silence) du monde, tandis que, pour un homme d'esprit, la poésie et la philosophie en extraient la musique ; la poésie est le même dépassement du langage que la philosophie - celui de l'esprit ; mais la nature de la musique, qui en naît, est la même, dans les deux cas, pour élever l'âme ou consoler le cœur.

Pour exercer nos dons, la littérature dispose des mêmes deux volets que la philosophie : la consolation et le langage ; mais le discours philosophique s'adresse au soi inconnu, abstrait et inexistant, tandis que la fiction littéraire – au soi connu, charnel et obsédant. Le philosophe vise le frère, et l'écrivain s'occupe de lui-même, pour se sauver du néant, fini ou infini. Leurre de la réflexion, leurre de la création. L'écrivain, avec sa plume fébrile, fait la même chose que cette paysanne de Tourgueniev, qui, le front contre le cercueil de son fils, avale goulûment sa soupe, puisqu'il y avait – du sel !

La certitude de notre débâcle finale rend vitale la tâche principale de la philosophie - la préservation de l'enthousiasme dans notre regard sur le monde (pour faire de nous des *envoûtés éternels* - Artaud). Même si nos maux essentiels sont incurables, la philosophie, c'est un poème de la santé opposé aux théorèmes de la maladie. Et puisque aucun système éthique ne nous sauve de l'abattement, la philosophie ne peut compter que sur l'esthétique, pour reconnaître, humblement, qu'elle cherche à faire accepter le cosmétique pour le thérapeutique. La philosophie doit être de l'hypocrisie salubre, anesthésiante, droguante.

Toutes ces misérables quêtes de l'absolu s'avèrent être, paradoxalement (car s'opposant au culte du mot), du pur verbiage, débouchant sur de plates formules, de plats consensus, de plats ésotérismes. En revanche, la quête de la forme, se moquant de démarches métaphysiques, aboutit si souvent à de beaux reflets d'un absolu esthétique et même éthique, au saint langage et à la sainte consolation, qui sont l'essence même d'une philosophie noble.

Tant qu'on est capable de rêves, on peut affronter la réalité avec une liberté de cœur, c'est à dire avec des fidélités injustifiables et des sacrifices illusoire. *La sauvegarde de la liberté n'est ni la philosophie ni la raison, mais les illusions, l'enthousiasme* – G.Leopardi - *La salvaguardia della libertà non è la filosofia nè la ragione, ma le illusioni, l'entusiasmo*. Dans cette liberté anti-mécanique s'affirme la vie organique : *Ne te sépare jamais de tes illusions ! Lorsqu'elles auront disparu, tu continueras d'exister, mais tu auras cessé de vivre* - M.Twain - *Don't part with your illusions. When they are gone, you may still exist, but you have ceased to live*. Dès que l'homme décide qu'il est mécaniquement libre, il se débarrasse de l'enthousiasme et se remet exclusivement à la raison. Le calculateur est libre dans ses moyens, le danseur évolue dans la servitude des libres contraintes.

La philosophie n'est nullement une catharsis, tout au contraire : elle prend les *évidences*, ou les solutions, des prêtres, des linguistes, des logiciens et y (ré)introduit du mystère, pour faire renaître les consolations ou enthousiasmes évanescents.

Il faut avoir parcouru les douzaines de ces pitoyables *définitions* de philosophie *transcendantale*, de philosophie de l'*Histoire* ou de monde comme *volonté*, chez [Kant](#), [Hegel](#) et [Schopenhauer](#), pour se débarrasser sur le champ de toute terreur devant les rats de bibliothèques. Aucun essor de la cervelle ne sauve la lourdeur du mot.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

C'est autour des choses *suffisantes* - des consolations ou des jeux de langage - que la philosophie doit déployer sa force discursive ou imaginative. Le *nécessaire*, c'est le domaine de la science. *Le point de départ de la philosophie, c'est la conscience de sa propre faiblesse dans les choses nécessaires* - Épictète - ce serait sain, si c'était pour chanter des hymnes à la faiblesse ou pour imprimer de l'humilité à son propre discours et pour éviter ainsi, que son point d'arrivée ne soit une auto-suffisance.

La philosophie est pourvoyeuse de fausses et salutaires espérances : *La métaphysique leurre l'esprit humain d'espérances toujours inassouvies, jamais atteintes* - [Kant](#) - *Die Metaphysik hält den menschlichen Verstand mit niemals erlöschenden, aber nie erfüllten Hoffnungen hin* - la

métaphysique représente donc un Ouvert, toute religion formant une Clôture.

Que diraient de l'état de nos goûts les générations précédentes, mieux pourvues en talents, si elles découvraient les œuvres des *number one* français officiels, en philosophie, en littérature, en poésie : M.Onfray, M.Houellebecq, M.Deguy - peut-on les imaginer au salon de Mme Geoffrin ? Signes communs : inattouchement par la noblesse et par l'esprit, métaphores flageolantes, incapacité d'admirer l'œuvre de Dieu, culte de l'homme *relatif*. Se consoler, dans une mauvaise joie, que chez les voisins, avec H.Jonas, G.Grass, S.Hermlin, la dévastation est encore plus désolante ?

Si l'on prend à la lettre la vision de [Platon](#) et d'[Aristote](#), l'homme le plus heureux aujourd'hui serait un beau cadre homo, toujours en compagnie des copains ou haranguant des garagistes. *Sokrates war Pöbel* - [Nietzsche](#) (et [Platon](#) – Cagliostro). D'autre part, notre axiologue anti-dialecticien voyait en [Socrate](#) et en Jésus des consolateurs de la médiocrité, donc des philosophes.

La vision populaire consiste à réduire l'abstrait au concret ; il existent donc l'histoire, la mathématique, la peinture populaires, mais il n'existe pas de philosophie populaire, puisque la consolation par la création et le langage par-dessus la représentation sont des abstractions irréductibles. Mais il existe la populace philosophique : raisonneuse, argotique, mécanique.

La philosophie est la seule branche de la poésie qui soit utile ; dès qu'on commence à s'interroger sur l'utilité de la poésie, on devient prosateur ou ... philosophe. La poésie brillait surtout aux époques, où son inutilité indiscutable fut flagrante. L'utilité de la philosophie est double : nous consoler, hypocritement, ou dessiner, habilement, des frontières entre la

réalité, la représentation et le langage. La poésie, elle, nous désespère ou se noie dans le pur langage.

Le métier de consolateur, ou de paraclet, ne connut jamais d'extinction, mais, de tous les temps, il ne fut qu'une deuxième profession ; la première, chronologiquement, fut exercée par : le poète, le prêtre, le philosophe, le prince, l'ingénieur, le boursicotier.

Les premiers soucis d'un homme évolué furent autrefois : une planche de salut (la philosophie) et une bouteille de détresse (la poésie). Mais depuis que l'esquif social devint insubmersible, le dernier homme ne s'intéresse qu'aux tarifs et au confort des cabines-cellules. L'auto-pilote éteignit l'étoile. La chaudière rendit caduc le souffle.

Les hommes perdirent la vue de leur propre vie, débouchant, inexorablement, sur une détresse. C'est l'une des raisons de l'extinction de la philosophie, qui fut toujours un exercice de consolation ; aujourd'hui, elle ne sert que de décor *intellectuel* des concours administratifs.

Jadis, la hauteur de l'art et la profondeur de la philosophie se projetaient sur les étoiles, ce qui enthousiasmait nos yeux et nos regards et faisait honte à nos bras. Depuis que ces projections se font exclusivement sur la platitude de notre existence terrestre, règne la raison technico-scientifique. La disparition de la honte a pour conséquence l'inutilité de toute consolation. Le sobre calcul remplit les regards et les vide de leurs vertiges d'antan. Au lieu de Dieu, on aurait dû pleurer l'art et la philosophie.

Ce livre a bien une *ambition* philosophique : primo, je voudrais qu'un cœur noble (donc, angoissé) y trouvât de la consolation dans mon affirmation de la gratuité divine du bon et du bien ; secundo, je voudrais qu'un esprit noble (donc, universel) y trouvât de l'intelligence humaine, qui est dans la maîtrise des frontières entre la réalité, la représentation et le langage.

Toute bonne philosophie doit inclure les trois facettes kierkegaardiennes : l'éthique, l'esthétique, la mystique. La mystique, pour vénérer, plutôt que savoir ou prouver. L'esthétique, pour admirer, plutôt que narrer ou développer. L'éthique, pour aimer, plutôt qu'ordonner ou obéir. La mystique s'occupera du langage, de ce dépositaire du vrai. L'éthique et l'esthétique se dévoueront à la consolation de l'homme en détresse, en créant l'illusion d'une profondeur du beau ou d'une hauteur du bon.

L'informatique maîtrise les notions d'objet, de relation, d'attribut, de contrainte, épuisant entièrement la métaphysique [aristotélicienne](#) des substances, des essences, des existences, des accidents ; l'informatique dispose d'outils de représentation sujet-objet et de logiques souples, qui n'ont rien à envier à la philosophie transcendantale [kantienne](#). En philosophie, il est temps d'enterrer la plate métaphysique et la logorrhée transcendantale ou phénoménologique, pour se consacrer à la hauteur des consolations de l'homme et à la profondeur de ses langages. Oublier les coutures des preuves, se pencher sur les coupures des épreuves.

La philosophie est la promptitude et la maîtrise pour sauver le plus défaillant des trois protagonistes : l'intelligence, le langage, la sensibilité. Ce qui est infiniment plus élastique que la vue bien bornée et partielle de [Wittgenstein](#) : *La philosophie est une lutte contre la manière, dont le langage ensorcelle l'intelligence - Die Philosophie ist ein Kampf gegen die Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache* - la philosophie, au contraire, est la fusion avec le langage, la confiance faite au langage, au détriment de la réalité et de la représentation.

Dans une vraie philosophie, c'est à dire salutaire ou spirituelle, le savoir ne joue qu'un rôle purement décoratif, le maintien d'illusions, qui consolent ou séduisent, étant la fonction principale du philosophe. [Aristote](#), qui traite

la sophistique de *sapience illusoire*, ne se doutait pas, à quel point l'ironie renverse son docte jugement.

Pour juger de l'intérêt d'une pose (posture/position) philosophique, le premier réflexe est d'en imaginer le contraire ; c'est ainsi que l'on comprend l'insignifiance d'un regard, qui aurait pour centre l'être, la matière, la vérité, la liberté, et l'on finit par reconnaître que l'opposition la plus intéressante est entre la poésie et la prose, la consolation et la conviction, la musique et le bruit, l'abstrait et le concret, le commencement et le résultat, l'élégance artificialiste et le naturalisme béat ; et cette opposition est symbolisée le mieux par le sophisme et le cynisme. [Platon](#), [Pascal](#), [Nietzsche](#), face à Diogène, D.Hume, [E.Husserl](#). Curieusement, les seconds triomphent en pratique, tandis qu'en paroles sont proclamés vainqueurs - les premiers.

La méthodologie mathématique en philosophie n'a jamais rien produit d'appréciable ; la consolation ou le langage ne se traitent bien que par des métaphores. Le témoignage - les trois profanations des démarches (pseudo-)mathématiques : l'analytique [aristotélicienne](#), la géométrie [spinoziste](#), l'algèbre [kantienne](#).

Le côté poétique des questions philosophiques les laisse souvent prendre pour religieuses, ce qu'elles ne sont que dans la recherche de consolations, ce premier chapitre philosophique, le second étant la musique des rapports entre la réalité, la représentation et le langage. Orphée semble être la figure la plus emblématique de cette philosophie. Il n'y a donc pas une, mais deux philosophies premières : l'éthico-religieuse et l'esthético-scientifique.

Les axes, qui polluent la scène philosophique, et sur lesquels dominant la grisaille et la stérilité : essence - existence, vérité - apparence, objectif - subjectif, vital - conceptuel. Les deux seuls axes, dont aurait dû s'occuper

la philosophie : caresses verbales et musicales, apportant de la consolation à l'homme angoissé, et des réflexions sur le rôle du langage, pour traduire nos frissons ou nos intuitions.

Le soi inconnu est tout simplement notre âme, qui, chez un philosophe, s'incarne dans l'une des deux hypostases du soi connu : elle devient cœur, dans la recherche de consolations à la détresse humaine, ou elle devient esprit, dans son regard sur la merveille du langage.

Dans le *savoir absolu* de [Hegel](#), on chercherait en vain du savoir ou de l'absolu, comme dans la *Science de la Logique* - qui aurait dû s'intituler *Logos et Épistémè – Discours et Savoir – Von der Vernunft zum Verstand* - on ne trouve ni science ni logique. *Effacer ce nom d'amour de savoir, collé au but de la philosophie, pour y inscrire un savoir réel - Hegel - Dem Ziele der Philosophie ihren Namen der Liebe zum Wissen ablegen zu können und wirklich das Wissen zu sein*. La philosophie n'a que deux buts : la consolation du mortel, et la démarcation de valeurs entre la réalité, le langage et la représentation. Le savoir est affaire des experts ; le philosophe n'a besoin que d'intelligence et de talent.

L'un des rôles de la philosophie est d'endormir, de bercer les consciences, pour qu'elles rêvent au lieu de calculer. Être guérisseur ([Platon](#)), thérapeute (*La philosophie est le remède de la douleur* - Cicéron - *Doloris medicina est philosophia*), chirurgien (Épicure, dont la philosophie promet *la santé de l'âme*) ou assureur (*primum non docere*) est également charlatanesque, le mal de vivre - et de penser - étant incurable, surtout chez les inimitables, qui ne peuvent pas profiter de la règle moutonnaire - *similia similibus curantur*. *La consolation philosophique d'un Boèce installe en l'homme non pas tant la joie que l'anesthésie et la résignation* - V.Jankelevitch - la résignation durable nous console mieux que la joie furtive.

L'intellect (la raison outillée pour des finalités) pénètre trois couches : les sentiments, les concepts, les mots, où l'outil sollicite, respectivement, l'âme, l'esprit ou la métaphore. Si la science fait tout aboutir aux concepts, la philosophie (ou ses vassaux - la littérature ou la religion) trace deux parcours opposés : des mots aux sentiments – pour consoler, ou des sentiments aux mots – pour affirmer son intelligence, son goût ou son talent.

Je ne prête l'oreille aux *sermons* ou *dissertations* que si je sens, à leur origine, un *désert* et non pas des bibliothèques ou cimetières. On peuple de silence le désert du soi, désert d'initiés. Ce bon silence (*das rechte Schweigen* de [Heidegger](#), si proche de celui de [Wittgenstein](#)), que seul un maître sait traduire en mots : *La philosophie est la reconversion du silence et de la parole l'un dans l'autre* – M.Merleau-Ponty. Une autre tâche de la philosophie devrait consister à écouter le bruit profond et tragique de la vie, pour le traduire en musique, haute, héroïque et consolante. Et peu importe, si cette musique était reconvertie en bruit difforme, par les oreilles modernes robotiques.

Une très curieuse coïncidence entre mes deux tâches philosophiques centrales – la consolation de l'homme et la réflexion sur le langage – et deux sortes de l'être [heideggérien](#) – le souci de l'être-pour-la-mort (*Sein-zum-Tode*) et le dévoilement de l'être hébergé par le langage (*Haus des Seins*).

La philosophie n'habite que le langage (et non pas les concepts ou les vérités), puisque la consolation ne peut venir que du langage, et que, pour le philosophe trop réaliste et trop borné, la réalité et la représentation devinrent trop mystérieux ou trop techniques.

On chercha souvent des bouquets de mots, menant à notre épanouissement : *Trois s rendent heureux : saint, sain et sage* –

B.Gracián - *Tres eses hacen dichoso : santo, sano y sabio*. Dès qu'on leur ajoute un s final, ils deviennent aussi banals que pécheur, corrompu ou bête. Le nombre sauve de l'ombre. À comparer avec quatre s du parfait amour de P.Calderón : sage, seul, serviable et secret, où le duel sauve le pluriel. Trois s, tournés vers l'âme, en appellent le salut : son, soin, souci - musique, pathologie, intelligence. Trois W de Nietzsche, mères de l'être : *Wahn, Wille, Wehe* - accès (crise), succès (volonté), excès (douleur).

La paix d'âme signifie, par ailleurs, une infâme insensibilité à la musique, qui n'est que troubles, chutes, noyades, abandons. Mais la perspective la plus horrible étant la surdité musicale, toute consolation humaine doit se réduire au retour de la musique et de son intranquillité. *Le but de la philosophie n'est pas de calmer, mais d'inquiéter les hommes* – L.Chestov - *Задача философии не успокаивать, а смущать людей*.

Le but de la philosophie - une consolation, sa forme - une intelligence, son contenu - une noblesse. Si un seul de ces composants venait à manquer, l'édifice serait inhabitable. La noblesse n'existant qu'en Europe, on ne peut être philosophe que dans la mesure, où l'on est Européen.

Le surhomme se moque de ses muscles, de ses pensées, de son avoir et même de son être, il est dans un devenir artistique, dans une beauté naissante et non pas dans une vérité déclinante ; il est, donc, un grand consolateur de l'homme solitaire et désespéré. Et son langage vaut par sa musique haute plus que par son message profond. L'art et le langage forment la vie et ont pour dénominateur commun – l'intensité. Ainsi, Nietzsche mérite le titre de seul philosophe complet de l'histoire.

Aucune réflexion, dénuée de noblesse, ne peut être de nature philosophique. Et la noblesse philosophique ne s'éploie que dans deux sphères : dans la consolation humaine, pour amortir nos souffrances et embellir nos solitudes, et dans la plongée dans la musique et le mystère

du langage, pour faire entendre la voix d'un amoureux, d'un poète, d'un penseur.

On ne connaît que trop l'angoisse du héros et la sérénité du prêtre. Je salue le martyr serein et le mystagogue angoissé. Et si Dieu, lui-même, manquait d'assurance et, à l'image de l'homme, était aussi fragile que lui ? Et la grandeur d'un philosophe serait d'apporter à l'Un ou à l'autre, - de la consolation vibrante et non pas une infâme paix ?

L'accessible et le faisable devraient être exclus de nos prières et de nos rêves. Demander trop, telle doit être notre attitude face à la religion et à la philosophie. L'une des attentes d'un homme de foi ou d'esprit est, par exemple, la chaleur au cœur, et lorsqu'il ne reçoit, à sa place, que de ternes prétentions à la lumière (du salut ou de la vérité), il est si frustré qu'il dévient facilement misologue ou misanthrope. *Une misologie apparaît, quand on trouve la philosophie ingrate, puisqu'on lui avait trop demandé - Kant - Eine Misologie entspringt daraus, daß man die Philosophie undankbar findet, weil man ihr zu viel zugemutet hat.*

La vague consolation est le premier volet d'une philosophie noble, là où la religion s'y prend avec des dogmes nets et définitifs. Le discours sur le langage, inséré entre la représentation et la réalité, tel est le second volet philosophique, où la science fournit des solides théories et l'art – des images inexplicables. Le philosophe n'a ni le fanatisme du prêtre ni la maîtrise du savant ni le don de l'artiste, il ne lui restent que des métaphores. Au lieu de cette humble résolution, les philosophes médiocres s'accrochent aux *concepts*, domaine, où ils sont incompetents et ridicules.

Chacun de nous porte en lui-même de vagues puretés, exposées à l'outrage plus que nos défauts ; veiller sur celles-là relève de la consolation philosophique. C'est ce qui s'appelle garder la distance, s'interdire la familiarité, n'admirer son visage que reflété par un lac de

haute montagne, n'y jeter sa bouteille que la nuit du naufrage final. Le génie esquissant ses traits, en troublant la surface, faite pour te peindre, c'est cela qu'il faut éviter. En élevant le regard, baisser les yeux. L'outrage est le le même sens donné au désiré et au fait.

La modernité se singularise par la valeur grandissante du plombier, de l'ingénieur, du marchand et par la chute du prêtre et du scientifique, porteurs de consolations et créateurs de langages. Ceux qui s'adressent aux mêmes fibres, les poètes et les philosophes, sont victimes d'un effet collatéral et assistent à leur pitoyable extinction.

La connaissance commence à justifier son beau nom dès qu'elle nous libère des noms et des dates et nous fait aimer la profondeur de leur conception et la hauteur de leur interprétation. *Un peu de philosophie fait incliner les hommes vers l'athéisme, mais une profondeur en philosophie les ramène à la religion* - F.Bacon - *A little philosophy inclineth man's mind to atheism, but depth in philosophy bringeth men's minds about to religion*. Mais votre religion est toute de noms et de dates. Il faudrait garder à leur place – la caresse ! Ne pas épurer la jouissance spirituelle des images corporelles. La vraie religion est l'adoration de ce qui enfante les verbes sauveurs caressants.

La philosophie n'a que deux sujets, autour desquels elle développe son discours : la consolation et le langage. Ces deux genres sont presque disjoints (seuls Platon et Nietzsche, peut-être, parviennent à les mélanger). Et tout grand écrivain, inévitablement, est touché par l'appel de l'une de ces deux branches philosophiques. Et c'est ici peut-être que réside la différence la plus profonde entre les littératures russe et européenne : la première est toujours dans la sphère de la consolation (le salut, la honte et la pitié), et la seconde – dans celle du langage (les représentations et les interprétations).

Le philosophe peut être thérapeute ou analyste de l'incurable, il peut nous apprendre à chanter la santé du malheur, au lieu de réciter l'inénarrable - *se remarquer à la quantité de pages insignifiantes qu'on n'écrit pas* - R.Char - voilà de sages contraintes ! Que d'autres se livrent au sot projet de guérir ou de soigner le secondaire, le philosophe doit s'arrêter à la consolation de l'essentiel.

La science s'occupe de ce qui admet des solutions ; c'est autour de la langue et de la souffrance que se concentrent des problèmes, où toute solution reste illusoire et provisoire ; et ce sont ces deux domaines qui se livrent à la bonne philosophie, délivrant des métaphores et des consolations. Ce n'est pas le vrai que la philosophie y trouve, mais le bon et le beau. Ceux qui ne le comprennent pas diront avec G.Galilée : *Je préfère trouver le vrai d'une petite chose, plutôt que dissertar des grands systèmes sans fondement - Preferisco trovare il vero di una cosa minima che dissertare dei massimi sistemi senza fondamenti* - les grandes choses valent par leurs cimes, les petites se contentent des racines.

L'ineptie de leurs *quêtes de la sagesse*, comme l'ambition suprême de la philosophie, me fait penser, qu'être sage, c'est ne pas se pendre et tenter de traduire sa vie en belles métaphores, verbales, gestuelles ou sentimentales, et donc, en effet, on y retrouve les deux seuls sujets, dignes d'un discours philosophique - la consolation et le langage.

L'une des premières fonctions de la philosophie est la consolation artistique de notre défaite face à la vie ; donc elle ne peut être ni ludique, puisque le jeu est avant tout un appât de gain, ni sérieuse, puisque tout sérieux mène au malheur, au découragement, au désespoir. La définition *platonicienne* de philosophie comme *jeu sérieux* est sujette à critiques. À moins que, ironiquement, il ait voulu en faire un approfondissement de la tragédie. Sous une lumière naturelle, la vie, c'est une marche macabre de

nos ombres tragiques, et la philosophie serait une lumière artificielle, qui en ferait une danse, non moins tragique mais noble.

Notre faculté d'analyse conduit inexorablement au désespoir irréfutable ; heureusement, notre faculté de synthèse produit quelques illusions bancales mais salutaires. Le philosophe devrait n'exercer que deux fonctions : synthétiseur des consolations ou analyseur des langages. Le philosophe *analytique* est exclu, par définition, de la première guildes.

Manière de vivre, création de concepts, recherche de vérités, explication du monde – tant de ces balivernes insipides sont collées au beau nom de la philosophie, dont la première fonction fut, aux époques tragiques, - la consolation des agonies humaines. Mais ni la tragédie ni la comédie ne constituent plus le fond de l'existence, mais les modes d'emploi et les cahiers des charges, ni anesthésiants ni euphorisants.

Le premier souci de l'homme est d'être consolé, mais aucune consolation rationnelle ne survit à une grande souffrance. Seule une consolation esthétique ou poétique, c'est à dire s'attachant aux illusions ou aux rêves, est envisageable, et la réussir, c'est être doublement philosophe – irradier la pitié et le verbe.

Le message consolateur du philosophe n'atteint ni ne réussit que pour une poignée d'âmes sensibles ; mais tout Narcisse se console en cherchant à consoler un visage d'inconnu. *La sérénité, face à la mort, concerne non seulement l'agonisant, mais aussi le consolateur, et au même degré - Heidegger - Die Beruhigung über den Tod gilt nicht nur dem Sterbenden, sondern ebenso sehr den Tröstenden.*

Impossible de nous débarrasser ni du désespoir ni de la croyance ; mais sur la gamme qu'ils forment il est loisible au talent philosophique de composer une musique de consolation. Se dévouer à une seule de ces

extrémités - *Le contraire de désespérer, c'est croire* - Kierkegaard – c'est étouffer en nous le sens du merveilleux.

Le philosophe : ni médecin ni guérisseur, mais consolateur de l'incurable.

Tant de litanies et de lamentations des philosophes sur le désespoir, cet état naturel, évident, commun à tous, tandis que l'espérance et le rêve sont des états artificiels, inventés, rares et intenables, ce qui aurait dû leur attirer l'intérêt des plumes authentiquement philosophiques, dédiées à la consolation et non pas à la désolation.

Toute philosophie qui parte de la mort *acceptée* (de la tienne ou de celle des autres) est une philosophie des robots. Comme la philosophie des moutons mûrit à partir de la paix d'âme. L'horreur de l'esprit et l'intranquillité de l'âme sont les préconditions d'une haute philosophie, qui est réconciliation ou unification : dans la consolation qu'elle apporte à un corps qui souffre ou dans la musique qu'elle crée entre réalité, concepts et langage.

La consolation, cette visée centrale du prêtre et du philosophe, consiste à dévier le regard angoissé, fixé sur l'irréparable, vers une permanence quelconque, à laquelle on collera des étiquettes d'éternel, d'absolu, d'infini. Ce qui est curieux, c'est que les acceptions qu'attachent à ce jargon les religieux ou les écolarques sont incompatibles. Pourtant, le bien et la beauté, ces cordes on ne peut plus fragiles, soumises aux caprices et aux hasards, sont les seuls supports d'une véritable consolation.

La philosophie, digne de nos enthousiasmes, n'a que deux ambitions à justifier : la synthèse des consolations et l'analyse du langage. La consolation – une espérance excluant toute action ; le langage, cet intermédiaire entre la réalité et la représentation et qui est la demeure de notre regard sur les commencements et sur les fins. *La philosophie proclame les principes de nos espérances les plus hautes et de nos*

regards sur les fins dernières - Kant - Die Philosophie verheißt die Grundlage zu unseren größten Erwartungen und Aussichten auf die letzten Zwecke.

Quel est le point commun entre ces deux branches philosophiques – la recherche de consolations et la recherche autour du langage ? Peut-être la reconnaissance de la divinité de ces deux tâches – ennoblir la souffrance humaine et bâtir une maison langagière pour notre esprit et notre âme. Ce foyer philosophique commun s'appellerait sentiment religieux (*religiös zentriert* – E.Husserl).

Et la religion et la philosophie naissent dans le naufrage, dans la détresse de la vie, et elles ont le même but : contrer le néant, apporter un semblant de consolation (*la tâche de la philosophie est d'inventer le mot qui sauve - Wittgenstein - die Aufgabe der Philosophie ist, das erlösende Wort zu finden*) - et les mêmes moyens que la poésie - créer une tempête dans un verre d'eau, imaginer un message à destination lointaine et chercher fébrilement une bouteille : *Le poème est une bouteille jetée à la mer, abandonnée à la foi chancelante d'échouer quelque part sur une terre d'âme* – P.Celan - *Ein Gedicht ist eine Flaschenpost, aufgegeben in dem nicht immer hoffnungsstarken Glauben, irgendwo an Land gespült zu werden, an Herzland vielleicht.*

La souffrance concrète et l'intelligence abstraite sont les seuls domaines, où la philosophie a un mot à dire, - la philosophie de la consolation et la philosophie du langage. En revanche, il faut enterrer et oublier les soi-disant philosophies de la nature, de l'expérience, de l'être, de l'esprit, de la connaissance, de la liberté, de la vérité.

Chacun de nous porte, au fond de soi-même, des points inconsolables et indicibles ; c'est pourquoi nous avons besoin de philosophie, qui est consolatrice de l'impossible et muse des langages d'au-delà des pensées.

Fatalement, un jour, toute vraie consolation et toute vraie intelligence ne te satisferont plus ; alors la bonne philosophie, c'est à dire une méta-consolation ou une méta-intelligence, consiste à croire que ce manque est dû à la faiblesse de ton talent et non pas à la puissance du désespoir.

Tout bon discours philosophique s'écrit dans la nuit troublante et prend, subrepticement, la forme de caresse. Plus l'espérance est extatique, plus douce et furtive doit être la caresse ; c'est ainsi que l'excitation et la béatitude montent, lorsque je descends, sagement, sur cette échelle des promesses : salut, pardon, consolation. De sotériologue et pédagogue devenir paraclète – consolateur. La consolation est la caresse des nobles. Et la bonne philosophie est *souveraine consolatrice des âmes découragées* - Boèce - *summum lassorum solamen animorum*.

Quelle consolation j'attends d'un discours philosophique ? Celle de vérités et de certitudes, qui m'enracineraient davantage dans la profondeur de la vie ? Ou celle d'images et de rêves, qui m'arracheraient de la terre et me laisseraient en vue du haut ciel ? En réponse à [Wittgenstein](#), qui ne trouve pas beaucoup de consolation chez [Nietzsche](#).

La philosophie est affaire de l'âme consolante ou de l'esprit verbal ; si l'on ignore la stridence de la pitié et la musique du langage, on ne peut pas être philosophe. En création de *concepts*, en attachement à la *vérité*, en maîtrise de l'être, le *philosophe* académique ne dépasse en rien le garagiste.

À part la philosophie du langage, toute philosophie, surtout celle de nos douleurs, devrait s'occuper de ce qui nous console, que ce soit dans un chemin ou dans une position couchée. Mais il n'existe ni chemin ni impasse, qui nous rendraient automatiquement sensibles au message philosophique. *Il faut supprimer la philosophie pour retrouver le chemin, qui mène à elle* - G.Bataille.

La culture n'est pas ce qui *sauve du naufrage vital* (Ortega y Gasset - *Cultura es lo que salva del naufragio vital*), elle est ce qui rend plus pathétique le style de nos messages, confiés à la bouteille, à bord de ce vaisseau fantôme qu'est la vie. C'est, peut-être, ce que voulait dire Nietzsche : *Montez à bord, les philosophes ! - Auf die Schiffe, ihr Philosophen !* (les bons philosophes savent, depuis Pascal, qu'ils sont déjà fatalement *embarqués*), leurs havres d'intranquillité étant leurs propres épaves : *pour se maintenir, comme Pyrrhon, à flot dans l'océan de l'esprit* - G.Byron - *to float, like Pyrrho, on a sea of speculation*. Deux manières de penser le retour éternel : brûler ses navires, soigner le contenu de sa bouteille.

Les *penseurs* se consacrent à la recherche de certitudes et de tranquillités, tandis que la seule chose atteignable reste un semblant de consolation - le frisson : frisson face à la création, frisson face à la vie, frisson face à la mort. Cultiver l'espérance, c'est justifier le frisson. Et dire que, jadis, la consolation fut le genre principal des meilleurs philosophes, genre inconnu des raseurs modernes. Dans l'Antiquité, la plus noble sagesse spirituelle s'appelait *pharmakon*, l'art de guérir, de consoler.

Dans la recherche de remèdes à nos maux, le philosophe doit imiter le charlatan ; seulement, celui-ci s'occupe de guérir un mal, qu'un bon médecin aurait pu traiter, tandis que celui-là doit se vouer à l'incurable. *Les hommes me demandent la voie du salut, la parole qui guérit* - Empédocle - et c'est dans une belle impasse que les âmes mortelles se réjouiront de ton impossible et irrésistible salut.

La philosophie est pensée de la pensée. Deux pensées-objets s'y présentent : la pensée abstraite articulée - d'où la réflexion sur le langage, et, parmi les pensées concrètes, la plus redoutable, celle de la mort, d'où la recherche de la consolation.

La philosophie devrait chercher à réconcilier l'esprit et l'âme ; tout en donnant raison au hurlement de l'esprit – *horror, horror, horror*, elle trouverait un contre-point irrésistible dans la musique de l'âme – *joie, joie, joie* - une consolation lyrique dans l'irréparable tragique.

Le seul endroit, où la pierre philosophale me paraît être à sa place, est une ruine. L'écriture des ruines est la seule à pouvoir consoler ou munir notre habitat de quelques signes d'éternité.

Les malaises qui nous guettent, à toute étape vitale spatio-temporelle, sont si pénibles qu'il faut chercher des remèdes de cheval, pour nous étourdir. Les plus désirables s'appellent consolations philosophiques, ces caresses de l'esprit, administrées à un corps ou une âme malades. C'est le mot grec *pharmakon* qui le rend le mieux : à la fois poison, sorcellerie et charme, neutraliser l'angoisse, valoriser le rêve, embraser le regard.

Face à la tristesse, tout homme songe à la consolation : [Schopenhauer](#) la méprise, Kierkegaard la refuse, [Nietzsche](#) l'invente. Est philosophe celui qui sache concilier ces trois attitudes.

L'humilité, devant la fatalité de nos détresses, que la bonne philosophie prône, devrait s'appliquer aussi aux ambitions mêmes de la philosophie, pour suivre la pente : la thérapie, l'anesthésie, la consolation. Ni diagnostic, ni remède, mais la musique fascinante, assourdissante, aveuglante. Ne pas approfondir, c'est à dire ne pas entendre ou ne pas voir, c'est le seul moyen noble de garder un semblant de hauteur, qui est notre seul salut. Et la philosophie, c'est le culte de la noblesse.

La médecine, l'économie et la politique s'attaquent aux sources de nos souffrances, mais la consolation philosophique vise à atténuer la souffrance de la souffrance, afin qu'au-dessus des douleurs fatales se

maintiennent la chaleur de notre cœur endolori ou la lumière de notre âme déchirée.

Quand le plus impassible des penseurs m'assène : *Angoisse, mon véritable métier* (Valéry), je comprends, que ma vision de la consolation comme d'une moitié de toute bonne philosophie n'est pas exagérée.

L'âme n'étant que l'esprit tourné vers l'infini, la consolation philosophique consiste à détourner l'esprit du fini, où tout est tragique et inconsolable, et à chercher à le transformer en âme, résignée à vénérer le Bien intraduisible et résolue à traduire le Beau insensé, ces seuls infinis indéniables.

Pour l'esprit, qui nécessairement ambitionne la force, toute souffrance est réductrice ; elle peut être rédemptrice pour l'âme, qui se penche sur nos faiblesses. La consolation chrétienne aurait pu être philosophique, si elle visait le présent désespérant et non pas le futur plein d'espérances.

Le philosophe d'aujourd'hui ne s'occupe que des hommes en pleine santé, avec revenus stables, sans déconvenues d'âme durables ; pourtant, *vaine est la parole d'un philosophe, qui ne guérit aucune souffrance de l'homme* – Épicure. Aux derniers souffrants d'âme il ne reste que le mot : *Les mots sont guérisseurs des âmes malades* - Eschyle. La philosophie devrait s'occuper de consolations, face à la souffrance à venir, plutôt que de remèdes à la souffrance déjà avérée.

Venant de l'esprit, l'espoir berce le naïf et le désespoir tient en éveil le sage (dont l'âme produit l'antidote - l'espérance). *Aux malheureux sert de consolation l'impossibilité de pouvoir être consolés* - Cervantès - *A todos los desdichados sobra, a los cuales suele ser consuelo la imposibilidad de tenerle*. Et la pire détresse serait l'absence de détresses (Hölderlin). *La vérité du bonheur naît sur le fond de l'échec* – K.Jaspers - *Die Wahrheit*

des Glücks entsteht auf dem Grunde des Scheiterns. Le désespoir du naïf, c'est le bonheur qui s'en aille ; l'espoir du sage, c'est l'art de rire de ses débâcles. *Malheureux est celui qui ne sache pas supporter son malheur* - Bias – le désespoir n'est écrasant que si l'on manque d'espérances impondérables.

La bonne philosophie commençant par l'aveu que nos maux sont incurables, toute recherche de remèdes aboutit au désenchantement, c'est à dire à l'ennui. *Je suis las du relativisme philosophique, qui est pourtant le seul remède des maux et de l'ennui, mais qui finit, lui-même, par ennuyer* – G.Leopardi - *Sono stanco della indifferenza filosofica, che è il solo rimedio de' mali e della noia, ma che infine annoia essa medesima*. Enchanter la douleur, trouver une consolation, irrésistible et invivable, - la première leçon philosophique. La seconde – sonder les merveilles du langage, un bon remède contre l'ennui des actes et des images.

Le vrai, le beau, le bon sont trois motifs exhaustifs et incontournables, pour remplir tout regard philosophique universel. Mais leurs matières, leurs sources, leurs valeurs sont incommensurables entre elles ; c'est pourquoi l'aspect systémique, chez un philosophe, est des plus secondaires, aucun trafic substantiel n'existant aux frontières. L'usage le plus juste consisterait à vouer le bon et le beau – à la recherche de consolations, et le vrai – à l'étude du langage.

La philosophie est possible, légitime et utile, car la consolation par le prêtre se profane par son ésotérisme, les théories du linguiste n'éclairent en rien le miracle du langage, les abstractions du scientifique ne s'élèvent pas jusqu'au miracle de la matière. Le philosophe est serviteur du miraculeux naturel et poétique.

Je suis ce que sont mes commencements. À la fin, tout - mes pensées, mes actes, mes rêves - ne seront que ruine. Je ne veux pas l'être, comme m'y invite Nietzsche : *À la fin tu seras ce que tu es - Du bist am Ende, was du bist*. La seule chose qui comptera à la fin, c'est la consolation, mais qui ne peut provenir que de l'Autre, celui qui me sortira de l'enfer.

Consoler – inspirer un regard noble sur la souffrance. Mais ce regard serait probablement d'autant plus angoissé.

D'Aristote à Leibniz, en passant par Plotin et Spinoza, cette ineptie : le but de la philosophie serait de nous apprendre ce qu'il faut aimer. Celui qui sait, qu'on ne peut aimer que ce qu'on ne connaît pas, s'en rit. L'amour est une espèce mystérieuse du Bien inexplicable ; et la philosophie, cette protectrice des mystères, devrait nous apprendre à nous contenter d'un fol amour, autrement dit – à nous consoler. Non pas à ouvrir, mais à fermer nos yeux.

Après avoir tâté de mon livre, le lecteur médiocre n'y aura découvert que des apéritifs interminables, le profond y goûtera un langage pimenté, le hautain y boira une consolation de tout ce qui, ailleurs, est indigeste.

Au sommet (mystique) de la philosophie, s'ouvrent deux versants : l'éthique et l'esthétique, la vie ou l'art, la consolation ou le langage, la mélancolie ou la tragédie, la noblesse ou le style. L'angoisse et la pitié éliciennes tapissent le premier, la volonté de puissance nietzschéenne permet d'accéder au second.

Légiférer pour les autres, c'est spécifier le chemin entre le banc des accusés et le pénitencier ; légiférer pour soi-même, c'est inventer des circonstances consolantes au séjour dans ces lieux incontournables. Pour

la première tâche il suffit d'être maître ; pour la seconde il faut être créateur.

Un créateur, fatalement, devient mélancolique à cause de ses propres ombres ; le consoler, c'est de lui apporter de la lumière. Si, en plus, tu es poète, tu chercheras, dans le bruit ou l'indifférence de la vie, à en extraire des mélodies et des mystères. Et d'ailleurs, ce sont deux seules tâches d'une bonne philosophie et même de la poésie : *Nous sommes nés pour la lumière, pour la musique et la prière* - Pouchkine - *Мы рождены для вдохновенья, для звуков сладких и молитв.*

Le rêve : un élan créateur du Beau ou l'élan amoureux du Bien. Et puisque toute création réelle et tout amour réel ne relèveraient plus du rêve immatériel, tout rêve de l'âme finit en nostalgie, en rêve de la raison, en recherche d'une consolation.

Tragédie

Les plus beaux esprits pratiquent le culte des commencements, puisque la débâcle finale semble être une règle générale partout, où une extase anime nos élans, nos idées ou nos actes. C'est dans cette glissade vers un état aptère que consiste la vraie tragédie des poètes, tragédie qui n'est due ni au hasard ni aux erreurs ni aux perfidies.

Le philosophe doit être architecte ou musicien, mais sur un registre paradoxal : pour rendre habitables les ruines, où se réfugient nos amours, nos talents et nos espérances, et pour traduire tout bruit du réel dans une musique du conceptuel ou du verbal. En philosophie, tous les édifices et toutes les proses, privés de souffrance et de mélodies, s'écroulent et s'aplatissent, sans laisser ni ruines ni échos.

La débâcle finale de tout ce qui est grandiose est une telle certitude, qu'au lieu de *conduire l'homme vers une vie heureuse*, cette ineptie pseudo-philosophique de tous les sots, la philosophie aurait dû chercher à l'accompagner dans le malheur, amorti par la caresse.

Toute philosophie qui prend pour cible l'ignorance, l'injustice, le désordre, le mensonge, la violence, et les trouve insupportables, ne peut être que bête. La philosophie doit ne viser que l'un des beaux mystères : la souffrance à soulager ou la métaphore à comprendre.

L'action est le meilleur moyen pour trouver mon intelligence, et l'inaction - pour prouver ma noblesse. *Celui qui se lève le matin pour chercher la sagesse, la trouve assise à sa porte* - la Bible - ce ne serait plus le même personnage : la sagesse, dessaoulée par l'action, se mue en noblesse. Je

serais resté assis à ma porte, je serais vite rejoint par la sottise. La sagesse occupe ce que je quitte, imbu de fidélité dramatique, ou que je libère, conscient de mon sacrifice tragique !

Ce n'est pas un hasard que les premiers arts furent la poésie et le théâtre : la poésie satisfait le premier besoin de l'âme – la musique dans le regard, dans le mot, dans le geste ; et le théâtre satisfait le premier besoin de l'esprit – créer des scènes abstraites, sur lesquelles se dérouleraient des tragédies ou des comédies, traduisant le dessein du Dramaturge, mettant en jeu le talent des acteurs, l'exubérance du décor, les contraintes spatiales, les ressources verbales et les dénouements finals. Et l'intelligence philosophique débuta par le genre le plus poétique – par l'aphorisme.

On garde sans mal un ton tragique, tant qu'on n'est pas monté sur sa première barricade. Après, on sombre dans l'enflure du fait divers. Le combat cessa entre le style racinien et le style journalistique. J.Racine n'est plus en vogue ; le journaliste n'a plus de rivaux : *Le poète et le philosophe finiront par se mettre sur la voie journalistique* – R.Musil - *Der künftige Dichter und Philosoph wird über das Laufbrett der Journalistik kommen.*

L'acquiescement au monde n'est pas sa compréhension suivie d'une approbation, mais, presque au contraire, son incompréhension, profonde et émerveillée, suivie d'une tragique résignation de son haut parcours.

La terrible loi de l'offre-demande explique l'essentiel de toute époque ; aujourd'hui, le poète, et donc le philosophe et le style, disparaissent, car non-sollicités par ce siècle, dont la première calamité est la non-exigence musicale, l'insensibilité au tragique.

Le but de toute philosophie n'est ni de comprendre ni d'amplifier le bruit du monde, mais d'apprendre à en extraire la musique. Et cette musique doit toujours porter la joie, même si, chez les meilleures oreilles, elle perce à travers les larmes. La philosophie est dans la sublimation céleste de ce qui nous attache à la terre.

Que le tragique soit exclu de leur philosophie, ça se comprend, puisqu'ils veulent produire des manuels d'utilisation, mais que le comique subisse le même sort les exclut eux-mêmes du champ philosophique. D'ailleurs, la bonne philosophie commence par l'invitation simultanée du comique et du tragique, ce couple engendrant, presque par inadvertance, le robuste ironique.

L'ouvert physique et l'ouvert topologique - aucune ressemblance ; et l'on observe, chez les poètes et les philosophes, que les plus perspicaces, comme toujours, sont, inconsciemment, plus près du concept mathématique que de l'image mécanique. Pour les pauvres d'imagination, l'Oouvert est tout bêtement ... pénétrable (même pour [Heidegger](#) : *L'Oouvert laisse se pénétrer - Das Offene läßt ein*) ; pour les subtils, il est la *condition tragique* ([Nietzsche](#) et Rilke) de l'intensité de nos irréductibles élans. L'Oouvert est ce qui est dans la limite inaccessible, ce qui ne peut ou ne doit pas se connaître : *Ce que Nietzsche est et fit, demeure ouvert* – K.Jaspers - *Was Nietzsche ist und tat, bleibt offen*.

Rire et pleurer en même temps. L'ironie serait-elle le culte rieur de la larme ? *Ironie : renvoyer dos à dos le désespoir sceptique et l'orgueil stoïcien* – V.Jankelevitch.

La philosophie devrait donner envie de rire, dans les coulisses, de la forme comique de l'existence de l'homme et de pleurer face au fond tragique de son essence. Mais les raseurs professionnels (*Denker von Gewerbe* - [Kant](#)) nous donnent envie de bâiller sur la platitude statistique de la substance ;

la comédie leur paraît sérieusement indigne et la tragédie - ridiculement insigne.

Dieu est un tragédien, devant un public n'osant pas pleurer. (*Dieu est un comique, qui joue devant un public, qui a peur de rire* - Voltaire). Les sots écrivent, pour nous faire passer l'envie des larmes ; les naïfs - pour nous les faire venir ; les subtils - pour les recueillir. *L'art sert à nous essuyer les yeux* - K.Kraus - *Die Kunst dient dazu, uns die Augen auszuwischen* - et la philosophie complète la tâche, en remplissant nos yeux d'éclat ou d'espérances.

Une tragédie : des invariants vitaux manifestant, un jour, de l'inertie mécanique, comme tout le reste. *Ne pas chercher à ne pas souffrir, mais à ne pas être altéré par la souffrance* - S.Weil. Veux-tu être altérée par le plaisir ? L'essentiel, c'est la pose ; tout ce qui sert à la maintenir en bonne hauteur, un délire ou un rire, est bon à prendre. Notre visible a beau être stoïque, notre vue est cynique.

Le génie allemand caresse la pureté romantique et la réduit à la poésie souriante. Trois génies russes, Dostoïevsky, Tchaïkovsky, Tchekhov, se saisissent de la pureté réelle et y découvrent une philosophie sanglotante ; la pureté, chez eux, est condamnée à cohabiter avec la bassesse, le vice, l'évanescence.

Deux recettes fallacieuses contre l'anxiété : l'humilité ou le mépris, s'appuyant soit sur la sophistique soit sur l'éristique. Ces deux remèdes finissent par aggraver le mal. L'amitié d'un mot ou d'un homme est un palliatif plus bénin : l'amitié est vaudevillesque, tandis que l'humilité est tragique et le mépris dramatique.

On élève le niveau du débat en s'adressant au public de plus en plus abstrait. Et l'on s'aperçoit, que tout bon discours débouche sur un

soliloque, où une larme prend des contours d'une aporie. *La sagesse aux yeux pleins de larmes* - R.Char.

Les sots et les philosophes protestent : je souffre et j'exulte, tandis que le scientifique exclut de sa vision toute sensibilité et ne sait pas ce qu'il fait. Tout savoir enrichit les vocabulaires et les syntaxes, même ceux des braiments, mais le savoir scientifique apprend mieux que les autres à maîtriser la plus belle des intonations, l'intonation ironique. Ah, si, en plus, le savant s'intéressait, comme jadis, à la tonalité mystique, pour produire de la musique tragique de la vie ! *Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui, qu'un même homme soit un savant et un mystique* - S.Weil.

Les seuls commencements, dignes d'un philosophe, sont : la souffrance (Dostoïevsky), la noblesse (Nietzsche), le langage (Valéry). Les commencements logique (Aristote), méthodologique (Descartes), dialectique (Hegel) ne sont que des pas intermédiaires et, donc, - insignifiants.

Le philosophe doit être architecte ou musicien, mais sur un registre paradoxal : pour rendre habitables les ruines, où se réfugient nos amours, nos talents et nos espérances, et pour traduire tout bruit du réel dans une musique du conceptuel ou du verbal. En philosophie, tous les édifices et toutes les proses, privés de souffrance et de mélodies, s'écroulent et s'aplatissent, sans laisser ni ruines ni échos.

Les sots et les philosophes protestent : je souffre et j'exulte, tandis que le scientifique exclut de sa vision toute sensibilité et ne sait pas ce qu'il fait. Tout savoir enrichit les vocabulaires et les syntaxes, même ceux des braiments, mais le savoir scientifique apprend mieux que les autres à maîtriser la plus belle des intonations, l'intonation ironique. Ah, si, en plus, le savant s'intéressait, comme jadis, à la tonalité mystique, pour produire

de la musique tragique de la vie ! *Nous ne pouvons imaginer aujourd'hui, qu'un même homme soit un savant et un mystique* - S.Weil.

Quand on a une vie intérieure suffisamment intense, tout événement extérieur se vit comme un insignifiant retour du même, puisqu'il ne modifie pas l'essentiel. Ce qu'un démon hurla à Nietzsche comme un incipit tragique et banal, un ange me chanta comme un sufficit ironique et musical. Mais ce retour est éternel, puisqu'il ne concerne que des démons ou des anges, ignorant le temps et s'entourant d'être. À moins que ce soit le même personnage, puisque le démon, qui étend son acquiescement jusqu'à sa propre chute fatale, redevient ange.

Le sens de mon existence - l'intensité de mon regard, c'est à dire de mon rapport avec la vie, et qui s'atteint surtout grâce aux contraintes que je m'impose : mettre le désir au-dessus de la force (la volonté de puissance), ne pas m'attarder sur les choses, qui changent, entretenir l'excellence du regard (l'éternel retour du même), me mettre au-delà des valeurs, pour être moi-même leur vecteur (la réévaluation de toutes les valeurs) - trois synonymes du plan *nietzschéen*. Vie, volonté de puissance, art - comme trois hypostases d'une même substance tragique !

Nihiliste acquiescent = surhomme. Nihiliste passif, aux cordes qui ne vibrent plus ou aux flèches qui ne volent plus. La négation non seulement d'un demi-tour, mais d'un tour complet, d'un éternel retour tragique, toute cible atteinte redevenant regard. Tragique, car l'objet de nos langueurs, cet au-delà qui existe bien, échappera toujours à nos parcours, à nos ruptures et à nos regards.

Qu'est-ce que l'intensité ? - serait-ce l'aboutissement d'une flamme, transmise à la musique pour finir imprimée dans l'âme, sans traces d'objets, d'instruments et de finales ? L'énigme de l'esprit, qui se charge de cette trajectoire, - l'impulsion toujours tragique du commencement : *Le tragique commence avec la ruine de l'imitable* - Ph.Lacoue-Labarthe. Le

commencement est découverte de tours d'ivoire ; à la fin, une démolition est inévitable ; deux issues possibles : servir de matériaux de construction ou devenir une ruine intouchable, un rêve naissant : *Si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux* - R.Char.

L'ironie est une réaction de la sensibilité au sens, tragiquement intraduisible, du Bien. Quand le bien théorique (venant de Dieu) fait défaut, on voit dans le bien pratique (allant vers l'homme) - une réaction de l'humour à l'*absurdité du destin*.

Ce qui est tragique, ce n'est pas que le mal triomphe du bien, mais que tout axe du bien doit forcément comporter une composante du mal, dès que l'action ou l'intelligence se joignent au sentiment.

Ce qui nous éclaire sur la nature du mal, à partir du Bien, ce ne sont ni l'analogie ni la négation, mais le déchirement tragique entre le bien métaphysique, que nous portons dans notre cœur, pur et infini, et l'action, imposteuse et finie, et qui se charge naïvement de la traduction impossible de ce bien inarticulable.

Dès que je me laisse envahir par le réel, la réduction du fond de l'existence au comique ou au tragique devient une tâche d'une facilité ingrate ; d'où l'intérêt de garder, en moi, assez de vide pour y loger mon rêve, ennemi des pulsions théâtrales ; les ruines - à l'opposé de la scène.

Le bonheur rend insouciant et débonnaire ; le malheur fait entendre la voix de la honte des actes et le silence du bien paralysé. Être comique ou devenir tragique.

Oui, nous sommes, tous, sortis de la tragédie grecque ; mais les lignes d'héritage divergèrent : de la *culpabilité innocente* d'Œdipe ou de Prométhée, les uns s'accrochent à l'innocence, décrétée par une loi extérieure, d'autres se morfondent dans la culpabilité, né d'un chaos

intérieur. On est livré au robot ou à l'aigle. Au feu prométhéen, le robot d'aujourd'hui préfère les saloperies œdipiennes, face à ses parents, ou les exploits œdipiens, face aux Sphinx mécaniques.

De Sophocle à Corneille, en passant par Shakespeare, la tragédie suivait la recette **aristotélicienne** – se traduire par l'action et non pas par le récit. Seul Tchekhov dépassa – en hauteur ! - cette vision bien primitive, l'illusion d'une profondeur événementielle ; il devina (inconsciemment !) la grande tragédie dans l'impermanence, la vulnérabilité ou l'extinction des plus beaux états d'âme, de ceux d'un amoureux, d'un artiste, d'un rêveur – bref, non pas d'un acteur mais d'un spectateur.

C'est la vie et non pas la philosophie qui *produit* notre dénuement tragique ; la philosophie ne peut ni ne doit qu'en *inventer* une consolation.

La consolation, qu'apporte une bonne philosophie s'adresse à ce qui est déjà enterré, elle serait donc vécue par celui qui croit en miracles, - comme une résurrection. *Le devenir d'un être doit être expliqué comme une vie, une mort, une résurrection* - G.Bachelard – cette gageure réussie, la vie même serait ressentie comme un miracle.

Que les philosophies du penser et de l'agir sont misérables à côté de celles du souffrir ou du soupirer !

Ne plus aimer (ou ne plus rêver, ce qui revient au même), voici une haute angoisse. Et l'angoisse est d'autant plus profonde que plus primordiale est la chose désirée et menacée, d'où l'horreur de la mort comme de l'antithèse de l'être. En paraphrasant Schelling (*Le premier être est le désir - Wollen ist Ursein*), on peut dire : « *Le premier désir est d'être* » - « *Sein ist Urwollen* ».

La consolation, dont je parle, n'est pas un refuge, offrant toit et chaleur, mais des ruines, hantées par des fantômes, instantanés, ardents et fraternels. Gémissement, tourné en chant du cygne.

Je ne connais pas de héros tragiques ; les seules tragédies que je connaisse sont celles des résignés, des honteux, des inconsolables. Le hasard, dans un drame de circonstance, crée le héros optimiste ; la fatalité tragique conduit l'artiste pessimiste.

Comment devrait naître une ironie aimable ? - constater la chute d'une chose noble et comprendre que, rationnellement, cette chose est indéfendable. Donc, l'ironie serait une lamentation, cachant une consolation inavouable.

Pitié

La sagesse, c'est la honte, face à mes actions, et la pitié - face à mes rêves. Ainsi, je pourrai transgresser la règle biblique : *Ne sois pas sage à tes propres yeux*. Mais ne sois pas prophète dans des contrées, que tes pieds foulent. Et que tes mains ne sacralisent aucun de leurs actes. Cela fait beaucoup de tentations vaincues.

Dans l'aurore d'aujourd'hui, j'introduis le crépuscule de la honte d'hier, auréolant la pitié du lendemain. Désir, fidélité et sacrifice, c'est ainsi qu'on reste inentamé à chaque aurore.

La grandeur, dans ce monde, est sans pitié, et la charité - sans grandeur. La sagesse du serpent ne sait plus s'entendre avec la pureté de la colombe. L'homme libre, cet esclave-maître, prit parti pour le mal. *L'homme de bien est libre, même s'il est esclave ; l'homme mauvais est esclave, même s'il est maître - St Augustin - Bonus etiam si seruiat, liber est ; malus autem si regnat servus est.*

Pour [Nietzsche](#), au-dessus, ou mieux, au-delà de tous les axes, bien - mal, puissance - maladie, nihilisme - acquiescement, surhomme - dernier homme, seigneur - esclave, ce qui compte, c'est la mesure dite intensité, la pose, véhémente et incohérente, et non pas une position, sobre et argumentée. Pour se permettre d'être impitoyable et éhonté, par combien de hontes et de pitiés avalées a-t-il dû passer ! Et de même, [Platon](#), avec ses diatribes contre la démocratie et les poètes dans la cité. On ne connaît que trop les positions des philosophes ; on n'en connaît pas assez les poses. L.de Vinci ou [Valéry](#), apportant à l'art davantage d'intensité, en

incluant la science au même axe artistique. Héraclite, chantant l'harmonie d'opposés.

L'enthousiasme béat rend la philosophie - boiteuse et la poésie - entraînant ; la pitié confuse produit un effet inverse : *Le remords tarit la parole poétique* – V.Jankelevitch - et consolide le discours philosophique.

À quoi bon la pitié, pour leurs réseaux de robots ? *La philosophie enseigne, que la pitié n'est pas un affect loyal, ni la victime - ce à partir de quoi nous devons penser* – A.Badiou. En effet, à quoi bon le sacrifice, pour vos troupeaux de moutons ? Vos loyautés de circuits imprimés, vos transactions, précédant l'entrée de l'abattoir vous en dispensent.

L'homme et ses cibles : l'un finit par s'abîmer dans leurs fondements, l'autre n'arrive plus à se détacher des traces, que ses flèches avaient laissées dans les choses, le troisième, poète ou philosophe, comprend, que, pour les toucher, il faut toujours viser plus haut, il se voue à la hauteur de l'azur ou de la pensée. Mais tous meurent, le carquois plein (A.Chénier n'est pas le seul à plaindre), car, bêtement, ils font flèches de tout bois.

La sagesse et la philosophie devraient s'occuper davantage de filtres que de transformateurs des questions ou amplificateurs des réponses ; la sagesse est la pitié des réponses et la philosophie - l'ironie des questions.

La seule véritable philosophie est chrétienne et européenne, puisqu'elle est la seule à savoir mettre au centre la pitié et le langage.

Une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard : *Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres* – Descartes.

Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

Les disputes philosophiques les plus passionnantes se déroulent autour des mots et non pas des concepts. Nietzsche voue de belles véhémences au mot *nihiliste*, avant d'en forger le concept et de s'y reconnaître soi-même. Tant de ses appels pathétiques à être *impitoyable* (dans les mots), avant d'être terrassé par la pitié (un concept) pour un cheval.

Le sage est dans l'image, et le poète - dans la requête : *Un signe, tels nous sommes, dépourvus de sens. Sans douleur nous sommes ; et, dans l'étrangeté, presque perdîmes le langage* - Hölderlin - *Ein Zeichen sind wir, deutungslos. Schmerzlos sind wir und haben fast die Sprache in der Fremde verloren*. Représenter avant d'avoir trouvé le langage et d'interpréter ; chanter avant d'avoir trouvé le sens, avant la pitié et avant la honte.

Le langage est un intermédiaire sans valeur propre. La pensée, poursuivie jusqu'au plus près de l'âme, nous conduit sur les bords privés de mots - Valéry. Ceci est parfaitement juste, lorsqu'il s'agit de n'exhiber que l'intelligence (en s'appuyant sur le modèle, où le langage ne peut être que requête) ou de ne viser que des démonstrations (sans chiffres à l'appui, dans l'insupportable verbalisme des philosophes, où se noie la réalité ontologique) - une fois interprété, le Langage y doit disparaître, pour laisser la place aux substitutions du modèle ou au sens dans la réalité. Néanmoins, la littérature ne commencerait-elle pas, lorsque le modèle et la réalité sous-jacents laissent le langage les recréer ? Le philosophe doit choisir entre poète et cognaticien, s'il ne veut pas être assimilé à l'idiote du village. La pensée, privée de mots, ne garderait que la pitié et la tendresse.

La seule philosophie, à laquelle j'adhérerais, est la philosophie de la noblesse, dont la première pierre fut posée par Nietzsche (celles de l'ironie, vers soi-même, et de la pitié, pour l'homme, attendent leur architecte). Les stoïciens, épicuriens, cyniques ou sceptiques s'occupent du sous-homme, qui devrait tenir la tête haute ; l'aristocrate cultive l'homme à l'âme haute.

Le stoïcisme est une morale des sots, des lâches et des esclaves - vaincre son soi, qu'il n'est donné à personne ni à connaître ni à affronter ! Le maître porte, confraternellement et noblement, le poids des défaites des autres maîtres, ce mélange de honte et de pitié.

La philosophie russe est la seule à être vraiment chrétienne, puisqu'elle est gorgée d'anxiété, d'angoisse et de repentance : la profondeur d'une pitié et la hauteur d'une ironie s'y rencontrent chaleureusement, au milieu des ruines, là où en Occident sévit la froide gravité des audaces et des constructions.

Nous sommes tous d'accord de ne pas pouvoir porter toutes les douleurs du monde. Mais les uns en retirent une honte, et les autres - une sagesse. Cette sagesse prit les proportions d'une épidémie ou d'une mutation. L'extinction de toutes les espèces de pitié y trouve son origine.

Ces misérables et naïves proclamations des philosophes, voyant dans la passion de *connaître* le motif de leurs exercices. Je le verrais plutôt dans le désir de *caresser* : caresser, avec une humble pitié, la souffrance humaine et caresser, dans un style fier, le langage de la découverte du monde.

Qui se souvient encore, que *l'objet du philosophe est le sentiment plutôt que le syllogisme* - Érasme - *philosophiae genus in affectibus situm verius quam in syllogismis* ? Depuis Kant, la philosophie devint collectiviste : *La*

façon solitaire de philosopher perdit tout crédit ; tout commencement philosophique s'élève jusqu'à devenir science - Hegel - Das einzelne Philosophieren hat allen Kredit verloren ; jedes philosophische Beginnen erweitert sich zu einer Wissenschaft - et qui croise-t-on dans ces hauteurs scientifiques ? - des moutons mimétiques, avant qu'ils ne soient rejoints par des robots programmés.

Il faut avoir du cœur, pour admettre la valeur thérapeutique de nos faiblesses, pour avoir honte d'une force mécanique, pour ne pas avoir honte d'en appeler à la pitié et à la consolation. Je ne sais pas si Valéry avait du cœur : *Rendre faible quelqu'un est un acte non noble*. Oh combien moins noble est de faire oublier nos faiblesses divines !

La défaite devint une honte, chez l'homme du troupeau triomphant : *Le sentiment que l'homme supporte le plus difficilement est la pitié* - Balzac. La vraie fierté du réprouvé vaincu est d'accueillir la pitié d'un frère.

Nous vivons l'époque des grandes Invasions des machines. Je parie que, contrairement aux premiers barbares, les seconds n'amèneront aucune Renaissance, que du clonage des robots sans honte ni pitié. *Le jour, où la pitié devient moquerie, commence un âge barbare* - J.Michelet.

On devrait réhabiliter la réputation de l'âne ou de la vache : une épopée sur la patience et l'ironie, ou un poème sur la pitié. La naissance et la mort de l'Europe virent, elles aussi, la déterminante présence bovine : en taureau violeur et en veau d'or consentant. Quand on chasse la poésie, ce qui reste ressemble à s'y méprendre à du beuglement. « *La pitié est au cœur ce que la poésie est à l'imagination* » - J.Joubert.

Rousseau résume parfaitement l'équilibre entre l'ange et la bête : *Les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût*

donné la pitié à l'appui de la raison. Le rêve garde curieusement une certaine auréole, mais là où l'homme moderne prétend rêver, il ne fait la plupart du temps que calculer. Calcul = rêve de raison !

La liberté est un concept d'autant plus douteux, que deux grands sentiments, la honte et la pitié, lui sont franchement hostiles. La liberté est l'égalité des dons de l'esprit, du cœur et de l'âme. L'angoisse accable l'âme, la pitié fige le cœur, le dégoût ravage l'esprit. Mais aujourd'hui, l'angoisse est due à la faiblesse du cœur ; la pitié se calcule par un esprit sans honte ; le dégoût se dissimule dans des âmes sans hauteur.

C'est le même homme que voient Dostoïevsky et Nietzsche, mais ils le jugent soit de la profondeur d'un sous-sol, soit de la hauteur d'une montagne ; la pitié s'adresse à l'esclave, et l'ironie - au maître, mais c'est le même personnage, perdant sa face et cherchant à gagner sa vie ; la résignation extérieure et la révolte intérieure aboutissant au même surhomme ou à l'homme du souterrain, en butte au mouton ou au robot.

La noblesse est un trait élémentaire, indécomposable. On y converge sur les chemins de l'ironie (pour soi-même) ou de la pitié (pour les autres) ; à leurs croisements, on devine la proximité de la noblesse. Contre-exemple : Nietzsche, ne connaissant ni l'ironie ni la pitié, et pourtant si noble.

Le cycle vital : l'écoute stoïque de tout courant de la vie (*libido sciendi*), le désir de puissance artistique (*libido dominandi*), l'aristocratique regard, baignant dans la pitié et la honte (*libido sentiendi*). Nietzsche n'accomplit que la moitié du parcours, prenant trop à la lettre les substantifs, se trompant systématiquement d'adjectif et oubliant le verbe !

Trois critères hiérarchiques, pour me reconnaître une âme sœur : la part du rêve ou de l'actualité, l'hymne de la défaite ou l'appel du triomphe, la

pitié pour le faible ou l'admiration du fort. Et dans chaque dimension, chaque adhésion, - la hauteur du regard. Le bon goût est l'équilibre de ces trois hauteurs.

En politique, le cœur est toujours à gauche, la raison - à droite. La pitié vient du cœur, la justice - de la raison. La honte, qui m'empêche d'encenser le berger lauréat, le haut-le-cœur, qui me retient de vanter le mouton ruminant les lauriers. Qu'il est ennuyeux de porter la cervelle du loup et la tendresse de l'agneau !

Ils sont tellement habitués à voir dans un discours soit une démonstration soit une invitation à agir, qu'ils l'opposent au silence, qui serait le seul support du bien : *La conscience parle sur le mode angoissant du silence - Heidegger - Das Gewissen spricht im unheimlichen Modus des Schweigens* - à moins qu'on y vise la honte ou la pitié, qui sont parmi nos sentiments les plus irrésistibles et silencieux.

La pitié a des sources à l'opposé de celles de l'amour, quelque part à côté de la noblesse, tandis que l'amour surgit là où sévit le hasard impitoyable. Donc, il est bête de proclamer : *La pitié est un amour déchu, avili* - G.Bernanos. Un amour muni de titres en règle manque trop de pores, pour résorber les plaies. La pitié est le lot des exilés de la terre, que le monde traite d'exilés du ciel. L'amour s'essouffle, mais la pitié dépasse tout.

La puissance éthique - la pitié, la puissance esthétique - le talent, la puissance mystique - la création ; c'est bien étrange que le surhomme, prônant la volonté de puissance, ne le voie pas, et se rabatte sur la fumeuse vie, dans laquelle ne réussissent, aujourd'hui, que des sous-hommes. Étrange aussi de voir dans la volonté de puissance - une *solution de tous les mystères*, tandis que, pour un créateur, elle est le mystère même des commencements, ne se muant même pas en problème.

Sans rien partager avec une personne, on peut éprouver pour elle de la *pitié*. Mais le *Mitleid* (ou le *сострадание*) suppose une participation empathique, d'où sa mauvaise réputation auprès du Teuton hautain et sa gloire aux yeux humbles du moujik.

Notre soi se manifeste sur les facettes éthique, esthétique, pragmatique ; jamais personne ne brilla sur toutes les trois avec le même éclat ; mais nos meilleurs sentiments naissent de la fadeur fatale de l'une d'elles : la honte, l'humilité, la noblesse. *Le sentiment de honte est un des plus puissants motifs de la philosophie* - G.Deleuze – il faut y ajouter les deux autres.

Le choix est entre *faire*, extérieurement, le bien, en consolant un malheureux ou en le libérant d'une souffrance, ou *être*, intérieurement, dans le Bien, par le frisson ou la honte. Plus pur on est, plus radicalement se pose ce choix : *Dans tous les problèmes poignants, il y a le choix seulement entre le Bien surnaturel et le mal* – S.Weil.

Une bonne ironie devrait être plus près de l'humilité que de la fierté, partir de l'enthousiasme plutôt que de la déception, accompagner des larmes plutôt que des rires, consoler plutôt que mordre, élever l'humanité plutôt qu'abaisser l'homme.

L'humanisme prêchait un homme, capable de compassion, de rêve, de beauté ; aujourd'hui, on apprécie la cohérence, le financement, l'écologie – ces traits du robot, régnant déjà dans tant de têtes déshumanisées.

Je constate, que toutes mes actions ou pensées dégringolent dans la catégorie des platitudes, dès que je leur trouve une justification, d'où mon dévouement exclusif aux commencements indéfendables, irrationnels,

injustifiables. Le poète, et donc le philosophe, ne crée que dans l'injustifiable, ne console que l'inconsolable, ne boit qu'aux sources introuvables.

Lutte

Et si l'homme fut prévu pour être une espèce d'hyène, et seule la civilisation fût, que nous nous évertuions à défier le serpent, la colombe ou le mouton ? Lorsque j'y pense, je pardonne tout au robot.

La philosophie est le seul combat, où tous les coups sont permis à condition d'en expliquer le *pourquoi*. *Philosopher en vers, c'est vouloir jouer aux échecs selon les règles du jeu de dame* – Valéry. Et si la poésie apporte, en plus, le *comment*, on surclasse les échecs en harmonie et le jeu de dame en géométrie.

Quand je choisis mon adversaire en fonction du *fond*, je débouche, le plus souvent, sur des inepties du genre de la *dialectique* (historique, philosophique ou politique). Le bon choix, c'est la *forme* ; ce n'est pas la profondeur du combat qui détermine ma stature, mais la hauteur de mes admirations ou de mes dégoûts.

Les insurgés sont partout dès qu'on sacrifie les barricades à la liberté de circulation et voue ses rêves au pouvoir d'achat (mai 1968). *On aura rarement vu tant de révoltés courir avec autant d'entrain à l'orthodoxie du jour* - R.Debray. *La barricade ferme la rue et ouvre la voie ...* vers la même étable. *Prenez vos rêves pour des réalités ...* en leur souscrivant une assurance-vie. La généalogie de cette *révolte* : les philosophies du *soupçon*, l'*absurdité* de l'existence, l'homme du *ressentiment*, le *marginal majoritaire*.

Le sage laisse intact le mystère (au lieu de le percer), esquive tout combat-solution (au lieu de le relever) et se contente de déchiffrer les étiquettes des béatitudes problématiques et enivrantes (au lieu de savourer le contenu).

Quand on ne sait pas se donner ses propres contraintes, on se cherche des ennemis. Est philosophe celui qui sait se passer d'ennemis ; si mes *pour* sont universels et s'adressent à l'univers entier, mes *contre* individuels se tourneront vers les limites que j'aurais dessinées moi-même – le *oui* stratégique du regard et le *non* tactique des yeux.

L'érotisme est le seul domaine, où l'âme est plus près de la matière que de l'esprit. Et le bel humour de O.Wilde : *Pour le philosophe, les femmes représentent le triomphe de la matière sur l'esprit, et les hommes – celui de l'esprit sur la morale - Women represent the triumph of matter over mind, men represent the triumph of mind over morals* pourrait passer pour le triomphe de l'âme.

Deux côtés les plus originaux de notre époque, deux déchéances de regards : de celui des enfants - qui jadis portait le mépris et la révolte devant la crapulerie adulte - et de celui des sages - qui jadis n'affleurait même pas les choses. Aujourd'hui, la musique intérieure de leurs yeux céda la place à la reproduction des cadences du temps. Le regard fait oreilles.

La loi écrite est *vraie*, son application - *bonne*, pourtant aucune grande voix ne la rend *belle*. C'est à croire qu'[Aristote](#) ne plaisantait pas : *La philosophie est la défense contre la loi écrite*. Elle ne se vouerait qu'à l'inconnu, et Strabon avait de bonnes raisons pour dire : *La géographie est affaire de philosophe*, car, à l'époque, et la médecine et la géométrie y auraient également eu leur place.

Comment fut pressentie la dernière guerre européenne ? - le bolchevisme contre le nazisme, où, mécaniquement, le premier aurait dû succomber au second : *La lutte pour la domination du monde se déroulera sous le signe des principes philosophiques - Nietzsche - Der Kampf um die*

Erdherrschaft wird im Namen philosophischer Grundlehren geführt werden. Mais le conflit dévia et, au lieu d'être une lutte de classes, devint une guerre de races, où l'âme slave s'avéra supérieure à la raison germanique.

La boutade du nez de Cléopâtre est plus instructive que toutes les fariboles sur le *Zeitgeist* de l'histoire. L'histoire de la philosophie est dans l'humilité, la philosophie de l'histoire est dans l'audace. Les hommes croient le contraire.

Je ne gagne pas en hauteur, en maîtrisant la pensée des autres ; dans le meilleur des cas, je peux en gagner en profondeur, mais, le plus souvent, je n'en ferais qu'étendre mes platitudes. Je ne gagne la hauteur qu'avec des ailes de mes propres déconvenues bien avalées. La pensée fortifie les temples et les étables avec les mêmes matériaux. La hauteur doit n'être soutenue que par le rêve, elle doit être désarmée.

Se moquer des concepts philosophiques, évincer de soi le sous-homme et pratiquer le dithyrambe - pour ces trois audaces, questions de vocabulaire, de gymnastique et de genre, on peut pardonner à Nietzsche son culte de l'âme et son oubli du cœur.

La raison antique se colore de son style ; le cynisme, le scepticisme, le stoïcisme, l'épicurisme ne sont que styles, avec les parts à peu près égales de sophistique ou de dogmatique, de vrai ou de noble, de solitaire ou de sociable, la poésie étant son guide - la raison tâtonnante. La raison d'aujourd'hui est incolore, ennemie de toute poésie, - la raison raisonnante. *Les vallées se divisent, les montagnes se rencontrent* - M.Tsvétaeva - *Враждуют низы, горы — сходятся.*

L'artiste complète le philosophe, en munissant d'intensité et de musique l'être, le savoir et la transcendance, qui se transforment en devenir,

intensité et immanence. La honte, cette profondeur de l'être, et l'intensité, cette hauteur du devenir, créent l'axe, sur lequel le surhomme surmonte l'homme. L'isosthénie, dépassant le conflit, l'ataraxie, surpassant l'indifférence, - telles sont les forces anti-sceptiques, à l'origine d'une noble axiologie.

Les pays avec le taux de philosophes et de poètes professionnels le plus élevé du monde : la Suisse, la Belgique, les USA. C'est aussi dans ces pays-là que la révolte serait la plus intransigeante, la liberté - la plus menacée, l'esprit - le plus raréfié, mais la philosophie de l'*esprit* - la plus respectée. *Aux USA, la sentimentalité et le sexe s'épanouissent au dépens de l'amour* - A.Badiou. Toutes les passions s'y réduisent aux giclées de neurotransmetteurs.

Ni le courage ni la sagesse n'aident à mépriser la mort ; l'ennui d'une vie bâclée suffit à ceux qui vécurent en robots et se découvrent hommes ; même les testaments se rédigent aujourd'hui dans le style des cahiers des charges. Leur corps, d'un coup, n'est plus une salle-machines, mais une ruine, sur les murailles de laquelle rôde la reddition ; s'y ennuyer, c'est y vivre d'ouvertures stériles, sans exil ami ni siège ennemi.

À propos de chaque désir, il faut se poser cette question : quel avantage résultera-t-il, si je ne le satisfais pas ? - Épicure. Pour le sage, la réponse complète, mais ne recouvre pas celle qui viendrait de cette autre question : quel désavantage cause la satisfaction de mon désir ? Tirer ou ne pas tirer de flèches ? Est-ce le même arc, celui qui éprouve nos cordes ou nos muscles, ou celui qui procure des aliments, ou celui qui élimine un adversaire ?

Tout philosophe, depuis Platon, se doit *d'être en exil et de conspirer contre sa patrie* - Nietzsche - *seit Plato ist er im Exil und conspirirt gegen sein*

Vaterland ; celui d'aujourd'hui s'exile en colloques et conspire contre un groupe de recherches rival.

En dernière instance, la cause de toute souffrance ou jouissance *réelles* se réduirait, facilement, aux balivernes, au toc, au couac. On n'y trouve rien à admirer ni à désirer, ce qui désavoue le stoïcisme. Et si un récit tragique nous émeut, c'est qu'une belle invention lui préside ; ce n'est pas la profondeur causale, mais la hauteur verbale qui ennoblit les plaies. *Une douleur légère parle, la profonde se tait* - Sénèque - *Curae leves loquuntur, ingentes stupent.*

La philosophie devrait apprendre à l'homme de rester désarmé face au mystère du monde, pour s'en étonner, mieux et plus. Toutes les vérités intéressantes y sont du fait des scientifiques ; aucune contribution des philosophes n'y est à noter ; aucune application notable des *méthodes de recherche de la vérité*, de [Descartes](#), [Kant](#) ou [Heidegger](#), censées nous armer, ne fut jamais signalée. Héraclite, Sénèque, [St Augustin](#) leur restent supérieurs, puisque, n'étant pas intellectuels, ils cherchent surtout à nous séduire. *Le propos de l'intellectuel n'est pas de séduire, mais d'armer* - R.Debray - ces armuriers ne sont bons, aujourd'hui, que pour les combats de robots.

Pour une fois, le sage et le sot modernes, s'arc-boutent, à l'unisson, contre la recommandation de Juvénal et Rousseau : *Vitam impendere vero*. Les deux sacrifient la vérité : le sot pour des mensonges plus prometteurs, le sage pour des vérités moins complaisantes.

L'âme n'ayant pas de mots à elles, ni la vie - de sa vérité, la tâche du sage est humanitaire : chanter l'éloquence d'un muet et bâtir la défense d'un condamné. *Exprimer les mots de l'âme et consacrer la vie à la vérité* - Juvénal - *Verba animi proferre et vitam impendere vero.*

Les ennemis du vrai, du bon, du beau, contre lesquels pestent bêtement les philosophes, n'ont jamais existé, mais peu eurent assez de talent pour bien peindre l'arbitraire, le mal et l'horreur ; ce don se réduit à l'intensité des couleurs et des élans.

Pour être un ange, il faut : se savoir porteur d'une Bonne Nouvelle et ne combattre que ceux qui défont non pas leurs contemporains mais Dieu – pureté des commencements et pureté des contraintes.

Impossible d'être pacifiste, si l'on tient à faire entendre sa voix ! Le combat est l'élément de toute écriture, qui se veut hors et au-dessus des faits. Mais il faudrait dé-fêter les victoires des *idées*, se ranger du côté des vaincus, tombés, le *verbe* sur le cœur. Non pas *vae vincis*, ni *gloria vincis*, mais bien *verbae vincis*, même accompagné de *vae solis*.

Ne combats jamais les hommes, se réservant le choix des armes, mais un autre homme, un ange, Dieu, un fantôme - et découvre, que ce n'était que le même adversaire et que ta meilleure chance était d'être désarmé.

La stature de l'adversaire choisi vaut souvent plus que l'issue du combat. Tout coup reçu peut être vécu comme attouchement d'une aile d'ange, que je combats. *Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la victoire - Pascal*. À une bonne hauteur, les défaites élèvent : *En hauteur on ne vainc que pendant l'ascension ; le sommet atteint, tous y sont égaux - Sénèque* - *Nemo ab altero potest vinci, nisi dum ascenditur ; ad summum parveneris, paria sunt*.

Je suis indifférent à [Platon](#), à [Spinoza](#), à [Kant](#) ; mais je ne puis pas en être ennemi ; combattre la grisaille, c'est profaner mes propres couleurs. Mais il faut que je sache me dresser en ennemi de [St Augustin](#), de Voltaire, de [Nietzsche](#), pour mettre à l'épreuve mes palettes.

Plus je me mesure avec les autres, plus je suis abusé par le misérable culte de la force ; je ne commence à cultiver une noble faiblesse qu'après d'honorables défaites, face à mon adversaire de choix, mon soi, inconnu et invincible. Cette volupté d'abandon et de sujétion est appelée, par certains, *force* : *Toute force s'acquiert dans le combat avec ton soi et par son dépassement* – J.Fichte - *Alle Kraft wird erworben durch Kampf mit sich selbst und Überwindung seiner selbst* - dépasser ce qui est immobile ne fait tourner la tête que chez les adoreurs des pieds, oublieux des cervelles.

Les plus belles paroles ou notes sur l'héroïsme et le combat furent composées par des capitulars : *Résignation ! Quel misérable refuge, et pourtant il est le seul qui me reste* - Beethoven - *Resignation ! Welches elende Zufluchtmittel, und mir bleibt es doch das einzig übrige*. Hélas, tous les autres se transforment fatalement en caserne, étable ou salle-machines.

Le plus souvent, le plumitif devenu combatif cesse d'être créatif jusqu'à devenir vomitif. Il faut être Maïakovsky, pour que la plume supporte la comparaison avec la *baïonnette*. Le prince de Marcillac troqua avantageusement l'épée contre la plume. La plume de Sartre, quoi qu'il en dise lui-même, ne ressemble guère à l'épée (*s'il parle, il tire* – la langue, peut-être, mais ni l'épée ni la flèche) ; les deux mains de Heine (« *Ich bin das Schwert* ») ou de Stendhal, tenant, chacune, la plume ou l'épée, heureusement, se désolidarisent.

Ce qui est grand dans le combat de Nietzsche, c'est qu'on ne voit jamais ni ses ennemis ni ses alliés ni l'origine du conflit ni les trophées escomptés ni la direction de ses flèches. On sent une corde bandée, on oublie les carquois. L'intensité.

Le combat d'idées se règle au pugilat ; le combat de mots dégénère en affrontement des idées ; le combat des états d'âme s'enlise en querelles de mots. Désarme-toi ! - la bonne devise du capitulard que je devins. G.Leopardi ne se doutait pas à quel point il avait raison : *Un peuple de philosophes serait le plus couard du monde - Un popolo di filosofi sarebbe il più codardo del mondo.*

Le talent, mieux que les autres, touche les cibles, visibles de tous ; le génie vise ce que ne voient pas les autres et le touche, de sa flèche ou de son regard (lorsqu'il économise ses flèches, préférant bander son arc et se moquer de cibles, même invisibles). Le génie chante l'archer : *Je chante l'arme et son homme* - Virgile - *Arma virumque cano* - et non pas *les combats et les héros.*

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau - non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

À tout coup reçu, le corps et l'esprit ont des réactions semblables - neutraliser la plaie ; mais le cœur et l'âme devraient ne se soucier que des blessures incurables - l'oubli réussi s'appellerait consolation.

Un solitaire, Boèce, attend de la philosophie - une consolation divine ; un grégaire, Hegel, y cherchera une issue dialectique anonyme : *La philosophie n'est pas une consolation, elle réconcilie* - *Die Philosophie ist nicht ein Trost; sie versöhnt.*

Espérance

Jadis, le philosophe entamait son parcours en tant qu'un homme perdu dans la forêt épaisse des idées ; la panique dictait la direction, presque aléatoire mais unique, de sa fuite ; le hurlement ponctuait les accès de ses désespérances. Aujourd'hui, les forêts disparurent ; les idées rejoignirent les usines et bureaux des actes ; des cadences mécaniques marquent le parcours académique, jusqu'au crématorium prépayé le plus proche.

La hauteur semble être la seule position, où l'on puisse aimer sans attache (l'amour tout court, ou la charité de [Pascal](#)), espérer sans attache (la philosophie de transcendance, ou la *spem sine corpore* d'Ovide), croire sans attache (la philosophie d'immanence).

La philosophie devrait créer des états d'esprit, comme la littérature crée des états d'âme. Créer un ciel, une hauteur, à laquelle s'illuminent ou se consomment nos astres, nos espérances ou rêves les plus hauts. Mais les concepts des philosophes cathédralesques se vendent comme de petits pains (Dostoïevsky), tandis que *les concepts sont des aérolithes plutôt que des marchandises* – [G.Deleuze](#).

Avec qui associe-t-on sa meilleure espérance ? La mienne ne connut, dans le temps, aucune évolution et ne quitta jamais le poète. Sa chronologie, chez les sots insensibles : le politicien, le journaliste, l'homme d'affaires ; chez le sot sensible : le poète, le savant, le philosophe ; chez le sage insensible : le philosophe, le savant, l'homme tout court ; chez le sage sensible : l'homme tout court, le savant, le poète.

L'espérance rationnelle ne peut être que sophistique, comme le désespoir irrationnel veut être cynique ; c'est pourquoi mon espérance doit être

irrationnelle et mon désespoir - rationnel. Il faut savoir donner tort à [Platon](#), face aux sophistes, et à [Descartes](#) - face aux scolastes.

La demeure des certitudes est la représentation (scientifique ou pragmatique) ; la croyance s'ancre dans la réalité (physique ou métaphysique). *Ne croire en rien* est donc une pose dogmatique, à l'opposé du nihilisme, bien que [Nietzsche](#) même en fasse le mode de penser de l'homme créateur. Pourtant, philosopher, c'est réduire toute espérance et tout savoir - au croire.

La philosophie ne libère de rien ; elle, au contraire, chante certains esclavages, comme ceux de l'amour, du rêve, de l'espérance. La philosophie n'élucide rien, elle s'efforce de faire vivre dignement dans et de ténèbres.

Trois types d'hommes permettant de s'élever au monde transcendant : l'inspiré des Muses, l'amant, le philosophe – Plotin. Ils connaissent les cloaques du désespoir, les affres du doute, les souterrains des condamnés, où ils forgent leur espérance, leur foi, leur pureté – ces forces ascensionnelles. Les abîmes terrestres, complétant les cimes célestes.

Que deviendrait le corpus philosophique, si l'on le purgeait de tout élément vibratoire ou mystique ? - on ne garderait qu'[Aristote](#) et [Kant](#), deux ignares en langages et en désespoir, les deux seuls sujets, dignes d'un intérêt philosophique !

La voie de l'ivresse-sagesse : partir des faits, les résumer en idées ; affermi en idées, oser le mot ; espérer, qu'une main sensible cueillerait, sur ma page noircie, une fleur. La voie de la sobriété-banalité : oublier la merveille de la fleur, savoir se passer de mots, se désintéresser des idées, ne plus sentir le pouls des faits.

L'inconscient, une frivolité viennoise ; la déconstruction, une blague belge ; le néant, en transit en Suisse, le désespoir, patenté à Elseneur - l'intelligence, que de bêtises se pratiquent en ton nom !

Tout fond logique peut se réduire à une forme métaphorique. Mieux, toute belle métaphore aboutit, mystérieusement, à un fond sérieux et inespéré. Les Muses seraient-elles les meilleurs experts en physique et métaphysique ? Le sens du beau fut-il donné pour atteindre au sens du vrai ? Le sens naît de la mélodie et non l'inverse : *Le son devrait sembler écho du sens* - A.Pope - *The sound must seem an echo to the sense*.

En remontant aux commencements, on n'aboutit, en dernière instance, qu'aux rythmes, timbres, hauteurs et intensités - que tout disparaisse, dans le monde ou dans nos espérances, il ne restera que la musique ([Schopenhauer](#)). La philosophie ne serait que du *tone-painting* (G.Steiner) ou le *regard naïf* (H.Bergson) - c'est à dire inné, naturel - *en soi*. Tout dans le monde est artificiel par son origine et naturel par son résultat ; d'où le culte de l'acte qui fixe et l'abandon du fait fixé.

L'homme borné est celui qui, même en se sentant à l'aise dans un domaine, ne maîtrise pas l'art de franchissement de bornes. Le philosophe est son exact opposé : même en patageant dans tous les domaines du savoir, il place sa maîtrise aux frontières entre bruit et musique, puissance et faiblesse, espérance et désespoir, vrai et faux, langage et réalité.

On révoqua les messagers (les *Messagers des étoiles* - *siderei Nuncii* - les Anges), banalisa les messages (les Bonnes Nouvelles) ; on se dévoue aux messageries (les communions de robots). *Où est la sagesse perdue dans le savoir ? Où est le savoir perdu dans les constats ?* - T.S.Eliot - *Where is the wisdom we have lost in knowledge ? Where is the knowledge we have*

lost in information ? - le où est bien connu, c'est le *qui*, le *comment* et le *pourquoi* qui sont perdus définitivement.

Il y a, en philosophie, des experts en diagnostic - sociologues de tempérament, des généralistes des remèdes - politiciens du geste, des gribouilleurs des histoires de maladies - chroniqueurs d'esprit. *En philosophie une question se traite comme une maladie* - Wittgenstein - *Der Philosoph behandelt eine Frage wie eine Krankheit*. Quand on comprend, que le mal axial est incurable, on se détourne de la posologie désespérée et se voue à la nosologie pleine d'espérances. *Il en est qui laissent des poisons, d'autres - des remèdes. Difficiles à déchiffrer. Il faut goûter* - R.Char - chez les deux on subodore la fleur originelle, chez les autres - la grisaille des ordonnances ou des testaments.

Avant la connaissance, il y a l'intuition - le problème, avant l'intuition il y a l'élan - le mystère. *La mystique est une évasion hors de la connaissance, le scepticisme une connaissance sans espoir. Deux manières de dire que le monde n'est pas une solution* - Cioran. Deux manières à ne pas se désenvoûter faute de solutions. *La mystique n'est pas un secret, qui nous introduit dans un autre monde, elle est le secret de vivre autrement dans ce monde* - R.Musil - *Die Mystik ist kein Geheimnis, durch das wir in eine andere Welt eintreten ; sie ist das Geheimnis, in unserer Welt anders zu leben*.

Un magnifique exemple de naissance de métaphores vibrantes à partir d'un impassible concept : *l'Ouvert est une chose qui coïncide avec son intérieur* - une sobre définition mathématique, qui, transposée au domaine spirituel, redessine les frontières et les limites de nos aspirations ou de nos espérances : tout point, où le moi n'est plus seul, ou s'arrête, sans continuer à me toucher, ne m'appartient pas ! De même : *le Clos - la différence entre la chose et son intérieur appartient à la chose*. Toute

limite de mes élans, toute frontière de mon identification, m'appartiennent - le refus de la transcendance.

On aurait dû réserver les mots *absolu* et *infini* - aux mathématiciens, pour définir la convergence, et les mots *immortel* et *purs* - aux curés, pasteurs, popes, gourous, imams, chamanes, rabbins, marabouts, manitous, pour souligner leurs divergences. Dès que des philosophes s'en servent, on n'entend que des preuves bancales ou des logorrhées cloacales.

La parole fut donnée aux vulgaires, pour traduire leur *pensée* (Ch.Talleyrand), aux sages - pour la déguiser (Dante et Machiavel), aux intuitifs - pour la dépister, en passant. Les uns forment, avec la vérité, un couple, les autres s'en réjouissent comme d'une maîtresse, enfin les troisièmes l'approchent en dilettantes et vivent les faveurs des Muses comme promesses de rendez-vous. Convention (la règle), religion (la honte), superstition (l'extase). La poésie est la superstition du mot.

Je ne connais qu'un seul philosophe, également bien armé, pour affronter les deux seuls défis de la philosophie noble, le désespoir et le langage, - [Wittgenstein](#). Mais il manque trop de talent littéraire ; le tempérament d'homme et la finesse de philosophe ne passent pas dans le style d'écrivain.

Quand on n'a plus d'essor pour entraîner des verbes, lourds de promesses, on finit par poursuivre le plus vaniteux, le plus flotteur, le plus dégonflé des verbes - *être*. *Déification du verbe être, voilà la moitié de la philosophie* - [Valéry](#). C'est même pire : il s'agit de la déification de la copule. Et ils s'imaginent, en plus, que leur idole est monothéiste, tandis que c'est un monstre, avec une douzaine d'hypostases mécaniques, l'une plus raseuse que l'autre...

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts, en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie la vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

Le néant fut l'ultime refuge des attributs, qu'on avait tenté d'attacher à Dieu, à l'amour, à l'art. On appela cette tentative désespérée - l'absurde ou l'existentialisme. Sans point d'attache crédible, ces attributs n'ont qu'à se substantiver et à ne se lier qu'avec des conjonctions décharnées.

Dieu ou le rêve ne méritent notre emballement que recherchés et non pas trouvés ou réalisés. Il vaut mieux les perdre de vue qu'imaginer les tenir. Au-dessus de leurs sources je retrouverai toujours une bonne étoile. Mais les pragmatiques vivent des yeux et non pas du regard, c'est à dire du rêve : *C'est faire preuve de peu de sagesse que de placer le rêve si haut, qu'on le perde en le cherchant* – W.Faulkner - *The end of wisdom is to dream high enough to lose the dream in the seeking of it.*

La raison peut être profonde ou plate, elle ne peut pas être haute, ou la raison haute s'appelle passion. *La caractéristique de la vénérable philosophie est d'ignorer la passion* - Diogène – cette vénérabilité prit aujourd'hui l'ampleur d'une épidémie. La vraie philosophie, humble et fière à la fois, ne vit que de passions, c'est à dire de raisons hautes, des raisons pour espérer, dans le vide des oratoires, ou pour créer, dans le vide des auditoires.

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (J.Cocteau).

L'angoisse, sans disparaître, se met à parler espérance ; le doute, sans perdre l'acuité de son problème, se mue en apaisant mystère, - c'est ainsi que je verrais la grâce. La grâce, c'est la caresse des fins et des commencements, des résignations et des révoltes. Caresse, le contraire de possession ou de maîtrise. Caresse, dans laquelle [Socrate](#) ne voyait qu'un compagnon du sensible et de l'intelligible, tandis que les hédonistes (*Philèbe*), plus sensibles peut-être que lui, tout en étant moins intelligibles, en faisaient un principe.

Avant de nous inspirer l'enthousiasme ou l'espérance, une philosophie honnête devrait mettre en avant l'énigme ou la fragilité de nos liens avec l'essentiel et faire de l'éphémère une raison d'admirer ou d'aimer l'immuable. Des philosophes d'origine juive, en Autriche, en Russie, en Allemagne, en France, portant, au fond d'eux-même, de multiples nostalgies : d'histoire, de langue, de géographie, de culture - contribuèrent formidablement à cette noblesse philosophique.

Ton désespoir doit être, à la fois, pur (stoïcisme), haut (héroïsme), profond (ascétisme). Le seul stoïcisme peut cacher un bien-être injuste, le seul héroïsme - un zèle aveugle, le seul ascétisme - une indigestion spirituelle.

La philosophie n'apprend ni à mourir ni à vivre ; elle traduit en musique le bruit désespérant de la mort aussi bien que le bruit de l'espérance vitale ; et cette musique nous fait chanter, au lieu de réciter, danser, au lieu de marcher, irradier de la poésie, au lieu de nous engrisailler dans la prose. La philosophie est de la poésie appliquée.

Le but de la philosophie n'est pas de rendre l'homme - heureux, mais de rendre son malheur - exaltant. Mais, évidemment, pour accomplir cette

tâche fallacieuse, il faut tricher : ne pas dire à l'homme, qu'au sommet de la montagne non seulement la pierre de Sisyphe chute, mais que lui-même y change de nom et devient Icare.

Le désespoir nous inonde, hélas, d'une manière inexorable. Pour l'endiguer et garder la tête au-dessus de l'eau, nous ne disposons que de l'ironie et de la philosophie ; bizarrement, Ch.Chaplin inverse la cause et l'effet : *Si tu te détournes du désespoir, tu t'adonneras soit à la philosophie soit à l'humour - If one doesn't turn to despair, one resorts to either philosophy or humour.*

Le mystère – que je dispose de cordes ou de fibres, qui me font entendre la musique de la Création ; les problèmes – la découverte de nœuds ; la solution – le dénouement. En matière d'harmonies philosophiques, si je suis cette chronologie, je vivrai le finale – le silence ou le bruit plat. La morale : connaissant le finale de toute espérance virtuelle et de toute agonie réelle, leur refuser tout dénouement intellectuel.

L'enthousiasme peut aller de pair avec l'avis le plus désespéré, que j'aie du monde (*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre* – A.Camus), car la meilleure source de mes élans peut se trouver tout entière en moi-même, à l'intérieur de mon regard. Quel enthousiaste de la chose funèbre que Cioran ! Comme le furent Pascal et Kierkegaard. L'espérance ou la désespérance ne brillent qu'aux cimes ! Et sont vouées à la platitude dès qu'elles visent la profondeur. La philosophie devrait se consacrer à donner le goût des cimes, tout en touchant aux profondeurs avec ses racines.

L'espérance naît de l'admiration ; l'une des admirations les plus profondes surgit d'un désespoir bien peint ; cette tâche incombe à l'esprit

philosophique et à l'âme poétique. L'admiration basse est liée à la vénération de l'héroïsme, ce contraire de l'esprit et de l'âme.

La philosophie apollinienne est impossible, elle doit être dionysiaque, c'est à dire pénétrée d'Éros, et dont elle devrait s'inspirer, pour atténuer nos désespérances ; la volupté est virtuellement plus profonde que tout désespoir réel.

Tu prônes un dynamisme – un désespoir aigu t'attend ; tu prêches une abstinence – t'attend un désespoir obtus. La plus noble fonction de la volonté consiste à entretenir l'espérance, celle qui croit, que le bon et le beau ne sont pas dus au hasard, en absence du sacré. L'espérance n'est que croyance, tandis que le désespoir ne vient que de l'absence de preuves, une raison indigne, pour un philosophe.

Le sage est le premier surpris de ses trouvailles inespérées, le sot vante la raison de ses recherches. *Le sage cherche la vérité, le sot l'a trouvée* - G.Lichtenberg - *Der Weise sucht die Wahrheit, der Dumme hat sie gefunden.*

L'espérance organique est dans la noblesse des commencements ; qui veut la trouver au-delà, risque de la confondre avec l'inertie mécanique.

La bonne espérance : s'inspirer des fins illisibles, s'identifier avec des commencements sensibles, se détacher des pas intermédiaires, trop visibles, trop intelligibles.

Qu'est-ce qu'espérer ? - ne pas étouffer la voix inutile et mystérieuse du bon et du beau. L'espérance est un contact fécond et réciproque entre le cerveau et l'âme ; lorsque le premier néglige la seconde, je suis robot, et lorsque la seconde n'écoute plus le premier, je suis mouton ; dans les

deux cas, je désire sans jouir, je suis exploitant du cerveau ou eunuque de l'âme !

Espérer : ressentir un bénéfique élan vers la hauteur, élan dont on est incapable de désigner la source, la direction, la destination ou la matérialisation. L'espérance n'est qu'une noble contrainte. *Être du bond. Ne pas être du festin, son épilogue* – R.Char.

J'accueille l'espérance là où résiderait mon bonheur : dans une salle d'attente des bureaux, dans une chapelle de château, dans un âtre des ruines. L'espérance en ressort munie de prestige, d'ailes ou de frissons.

Signe de noblesse : l'espérance la plus pure naissant dans les situations les plus désespérées (A.Camus). *Bien que sous la forme d'une vague quête, l'espoir germe dans une profonde désespérance* - Th.Mann - *Aus tiefster Heillosigkeit, wenn auch als leiseste Frage, keimt die Hoffnung*. L'invisibilité comme garantie d'authenticité : *L'espérance qui se voit n'est pas l'espérance* - St Augustin - *Spes autem quae videtur, non est spes*. Comme l'amour qui dure, tant qu'on ne se voit pas : *Les yeux dans les yeux, les amants n'arrivent pas à se voir* – N.Barney.

Une consolation est comme une foi – un soulagement, résultant d'une justification, brumeuse, plus ou moins poétique, de Dieu ou de la souffrance : une théodicée ou une algodicée. Leur contraire – la morne désespérance.

Nul n'a besoin d'incantations philosophiques, pour s'adonner aux plaisirs ou béatitudes, et plus aveuglement on s'y livre mieux ça vaut ; en revanche, c'est l'irrésistible angoisse, qui finit par glisser dans les plus optimistes des âmes et qu'aucune raison n'efface ni ne calme, c'est cette intranquillité qui se tourne vers le sage, pour que celui-ci détourne

l'intensité d'une souffrance muette vers une musique caressante, consolante, irrationnelle, grandiose.

En visant les aboutissements de la vie, la philosophie se retrouve sur des sentiers battus ; en se limitant aux parcours, elle ne porte que la technicité de l'art ; seule la hauteur des commencements lui confère un statut de noble consolatrice, nous attirant vers les firmaments et nous libérant du prurit des horizons communs, le natif l'emportant sur le votif. L'art personnel rejoignant la vie universelle.

L'espérance est là non pas pour que disparaisse l'angoisse, mais pour que, sur un axe commun, la distance entre elles soit la plus grande et la tension - la plus forte ; si bien que cet axe serait une des cordes, sur lesquelles s'exercera ma musique ; et d'ailleurs, l'angoisse travaille en parallèle : elle rend l'espérance plus haute, comme l'espérance la rend plus profonde.

L'amour est le miracle d'une lévitation en hauteur ; dès que la platitude nous attire ou la profondeur nous aspire, nous amorçons la chute. *Plus l'amour confine à l'adoration, plus profonde est la déception* - H.Bergson – ton adoration, sans doute, confinait à la pesanteur profonde et non pas à la grâce haute.

Des désillusions, des désenchantements, des trépas, ce ne sont que d'horribles banalités ; notre tragédie est ailleurs - c'est que ni l'amplitude de nos actes ni la profondeur de nos mots ne parviendront jamais à embrasser ou à rendre la hauteur de nos rêves muets, de nos dons musicaux, de nos passions inarticulables. Tout le génie de Tchékhov est dans cette vision désespérante.

Comment reconnaît-on quelqu'un qui a son propre regard, qui crée sa propre musique et féconde sa propre espérance ? - *On regarde là où il n'y a plus rien à voir, on écoute là où il n'y a plus rien à entendre, on attend là où il n'y a plus rien à espérer* - V.Jankelevitch.

L'espérance métaphysique, la seule dont j'y parle, devient vraiment belle, quand elle est flanquée d'un désespoir parfaitement physique et touchant les valeurs nobles mais irrécupérables. C'est lorsque aucun appui ne permet plus de projeter la moindre étincelle sur un avenir sans issue, donc lorsque seul un nihilisme intérieur, gratuit et irresponsable, offre ses ressources à ma musique et, d'une noirceur extérieure, laisse surgir une douceur illisible, c'est alors que l'espérance se fraternise avec mon angoisse, se fait consolation et m'assure que mes palpitations, perdues pour les yeux et l'esprit, portent un sens pour l'âme, au-dessus des faits, des calculs et même des passions. Cette espérance ne prétend sur aucune profondeur humaine, elle est dans une hauteur divine, inhabitable.

L'intelligence, ou la raison, - dans les affrontements entre l'esprit et l'âme - peut servir d'arbitre pour tout thème sauf le Bien ou l'espérance, ces états d'âme injustifiables. Toute *docta spes* est impensable.

L'espoir ou *l'espérance* : l'action tient la promesse du premier, l'inaction entretient l'illusion de la seconde.

Un peu d'esprit suffit pour constater, au bout de tout chemin, - un désespoir. Un bon esprit l'étouffe par l'action ou le cynisme. Un esprit noble découvre son allié charitable, l'âme, porteuse de chimères et souffleuse d'espérances, hors chemins, hors temps, hors désir même, une caresse tout intérieure, c'est à dire une chaleur sans ressources et une lumière sans sources.

Deux soucis de l'être-orienté-la-mort heideggérien (*Sein-zum-Tode*) : l'évidente tragédie de l'existence et l'indéfendable espérance dans l'essence.

On ne peut atteindre le Ciel qu'en sacrifiant quelque chose de vital sur la Terre ; mais le Ciel, c'est l'angoisse, la consolation fugitive, la solitude des joies et le silence du Bien. Mais l'obsédé de l'Action trouvera toujours une justification de son ancrage à la Terre : *Au Ciel il n'y a aucune occasion de sacrifice, tout n'y est que calme et volupté* - A.Carpentier - *En el Reino de los Cielos - imposibilidad de sacrificio, reposo y deleite*. Le Ciel s'ouvre, quand je reste seul, débarrassé des autres et même de mon propre soi connu ; l'Enfer sévit sur la Terre des autres.

À quoi puis-je penser, dans un état apaisé ? - au coin du feu, au bon vin, à Louis de Funès. Mais une fois attrapé par la palpitation, je me mets à songer à la musique, à la création, à la consolation. Et je me mets à tricher : j'approche le feu de mon cœur, j'enivre mon âme, et c'est mon sombre esprit qui commence à émettre de belles ombres.

Les tracas de mon soi connu se calment par la résignation, la fatalité ou l'ironie ; n'a besoin de consolation que mon soi inconnu. *La souffrance : l'appel au secours de l'autre moi, le gémissement d'une demande de consolation* – E.Levinas.

Si quelqu'un te console avec sa musique, verbale ou spirituelle, tu l'appelleras – maître. Et puisque la douleur ne te quittera jamais, tu porteras toujours le besoin de son maître. *L'homme est une bête, ayant besoin d'un maître* - Kant - *Der Mensch ist ein Tier, das einen Herrn nötig hat* - seulement je dirais que ce besoin vient de l'ange qu'est aussi l'homme.

Pour comprendre, que l'espérance n'est noble que passive, il faut avoir pratiqué le désespoir actif.

Il faut fuir l'amphigourie des *gouffres* et des *abîmes*, comme fausses consolations, et se dire, une fois pour toutes, que toute chute aboutit à la platitude, à un désespoir irrécupérable. C'est la hauteur qui a besoin d'une vraie consolation, sous la forme d'un rêve impondérable.

Toute coexistence rationnelle entre le réel et le rêvé aboutit au désespoir ; l'espérance ne peut naître que d'une rupture entre eux : soit tu agiras dans le réel, débarrassé de l'imaginaire, dans la quiétude de mouton ou l'algorithmie de robot, soit tu seras consolé, dans un rêve au seul firmament, sans horizons.

Le ton, qui convienne le mieux, pour sonder le Bien ou relater l'amour, c'est le désespoir ou la résignation, le ton que trouvent [Nietzsche](#) ou Tchekhov ; [Platon](#), en y mêlant la pensée grave ou l'Idée légère, profane les deux.

Pour l'esprit, toute espérance ne peut être qu'absurde ; pourtant, faute des âmes, c'est de l'esprit que les hommes d'aujourd'hui attendent du soulagement ou de la consolation, ce qui, fatalement, sentira calculs fallacieux. Seule l'âme *crée* des mystères consolants, comme l'esprit *fabrique* des problèmes désespérants.

C'est à la lumière du jour que le net désespoir inonde mes yeux ; les ténèbres nocturnes réveillent mon regard, et il se fend d'une vague mais belle espérance. Intervertir les saisons, c'est enfanter d'avortons. Et puisque la vraie création est faite d'ombres, on doit ne parler qu'à travers la nuit.

Mon existence a deux composants : vivre dans le réel et rêver dans l'imaginaire, la démocratie des déceptions et l'aristocratie des enthousiasmes, le désespoir irréfutable et l'espérance fantomatique, les horizons trop bas pour l'âme et les firmaments trop hauts pour l'esprit. Tenir au vide de leur intersection ; toute conjonction de leurs pensées ou de leurs désirs menant au désastre de la ruine du sensé ou de la profanation du sacré.

- *Espérance* -

Langage

Ce que j'appellerai ici langage résulte d'un apport lexico-sémantique à une langue naturelle, apport dû à la représentation d'une domaine réel. Le lexique s'enrichit par des références d'objets et de relations représentés ; la sémantique a sa source principale dans les relations et qualificatifs, propres au domaine représenté. C'est seulement dans un langage que les notions de vérité (propriété des propositions) et de sens (réseaux d'objets résultant, par substitutions, d'une proposition analysée) deviennent de véritables concepts.

Les philosophes se divisent en trois familles, en fonction du milieu, dont ils se nourrissent : le langage - pour raisonner, le modèle - pour représenter, la réalité - pour s'entendre avec la vie. Ce qui les distingue, c'est le contenu de l'acte : pour les premiers, il est référence verbale, pour les deuxièmes - accès à l'objet référencé, pour les troisièmes - attachement de sens à l'objet. *Il faut une sémiotique à trois termes : signifiant, signifié, référent* - Ricœur - ce qui correspond au triangle sémiotique *aristotélicien* - les mots, les concepts, les choses.

La valeur d'un discours est dans la qualité de son passage au non-verbal, à ce que *Valéry* appelle *acte* ; celui-ci peut avoir deux origines : la profondeur de la représentation sous-jacente (le savoir) et la hauteur de l'interprétation haute (l'imagination). Mais la philosophie académique, c'est de la traduction du verbal en verbal ; sans aboutissement à l'acte non-langagier, au logos, tout discours n'est que de la logorrhée.

La clarté est possible et souhaitable là où la langue et le sentiment humain peuvent ou doivent être occultés, - dans la science ou dans la technique, par exemple. Rendre claires les propositions (*Wittgenstein*) n'est pas une

tâche philosophique ; la philosophie ne peut s'exercer que dans la réflexion sur les mystères du langage ou de la souffrance humaine. Réfléchir sur le monde, celui des phénomènes ou des noumènes, est une tâche, où le regard philosophique n'est plus d'aucun poids.

Pour percer le mystère de la lumière *en soi*, nous sommes réduits à la Caverne [platonicienne](#) ou aux phénomènes [kantians](#) ; mais le mystère de la vie fait partie de la réalité lumineuse, tandis que le vrai gouffre se trouve entre le *mystère* réel, comprenant les phénomènes, et le *problème* de la représentation, dans laquelle lumière et ombres ont le même statut. C'est la *solution* langagière qui nous escamote et déforme cette triade.

La philosophie devrait ne traiter que deux questions : *comment* l'esprit atteint une profondeur du verbe et *pourquoi* l'âme aspire à la hauteur consolante. Pas de déductions, que des abductions. Plus près du dogmatisme que du sophisme. Des maximes tranchantes, non des discours flanchants.

Toute théorie s'articule dans un *langage* conceptuel de *représentation*, et elle est sondée par un *langage* naturel de *communication*. Le premier n'a presque rien de langagier, le second n'a presque rien de représentatif, et c'est l'imbroglio entre les deux qui est entretenue par les philosophes, attribuant au second des propriétés du premier.

La pensée, le désir, le langage sont le contenu du cycle vital, dans lequel alternent les structures temporelles et spatiales : le vécu dans le devenir, la représentation dans l'être, le désir dans la représentation, le langage dans le désir, l'interprétation dans l'être, le sens dans le devenir. La vraie dualité n'est pas entre le physique et le métaphysique, mais entre le temps et l'espace.

Les coupures épistémiques surgissent dans l'espace plutôt que dans le temps, notamment dans les passages : le monde - la représentation et la

représentation - le langage. Les connaissances a priori, transcendantales (*Bedingungen der Möglichkeit von Erfahrung* - Kant), non langagières, interviennent dans le premier, tandis que toute la poésie et toute l'intelligence interprétative se retrouvent dans le second.

Les adeptes du tournant linguistique (les soi-disant *philosophes analytiques*) croient que tout savoir résulte de l'analyse du langage. Or tout savoir se résume dans les deux seules tâches : la représentation (où le langage est quasi absent) et l'interprétation (où le langage disparaît dès la traduction des énoncés en propositions ; le reste appartient à la logique ou au bon sens : la démonstration, des substitutions puisées dans la représentation, la donation de sens). Jamais, depuis la nuit des temps, on n'entendit chez les sages une pareille aberration ; il fallut attendre les Américains.

On prouve son intelligence, quand on apprend à naviguer entre le langage, la théorie (modèle) et la réalité. Mais on n'atteint la sagesse que quand on se contente d'admirer des figures du langage au-dessus des modèles formels, se désintéresse du savoir (contenu du modèle *instancié*) et se détourne de la réalité (qui, de toute façon, ne fait que confirmer ce que souffle le modèle).

Toutes les antinomies intéressantes naissent non pas dans les choses en soi (Kant et Hegel), mais dans des glissements de langage (modifications de modèles ou de tropes) ; et ce n'est pas une réconciliation dialectique (impossible dans le cadre d'un même langage) qui résout le conflit, mais l'unification d'arbres langagiers ou leur refus de s'unifier ou de faire partie d'une même forêt. C'est la richesse des langages et non pas la pauvreté des logiques qui est à l'origine des antinomies.

Ramener au langage tout ce qui est mental est l'indigence de la philosophie anglo-saxonne. *Toute conscience est affaire de langage* – R.Rorty - *All conscience is a matter of language*. Leur misérable tournant

linguistique ne comprend pas, que ni les intentions, ni les références d'objets, ni l'interprétation de requêtes, ni la substitution de termes, ni le dialogue menant au sens ne font partie du langage.

Dans la triade réalité - représentation - langage, les philosophes stoïciens et analytiques veulent occulter la représentation ; en plus, les premiers ne comprennent pas le langage et les seconds négligent la réalité ; ils restent en compagnie d'une réalité indifférente ou d'un langage désincarné. Tu ne seras ni scientifique ni philosophe ni poète, si tu cherches à *ne pas te laisser subjugué par la représentation* - Épictète.

Les philosophes, dans le cycle - observation (réalité), expression (langage), signification (réalité) -, veulent partir de la réalité et la rejoindre, mais finissent, le plus souvent, par négliger le chaînon central, le poétique, tandis que c'est le contraire qu'il faudrait faire. La gratuité et l'absurdité guettent, avec la même probabilité, le contemplateur et le rêveur. Dans la naissance de questions profondes ou de réponses hautes, l'observation décrite et la signification imaginée jouent un rôle mineur et même sont des tâches superflues, puisque notre cerveau possède une merveilleuse capacité de congruence avec la réalité, nous évitant tout délire incompatible avec le monde observable et sensé.

La philosophie *analytique* ne s'intéresse qu'aux requêtes, formulée dans un langage hors toute représentation, comme chez les sceptiques : *Notre requête sceptique ne porte pas sur la représentation, mais sur l'interprétation de la représentation* - Pyrrhon. En plus, il y a deux interprétations presque disjointes, linguistique et conceptuelle, que tous confondent. Pour vous, la représentation est dans le sensible, dans le phénoménal, tandis qu'elle ne peut exister que dans l'intelligible, dans le nouménal.

Il est très facile d'être philosophe ou poète, il suffit d'avoir son propre regard ou sa propre langue : *La différence ne réside pas dans le contenu, mais dans le genre de regard ou de langue* – K.Marx - *Der Unterschied liegt nicht im Inhalt, sondern in der Betrachtungsweise, oder in der Sprechweise.*

Les deux volets de la bonne philosophie découlent tout droit des deux faces, que la vie nous présente : d'un côté, elle est une collection de nos déconfitures, et de l'autre – un tableau grandiose d'une perfection, qu'il s'agit de peindre ou de mettre en musique. D'où le double souci de caresses ou de langages.

L'angoisse et le langage, tels sont les deux seuls objets d'une réflexion véritablement philosophique ; c'est l'âme et l'esprit qui constituent l'organe unique de ces deux fonctions, et cet organe s'appelle l'humanisme. Aujourd'hui, chez la plupart des hommes, il est dévitalisé par des injections successives de deux virus - mouton et robot.

Un sage, c'est un homme d'expériences, sachant trouver une relation harmonieuse entre la pensée et l'action, débouchant sur des résultats favorables. On aurait dû l'appeler – philosophe, tandis que le philosophe historique aurait dû s'appeler – philologue, puisque le logos se voue aussi bien à la parole consolante qu'au verbe révélateur, les deux véritables sujets d'une bonne philosophie.

L'art n'est qu'un langage de plus pour interroger l'immensité muette de la vie. L'artiste la fait chanter, là où les autres la font parler. La vie réelle est l'action, et l'art est le rêve. *Si je pouvais embrasser la vraie vie, je n'aurais pas besoin d'art. L'art commence précisément où la vie réelle cesse* – R.Wagner - *Die Kunst würde allen Grund verlieren, wenn ich die Wirklichkeit des Lebens umarmen dürfte. Wo das Leben aufhört, da fängt die Kunst an.* L'art pour l'art, comme la langue pour les linguistes - sensé,

mais à l'intérieur d'une mécanique, tandis que l'art, comme la langue, est l'extérieur d'une métaphysique.

L'incertitude morale étant rivée à nos actes, il est plus honnête de faire de notre conscience un compagnon d'infortune, plutôt qu'une pure inspiratrice. *Il a fait de sa conscience non pas guide mais complice* – B.Disraeli - *He made his conscience not his guide but his accomplice*. C'est un signe de grande sagesse ! Nous sommes, solidairement, ce qu'est pour nous notre conscience ; nous faisons avec elle équipe, *team, Mannschaft, selección, squadra, commando*. On se prend pour guide, quand elle est chef, *duce, Führer, caudillo, vojvd, leader, conducator, timonier...* La meilleure place, pour toi et pour ta conscience, est le banc des accusés.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* - Cicéron - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De même, le jugement (défini par Kant comme *représentation de la représentation - Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

La discontinuité de tout regard sur le monde, qu'il soit philosophique, scientifique ou poétique, est inévitable, et ceci - en deux sens : à la verticale à cause du changement, toujours possible et toujours discret, de langage et à l'horizontale, puisque toute chaîne causale se brise si facilement, que ce soit en début, à la fin ou au milieu.

Tout discours philosophique, que son auteur le veuille ou pas, ne peut être sérieusement interprété qu'en tant qu'un poème. D'où l'ennui de Parménide et l'émotion d'Héraclite. Viser la connaissance, c'est adhérer au clan des raseurs jargonateurs. Surtout parce que la connaissance philosophique n'exista jamais. En plus, sans le talent poétique, c'est se

condamner à être imitateur ou acolyte. Avec le talent, tout langage devient musique, et tout objet devient étoile.

Le sage sait qu'il ne sait qu'en disant - c'est pourquoi il ne peut pas dire ce qu'il sait déjà. Le sot ne sait pas ce qu'il dit - c'est pourquoi il ne dit que ce qu'il sait.

Pour les philosophes ignares, la signification d'une proposition est univoque. Ils ne comprennent pas, que cette signification implique la présence de deux personnages – du locuteur et de l'interprète, chacun avec ses représentations, sa culture langagière, ses contextes et ses intentions. En plus, l'interprète doit avoir une idée de l'univers du locuteur et disposer d'outils logiques d'interprétation. Enfin, c'est le contexte réel qui fera clore l'horizon interprétatif. Autant dire que le nombre de ces significations imprévisibles est légion.

Aucun philosophe ne s'éleva jamais au-dessus de l'intuition discursive. La rigueur, c'est l'art de spécifier des objets, de créer des axiomes non-contradictaires sur les relations entre les objets, de maîtriser les rapports entre le langage et la logique formelle, de formuler des requêtes ou des hypothèses, d'enchaîner des déductions. Cet art resta inaccessible à tous les philosophes, qui ne sont, par définition, que des sophistes. Leur seule issue honorable aurait dû être l'alliance avec la poésie, mais pour cette reconversion l'intelligence ne suffit pas, il faut du talent.

Socrate prit trop à la lettre ce que dira **Valéry** : *Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est)*. On ne *sait* que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir*

pour énigmatique le monde, qui va de soi – R. Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes ([Schopenhauer](#)), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.

Le médiocre voit partout, et surtout sous son nez, des *tournants* - linguistiques, philosophiques, économiques, politiques. Le bel esprit se contente d'imaginer des points de départ, des points zéro des balances ou de la création, des points invariants.

Les mêmes têtes s'occupaient, jadis, de la représentation (la science), de l'interprétation (la technique) et de l'interrogation (la philosophie). Aujourd'hui, dans ces trois domaines, végètent trois sortes de robots : les premiers ignorent le sens et la forme, les deuxièmes – l'essence et le fond, les troisièmes – la logique et la vie.

L'intellectuel est à l'aise dans les principes et maladroit - dans leur application. Chez les autres, c'est le contraire : *La règle reconnaître, l'exécutant haïr, - c'est abhorrer le traître, et flatter le trahir* – J. Dryden - *T'abhor the makers, and their laws approve, is to hate traitors and the treason love*. Le sot ne parvient pas à lire la règle, il n'en voit que des applications. Le sage se désintéresse des applications et ne sonde que le langage des règles.

Deux familles de philosophes : partant des sciences ou animés par l'art, charlatans ou poètes. Chez les premiers, deux sous-espèces : obnubilés par les sciences anecdotiques ([Hegel](#), [K. Marx](#)) ou abusés par les sciences rigoureuses ([Spinoza](#), [E. Husserl](#)). Chez les seconds : se tournant vers notre facette religieuse ([Nietzsche](#)), langagière ([Valéry](#)), stylistique ([Cioran](#)).

L'erreur des structuralistes et des philosophes analytiques est de voir le *signifié* dans la réalité, tandis qu'il est toujours dans la représentation, et

d'analyser le *signifiant* dans le contexte de la réalité et non pas de la représentation.

La philosophie française s'inspire des oppositions inintéressantes, p.ex. : *ordre - désordre* (Descartes), *le tout fait - le se faisant* (H.Bergson), *l'être - le néant* (Sartre, ou *l'avoir* de G.Marcel). Le contraire intéressant d'*ordre* est *gratuité*, celui de *tout fait* - provisoirement *dit*, celui d'*être* - la *personne*.

Il ne faut pas être excessivement perspicace pour voir, que le mythe (discours sans références) rencontre, au sommet, le logos (discours référencé). La réaction intelligente eût été de se rire du logos et de s'adonner au mythe. Mais c'est la réaction bête qui l'emporte : surcharger le logos et laisser s'échapper le mythe. L'inexistentialisme ailé céda à l'existentialisme zélé.

Le philosophe pense, qu'en creusant les choses, il atteint une identité verbalisable de plus en plus respectable. Mais leur fond est aussi sans poésie que leur surface. La poésie, c'est la manière de s'éloigner des choses et de peindre la hauteur avec des couleurs empruntées aux choses. Les choses, c'est à dire la science, peuvent être exclues de la philosophie : *Tout ce que peut espérer le philosophe, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires* – G.Bachelard - apporter une *forme poétique maîtrisée* au *fond scientifique intuitif*, celui-ci ne servant que de garde-fous, pour ne pas proférer de trop grosses sottises.

Le sot exhibe ses bêtises quotidiennes, le médiocre les camoufle, le subtil les traduit en sagesse purement langagière. La sagesse n'est pas dans le rejet des idées stupides, mais dans l'art de leur relecture intelligente, c'est-à-dire ironique. L'immaturité ou la pâleur des images retiennent le sage d'ouvrir la bouche. La vraie sagesse est dans le ton et le regard et non pas dans le choix des choses à dire. La bêtise comme l'intelligence se

montrent par leur dit ; c'est le non-dit qui leur laisse l'avantage d'un doute.

La logique, ce modèle-noyau intemporel, donnant lieu à trois super-structures *spatiales* : la profondeur scientifique, la hauteur philosophique, l'étendue langagière.

Une fois qu'on a éliminé des interprétations fautives, dues à l'ignorance, il doit rester un champ infini pour des interprétations diverses et contradictoires, venues de la créativité et de la liberté, l'admettre, c'est être un Ouvert. *Au commencement était l'Ouvert* - Hésiode.

Tout événement a trois valeurs : la symbolique (nos langages), la scientifique (nos représentations), la mystique (nos intelligences et sensibilités). Chacune des trois peut ignorer les deux autres ; seule la philosophie en tente l'équilibre.

Le concept central, dans notre machine extra-langagière, est l'identité (l'Un, la durée, avec ses débordements phénoménologiques : se manifester, communiquer, ou épistémologiques : savoir, penser, ou ontologiques : être, exister). Aucune langue ne le couvre - on ne peut philosopher que grâce aux lacunes du verbe *être*. Curieusement, le français, avec *même* - tandis qu'on a *same* et *self*, *derselbe* et *selbst*, *тот же* et *сам* - ne distingue pas l'identité des objets aux références différentes (*mêmeté*) de l'identité avec l'acteur d'un scénario (*ipséité*).

L'informaticien et le linguiste ricanent en voyant le philosophe patauger au milieu des logiques et des langages. La défense du merveilleux, face à la déferlante mécanique, - c'est peut-être le seul domaine, où le philosophe a encore son mot à dire, à cause de la défaillance du poète. Puisque *la conscience d'avoir frôlé le merveilleux arrive trop tard* - A.Blok - *сознание того, что чудесное было рядом, приходит слишком поздно*.

La représentation est la maîtrise des substances, et la volonté est le reflet des apparences - telle est la banalité pragmatique ; mais pour [Schopenhauer](#), c'est l'inverse : la volonté serait une substance transcendante et la représentation - une apparence transcendante. Ces avortons d'adjectifs faussent tant de généalogies.

Une philosophie parfaite est la rencontre d'un esprit mathématique et d'un langage poétique, rencontre, qui n'est pensable qu'en Allemagne ([Heidegger](#) eut raison de ne pouvoir imaginer un *commencement* philosophique qu'en Grèce et Allemagne).

La (re)quête du monde est à l'origine de tout discours philosophique ; chez les journaliers intellectuels, la quête se formule par les yeux, qui ne quittent pas les objets, ce qui *est* ou ce qui *fait* ; ce qui compte dans les requêtes poétiques, c'est l'écoute de leurs propres fibres et la maîtrise langagière de l'extériorisation de leur musique interne, de ce qui *devient*. Les premiers cherchent, imitent, développent ; les seconds trouvent, inventent, enveloppent.

Ils ont épuisé l'idée de Divinité et trouvant le *moi* trop transparent se sont rabattus sur l'occulte Être, moins humain et légèrement moins sot que l'Existence, et dont le moi serait le Berger. L'homme serait l'être à venir et à se réduire à l'histoire, l'auteur serait mort et l'univers se refléterait dans la langue, l'ontologie effacerait la métaphysique. Des sources du nouvel anti-humanisme.

Bâtir un modèle ou l'interroger, l'intelligence de l'âme ou l'intelligence du langage ; la conception, enrichissant un discours intérieur, ou la construction, résumant un discours extérieur. Deux activités dont la seconde se réduit, à moitié, à la première. Pour l'intelligence, le modèle est au-dessus de la requête ; pour le poète, la requête s'émancipe du modèle ; pour le philosophe, celui qui sait préserver le mystère de la conception et du questionnement, - les deux se valent. *L'interrogation*

véritable n'exprime pas un problème, mais indique plutôt un petit mystère
– M.Merleau-Ponty.

Les termes préférés des philosophes de profession - l'être, l'essence, l'existence, la durée (comme le savoir apriorique : les substances, la causalité, la finalité, les liens spatio-temporels) - appartiennent surtout au méta-langage et seulement d'une manière exotique au langage lui-même. La manipulation des concepts méta-langagiers ne peut être qu'austère et pauvre, et les traiter rhétoriquement, comme s'ils étaient dans le langage n'est qu'un abus.

Il ne faut pas être philosophe pour continuer à questionner jusqu'à l'infini (G.Deleuze), n'importe quel sot en est aussi capable ; mais le philosophe, contrairement aux autres, va vers des questions de plus en plus simples, pour arriver au point zéro des quêtes, où naissent, simultanément, le mot, le concept et la réponse.

De Spinoza à E.Husserl, ces insipides et lourdes tentatives de faire de la philosophie une science rigoureuse, de lui apporter de l'*étendue* en la faisant parler le langage des mathèmes ; tandis que seul celui des poèmes promet de munir de *hauteur* son semblant de *profondeur*. Poétiser et philosopher sont des synonymes - être au-dessus du temporel, croire en simultanéité avec la vie et non pas au : *D'abord vivre, et philosopher - après* – Th.Hobbes - *Primum vivere deinde philosophare*.

Spinoza et Leibniz confondent, tout le temps, la représentation avec l'expression, en voyant dans les attributs (ou la monade finie) expression de la substance (de la monade infinie) et non pas représentation ; l'expression n'est qu'un mode d'accès langagier au déjà représenté.

Le structuraliste : vous avez beau changer le décor, vous jouez les mêmes rôles ; l'existentialiste : le jeu d'acteur ne vaut que par une mauvaise mémoire dans l'absence de souffleur ; le postmoderne : ce n'est pas le

sens des scènes et des caractères qui rend l'essentiel, mais l'absurdité du langage. Et si c'était l'écart entre mes planches, le parterre et le paradis ?

Les hiérarchies intellectuelles en fonction des priorités dans la création - représentation, interprétation, langage - et dans sa grammaire - syntaxe, sémantique, pragmatique. Le génie d'[Aristote](#), avec le primat du couple représentation-syntaxe, la médiocrité des stoïciens avec interprétation-sémantique, la chute finale de nos analytiques avec langage-pragmatique.

L'origine des concepts (objets ou relations) d'une représentation est triple : des espèces-constants de la réalité, la langue, le libre arbitre. Trois clans, qui n'en reconnaissent qu'une seule, sont, respectivement : les [platoniciens](#), les philosophes analytiques, les poètes. Avec leurs dominantes – la science, le bavardage, la musique. Vue sous cet angle, la philosophie ne peut être que de la poésie.

Toute requête sensée peut se prêter à un approfondissement philosophique ; les motifs, les buts, le vocabulaire peuvent être vus comme de simples contraintes autour de cette requête, langagièrement identique, mais conceptuellement - aux interprétations de plus en plus profondes ; cette vue s'appelle philosophie, regard sur une solution dans la perspective d'un mystère, ou substitution de modèles.

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les [kantien](#)s n'attribuent à la raison que la troisième tâche : la faculté unificatrice de l'entendement.

Comprendre, c'est, avant tout, unifier – A.Camus.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du

français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Comme le signe d'égalité, '=', en mathématique, le verbe indo-européen *être* est employé pour désigner des relations différentes, dont les principales sont l'identité (y compris l'instanciation comme cas particulier) et la copule (impliquant des valeurs d'attribut). Dans le cas de l'identité, le domaine d'évaluation comprend toutes les substances représentées (au sens [aristotélicien](#)), ce qui résout complètement le problème d'existence.

Dans toutes nos représentations abstraites, même dans les plus immatérielles, comme les objets mathématiques, les expériences de nos sens sont omniprésentes. Donc, leur fichue *réduction phénoménologique* et l'existence d'un *moi transcendantal* sont des fumisteries gratuites, nées dans les cerveaux des bavards, enivrés de verbiages.

Il y a bien une philosophie du fond (autour de l'être, présent en réalité, en représentation, en langage) et une philosophie de la forme (autour du devenir, traduisant la création divine ou humaine). Plus d'intensité comporte la création, moins d'importance préservent les choses invoquées. Et lorsque la même intensité couvre de vastes ensembles de choses, on parle d'éternel retour, qui est oubli des choses et fusion avec le flux créateur. Le retour est antonyme d'approfondissement, de progrès, de négation ; il est la voix d'acquiescement au monde.

Dans la représentation, inévitablement, il y a des parties homomorphes à la réalité modélisée ou au langage bâti par-dessus : la réalité fournit des espèces et genres physiques, chimiques et biologiques, et le langage - certains concepts nés dans la civilisation correspondante. Mais l'essentiel de la représentation est construit par un libre arbitre du sujet-modéleur (les Grecs appellent la représentation - *fantaisie*). *Pour passer à une autre philosophie, on passe, forcément, à un autre langage, à d'autres représentations, à d'autres noms, que choisit notre libre arbitre -*

J.G.Hamann - *Bei einer andern Philosophie, ist eine andere Sprache unvermeidlich, andere Vorstellungen, andere Namen, die jeder aus seiner Freiwilligkeit bezeichnet.*

Descartes, Spinoza, Hegel, E.Husserl : tout est réduit aux langages des problèmes et aux métaphores de leurs solutions. Le langage y est misérable, et les métaphores y sont inexpressives. Une tentative d'un cogito supérieur : il y a deux mystères indubitables – le moi (un corps et un esprit) et le monde (des corps et des esprits), et il y a un troisième – ma faculté de représenter et d'interpréter les deux premiers. La résignation de ne pas s'abaisser au niveau des problèmes distingue un philosophe. C'est pourquoi le cogito phénoménologique (pré-conceptuel, pré-logique, pré-langagier, visant l'accès aux objets et donc – relationnel et pas seulement subjectif) est tout de même supérieur au cogito cartésien.

Dans un vrai livre de philosophie, on doit faire appel à une haute musique de poète, à un vaste style d'écrivain, à un profond regard de penseur. Nietzsche fut le seul à atteindre à cette harmonie. Mais dès que les hommes imaginèrent, que seule la dernière dimension justifiât le titre de sage, ils proclamèrent, paradoxalement, la préséance du langage, et leur profondeur universitaire, sans nulle forme musicale, se mua aussitôt en platitude.

Kant traite les catégories aristotéliennes de rhapsodies et propose sa propre Table, où apparaissent, en plus, *modalité, négation, causalité*, mais qui se réduisent, pourtant, aux *règles* et *relations*. Tous les deux pensent qu'ils creusent l'être, tandis qu'ils ne font qu'effleurer le travail préliminaire de toute représentation. À ce stade, l'intelligence consiste à se débarrasser des traces de la langue ; celle-ci ne doit apparaître que par-dessus une représentation achevée.

Toute partie du réel peut être confiée soit à nos yeux soit à notre regard, soit à un examen rationnel soit à une (re)création artificielle. Dans le premier cas, les mots et/ou les concepts développent suffisamment les choses dociles, c'est le cas de la science et de la vie au quotidien. Dans le second cas, les mots et/ou les concepts ne font qu'envelopper les choses insaisissables en s'en émancipant (*émancipation* aurait dû signifier – renoncer à la mainmise sur les choses ou les actes par les *mains*, au profit de la tête), c'est le cas de la philosophie et de la poésie.

L'ennui de ces pitoyables sages, qui *ne disent pas tout ce qu'ils pensent, mais pensent tout ce qu'ils disent*. Je ne crois ni en penseurs silencieux ni en lecture unique du mot échappé.

Après avoir répertorié les substances, les dieux et les natures (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance), la philosophie se décida, au XIX-ème siècle, à s'intéresser à la vie. La philosophie aurait dû ne s'occuper que de ce qui n'est pas maîtrisable par le concept et abandonner le discours devenu verbiage ou répertoire. La vie se sépare du langage fixe (décrivant l'inertie du mouvement), mais entretient des rapports secrets avec l'art mobile (chantant l'immobilité de l'invariant), jusqu'à se fondre avec lui : être artiste, c'est être vitaliste.

Pour les connaissances, être unifiables signifie pouvoir s'égaliser dans une forme commune de langage : le langage de l'individu est diffus, celui de la science - incisif, celui de la philosophie - global. *La connaissance de l'espèce la plus humble est le savoir non unifié ; la science, le savoir parfaitement unifié ; la philosophie, le savoir complètement unifié* - H.Spencer - *Knowledge of the lowest kind is ununified knowledge ; science is partially unified knowledge ; and philosophy is completely unified knowledge.*

Le monde n'est qu'esprits et atomes, et non pas volonté et représentation ; c'est la philosophie qui est soit cantate de la volonté (et

donc nous dégageant, comme une religion, des griffes de la mort), soit symphonie, langagière ou matérielle, artistique ou scientifique, autour de la représentation (nous élevant au-dessus de tout bruit partiel de la vie).

La réflexion des logiciens *analytiques* est instructive pour écrire, dans un langage informatique, des grammaires exécutables. En revanche, je ne vois pour elle aucune place dans la réflexion philosophique.

Tout n'est qu'interprétation - les phénoménologues, les langagiers, les hommes d'action ; tout n'est que représentation - les métaphysiciens, les conceptuels, les hommes du rêve. L'humain finit toujours par l'emporter sur le divin ; le premier est proclamé vainqueur par tous les votes, du multitudinaire à l'élitaire. En plus, ou par-delà, il y a des nihilistes, pour qui interprétation est donation de sens, vitalité ou intensité, dans lesquelles se traduit la volonté de puissance.

En philosophie, plus on est bête, plus on tient à la scientificité et plus on succombe au bavardage et au verbiage. Les phénoménologues – [E.Husserl](#), [Sartre](#), [J.Derrida](#) - présentent l'exemple le plus flagrant de cette dérive ahurissante. Et ils combattent les *crises*, défient le *néant*, appuient les *réductions*, dans une logorrhée irresponsable et incontrôlable.

Transformer des réponses plates en questions profondes et en chercher de hautes réponses – telle est la prérogative de la science. La philosophie ne peut l'imiter qu'avec deux *réponses* : *l'homme s'angoisse* et *le langage me fascine*.

Le chef-d'œuvre de raisonnement est de découvrir le point, où il faut cesser de raisonner – J.Maistre. Le sot, chancelant ou labile dans ses raisons, y voit la justification humoristique de ses charabias. Le sage sait, que raisonner ironiquement, c'est changer de langage (aux *points de chefs-d'œuvre*).

Une belle définition du modèle, dans une représentation : *Ma philosophie ne tend qu'à représenter et à tenter de voir ce qu'une représentation suggère de changer dans les valeurs et les connexions* – Valéry. Qui est non-langage, au-dessus de la vie-réalité. Aujourd'hui, tu serais cogniticien ! Comme Aristote et Kant !

La philosophie est un petit chapitre dans le livre de la poésie. *Plus le penseur poétise, plus il est penseur* - R.Musil - *Ein Denker ist um so denkender desto er dichtender ist*. Seuls les charlatans en logique, psychologie ou linguistique le nient.

Aux outrages, que font subir les philosophes égarés aux notions mathématiques d'ensembles *ouverts* ou *vides*, ou d'*incomplétude* gödelienne, peut s'ajouter la logique du *second ordre*, que ces derniers dédaignent, en la traitant de *secondaire*. Parfois je pense que l'inscription, à l'entrée de l'Académie *platonicienne*, n'était pas si bête que ça, mais à *géomètre* il faudrait y ajouter – *linguiste* et *pleureuse*.

Toute mise en place d'une représentation doit respecter la rigueur et la cohérence d'un méta-paradigme apriorique, contenant certaines notions de base, telles que : graphe de concepts, réseau sémantique, scénario, sujet, essence, événement, et que tout informaticien moderne maîtrise sans peine. Mais quand les pédants ou les bavards, Aristote et Kant y compris, tâtonnent autour de ce sujet, cela donne un verbiage amphigourique, appelé métaphysique. Le cogniticien s'appuie sur une grammaire, et le métaphysicien – sur des vœux pieux.

L'informaticien, modélisant le monde en langages *orientés-objets*, ricanerait en apprenant, que *en philosophie, la désobjectivation et la désorientation étaient tenues de s'énoncer dans la métaphore poétique* – A.Badiou. Les philosophes ignoreraient, que la métaphore naquît de la

confrontation entre la représentation (où l'objet est incontournable) et la langue (qui cherche à accéder à ces objets).

Quelle précision peut-on attendre de la linguistique ou de la philosophie, dites *comparées* et non pas *comparantes* ? La même bizarrerie morphologique que dans *sleeping-car* ou *drinking-water*.

La bonne acoustique commence avec l'érection de murs, à l'intérieur desquels on ne parle pas, on devient une ouïe musicale. *Le but de la philosophie est d'élever un mur là où, de toute façon, le langage s'arrête* - Wittgenstein - *Das Ziel der Philosophie ist es, eine Mauer dort zu errichten, wo die Sprache ohnehin aufhört*. Le mur moderne y est plus efficace que le pont antique, puisque aucun passage n'est possible entre la parole de l'emphase et la musique de l'extase.

Dans mon parcours vital, je sens mes vecteurs, je me doute de ma valeur, mais je dois les vêtir : *S'habiller à sa taille et se chausser à son pied : voilà la sagesse* - Horace - *Metiri se quemque suo modulo ac pede verum est*. La sagesse de ceci n'est pas dans les verbes, ni dans les noms, ni dans les pronoms réfléchis, elle est dans l'adjectif possessif. Connaître ses tailles et mesures est une grande question. Et puisqu'il ne m'est pas donné de posséder la sagesse, il ne me reste qu'à l'aimer, c'est à dire, à être philosophe.

Un Ancien formule une banalité ; traduite en une langue moderne, elle devient énigmatique ou absurde ; le prestige de cet Ancien provoque une montagne de commentaires de cette absurdité (et non pas de la banalité) ; l'habitude de ce nouveau langage abscons, chez les universitaires, le rend respectable, savant, obligatoire ; au sein de ce jargon naissent d'autres absurdités – telle est la généalogie de la philosophie académique.

Les thèmes abordés sont les mêmes chez tous les philosophes. Ce qui distingue ceux-ci, c'est la répartition de ces thèmes par type d'approche ; il y a trois approches possibles : le sérieux, l'ironie et l'exercice de talent littéraire. Le sérieux ne méritent que la souffrance et le langage ; l'ironie doit dominer, pour aborder la sagesse, le savoir, la vérité, l'être ; enfin, pour manifester nos goûts dogmatiques ou nos dons sophistiques, nous chanterons la poésie, la liberté, la fraternité, la grandeur. Le sérieux doit être vaste, l'ironie – profonde, le milieu des exercices doit se situer en hauteur.

Désirer, c'est avoir une requête à soumettre. Le sot, qui imagine, que les mots représentent le monde, trouve son désir plein. Le désir du sage est vide, et il ne cherche qu'à être rempli par l'interprète le plus inspiré. Remplir, c'est substituer aux inconnues - des représentations d'au-delà des mots. Si l'on manque d'inconnues, si l'on ne cherche pas à s'unifier avec le monde, même imaginaire, on méritera le mot de M. Lermontov : *L'homme le plus vide est celui qui n'est rempli que de soi - Тот самый пустой человек, кто наполнен собою*, à moins que ce vide artificiel ne serve que pour y accueillir une musique ou une voix de Dieu.

Le néant fut l'ultime refuge des attributs, qu'on avait tenté d'attacher à Dieu, à l'amour, à l'art. On appela cette tentative désespérée - l'absurde ou l'existentialisme. Sans point d'attache crédible, ces attributs n'ont qu'à se substantiver et à ne se lier qu'avec des conjonctions décharnées.

L'existence de ce que désigne le pronom à la première personne réduit les verbes essentiels (relationnels) au statut d'étiquettes et met les objets à leur vraie place, celle des humbles compléments. L'existentialisme et la phénoménologie sont de mauvaises grammaires, aux précédences pipées.

La nature et l'intelligence ont bien le même lexique, mais la grammaire de la sagesse est beaucoup plus permissive. *Jamais la nature n'eut un langage et la sagesse un autre - Juvénal - Nunquam aliud Natura aliud*

Sapientia dicit - l'un des signes de sagesse est la création de nouveaux langages.

Le sage n'a besoin de mythes que pour illustrer le logos initiatique ; le vilain n'a besoin de logos que pour légitimer le mythe profanateur. Le logos est une rencontre féconde entre l'esprit et le verbe : *La proximité, faisant se toucher la poésie et la pensée, s'appelle mythe* - Heidegger - *Die Nähe, die Dichten und Denken in die Nachbarschaft bringt, nennen wir die Sage.*

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - F.Schlegel - *Versucht ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion.*

Pour éviter le bavardage philosophique autour d'une chose, G.B.Vico propose une liste exhaustive de questions liminaires à se poser au sujet de cette chose : son existence, sa position spatio-temporelle, ses attributs. Il ne comprend pas, que le bavardage le plus vicieux naît de l'occultation du lieu de l'existence elle-même – le langage, la réalité, la représentation ? Impardonnable pour un philosophe *topique*.

Être philosophe, c'est savoir me passer des autres ou, au moins, savoir traduire les réponses des autres en mes propres questions, dans mon propre langage.

La philosophie n'est nullement une catharsis, tout au contraire : elle prend les *évidences*, ou les solutions, des prêtres, des linguistes, des logiciens et y (ré)introduit du mystère, pour faire renaître les consolations ou enthousiasmes évanescents.

On peut être obsédé au même point soit par des solutions (les moutons), soit par des problèmes (les robots), soit par des mystères (les poètes). *La tâche du philosophe n'est pas du tout la résolution de problèmes, mais la peinture d'une vie, surchargée de mystères et de problèmes* – L.Chestov - *Дело философов вовсе не в разрешении проблем, а в искусстве изображать жизнь как можно более таинственной и проблематичной* - surtout, de mystères de la souffrance et de problèmes du langage.

Prendre pour pierre angulaire le soi *absolu* et *pur* (Schelling ou [Hegel](#)), les objets de notre curiosité (la phénoménologie), le discours que nous énonçons face au *réel* (la philosophie analytique, le discours s'adressant toujours au *représenté*) – ces trois *positions* sont également bêtes, puisque l'essentiel est dans la qualité des *relations* que moi, le sujet (tout *relatif* et pas si *pur* que ça), je lie avec des objets sélectifs – l'intensité, la hauteur, la noblesse et qui ne résumant que ma *pose*.

L'immense majorité des genres et des espèces que nous manipulons (à part quelques constantes dans la matière) proviennent des représentations arbitraires, dictées, le plus souvent, par une langue, et ils ne peuvent donc prétendre à aucune universalité. Les seuls universaux divins, ce sont l'aiguillon du Bien, l'illumination du Beau, l'étincelle du Vrai.

La pensée – évocation, par un sujet, de relations d'objets dans un langage de mots ou de gestes. Elle peut être émise, perçue, interprétée, munie de sens – par un sujet. La réalité en est le départ et l'arrivée, mais seule la représentation la rend opératoire.

Dès que les philosophes se mêlent de la vérité, de la liberté ou de l'être, ils sont bêtes, raseurs ou bavards, puisque pour parler de vérité il faut comprendre la place du langage, pour juger la liberté il faut la lier à la noblesse, pour voir l'intérêt de l'être il faut de l'intelligence représentative et interprétative. Mais ces trois conditions leur sont inaccessibles.

Réalité

Les créations humaines – des représentations et langages – complètent la création divine – la réalité. Autant il est relativement facile de définir les premières, autant la seconde, paradoxalement (puisqu'elle est ce que nous éprouvons à chaque instant), n'est pas aisée à circonscrire. C'est que les prérogatives des premières débordent inévitablement sur le domaine de la seconde. En particulier, il y a tant de confusions ou d'hésitations, lorsqu'on parle d'existence (d'un objet, d'un concept, d'un fait).

Pour la plupart de nous, les constantes universelles – électromagnétiques, gravitationnelles, mécaniques –, les atomes ou molécules, les galaxies ou le Big Bang, s'inscrivent, vaguement et partiellement, dans nos représentations intuitives ; pour les scientifiques, ces *faits* font partie de la réalité. De même, pour les relations spatio-temporelles. D'ailleurs, on pourrait définir un scientifique comme un homme, rigoureux dans ses représentations et capable d'en projeter les *vérités* démontrées sur les *faits* réels.

La réalité est le domaine de référence de toute philosophie, sans que celle-ci s'y plonge ou y soit compétente. Toute philosophie *du* réel, et en particulier de l'être, est vouée à l'ennui, si elle ne se réduit pas à la poésie. La bonne philosophie doit s'occuper de nos maux et de nos mots, inspirés et vécus par et dans l'imagination.

La philosophie n'apprend ni à penser ni à parler ni à agir, elle est loin des voies, elle est une voix, qui tente à réduire à la musique intellectuelle tout bruit réel. Toutefois, dans le dit il y a plus de sources musicales que dans le fait, et Sénèque : *La philosophie apprend à agir, non à parler - Facere*

docit philosophia, non dicere - y est doublement bête. L'action du philosophe consiste à séparer le *fait* du regard et à ne peupler celui-ci que de ce qui peut être *dit*. Théoricien aux yeux de l'homme d'action, le philosophe est praticien aux yeux des aèdes et bardes.

Une place négligeable pour le bien, dans l'action *réelle*, une place modeste - pour le vrai, une place capitale - pour le beau. L'art est presque la seule action métaphysique (*metaphysische Tätigkeit* - Nietzsche) immédiate.

La métaphore règne aussi bien en poésie qu'en prose et en philosophie ; elle s'attaque, respectivement, au langage, à la représentation ou à la réalité. Les plus connues des métaphores de la réalité : Dieu (pour tous les angoissés), l'Être (de Parménide à Heidegger), l'Idée (Platon), les catégories (Aristote), la perfection (de Spinoza à Valéry), la pensée (Descartes), la chose en soi (Kant), la volonté (Schopenhauer), l'intensité (Nietzsche).

Trois mondes : le silence du réel, le bruit du mental, la musique du poétique. Et la poésie est de la musique pure, ayant fait foin de la réalité ; et elle est le point de départ de la bonne philosophie, qui nous fait découvrir, que cette musique est l'écho le plus fidèle, quoique paradoxal et étrange, de la perfection du monde réel, son point d'arrivée. La prose des choses, traduite en poésie des mots.

Le poète, qui est chantre du déracinement, part d'un sentiment profond, pour en ériger l'image en hauteur ; le philosophe, qui doit être poète de l'enracinement, fait deux pas, en sens inverse, mais complémentaires : de l'image au concept, et du concept à la réalité. Ce parcours est à l'opposé des scientifiques ou des techniciens.

La poésie est toute de relations imprévues, comme la philosophie est toute de choses impensées. *La poésie est la rencontre de deux mots, que*

personne n'aurait pu imaginer ensemble et qui forment ainsi une espèce de mystère – F.Lorca - La poesía es la unión de dos palabras que uno nunca supuso que pudieran juntarse, y que forman algo así como un misterio. Et c'est de leur rencontre, sans problèmes ni solutions, qu'il faut attendre les plus beaux mystères. Tu le disais si bien : *Toutes les choses ont leur mystère, et la poésie, c'est le mystère de toutes les choses - Todas las cosas tienen su misterio, y la poesía es el misterio que tienen todas las cosas.*

La poésie ramène ses objets à la perception musicale, comme la philosophie – à la conception réelle ; la science n'y a aucune place. *Entre science et philosophie il y a quelque chose du rapport, que je vois entre musique et poésie - Valéry* – vous, qui voyiez dans la science un pouvoir et non pas un savoir, vous y déployez un regard d'artiste, au lieu d'employer les yeux de scientifique.

Toute la philosophie allemande d'avant [Nietzsche](#) préparait le chemin du robot, et paradoxalement ce sont les pires des robots allemands qui ont choisi pour symbole - [Nietzsche](#) ! On reconnaît une noble pensée par les catastrophes, que déclencherait sa mise en application. *Néron eût été un grand prince, s'il n'eut été gâté par le galimatias de Sénèque* - Ch.Fourier.

Par contraste avec le Siècle des Lumières, on est tenté d'appeler le siècle dernier - Siècle des Ténèbres, mais le second n'est que l'incarnation de ce qui ne fut conçu que par et pour l'esprit. Les Barbus, dans leurs Écoles ou leurs nuages, n'auraient jamais dû descendre parmi nous et ne pas laisser leurs esprits engrosser nos lettres, par inadvertance.

Non seulement l'invisible domine dans notre conscience et dans notre vision du monde, mais il est aussi plus permanent et profond que le visible. Il résume la merveille inconcevable, indescriptible de la vie ; et ils veulent nous impressionner avec leur *description* de la grisaille des

phénomènes. Ni le bon ni le beau ni même le vrai n'habitent le phénomène ; ils sont la prérogative de notre conscience, qui, saine, ne dévie jamais de l'objectivité des phénomènes, sans même garder un contact avec eux.

Proclamer illusoires la réalité, la liberté, toutes les valeurs métaphysiques, c'est déclarer la guerre à la raison, la dégrader. Le soupçon intellectuel auquel répugnent les sens ne vaut pas plus que la croyance populaire, que le sens approuve.

Le sage, contrairement au niais, ne sait que rarement ce qu'il cherche : *On cherche l'absolu et ne trouve que le résolu* - Novalis - *Wir suchen überall das Unbedingte und finden immer nur Dinge*. Par ailleurs, il ne cherche même pas, ses trouvailles résultent du désir de *donner* de soi avec panache. Les autres *prennent* ce qu'ils trouvent.

L'inappartenance de l'artifice à l'ordre du naturel - l'un des plus beaux mystères de la création divine ! L'homme est condamné à la création d'apparences et de rêves, qui apportent autant à la perception du réel que les lois et la logique.

Oui, il n'y a, dans le monde, ni couleurs ni sons, mais seulement des ondes ; pourtant, nos récepteurs, captant ces ondes, nous bouleversent par des tableaux et des mélodies ; la réalité passive enjoint de la mimesis à notre idéalité active. Le besoin de couleurs, dans notre esprit, dans l'*homo faber* ou l'*homo pictor*, réveille le souci de l'être, au-delà de l'espace ; le besoin de sons provient de l'âme, du devenir intemporel, de l'*homo sacer* ou l'*homo poeticus* ; l'art ou la science, dans le premier cas, la foi ou la philosophie - dans le second.

Pour [Goethe](#), [E.Husserl](#), [Heidegger](#), derrière les phénomènes il n'y a rien à chercher. Mais où s'imprime le phénomène ? Sur la rétine ? Dans la conscience ? Au sein d'une représentation ? Dans une réaction réelle ?

Toutes ces versions sont envisageables, et leur examen vous fera vite oublier ce misérable phénomène, pour rester avec une loi scientifique, une maîtrise technique, une musique mystique. Le regard surclasse le souci.

La mathématique est rationnelle et nullement – réelle ; nos sens du beau et du bon sont bien réels et nullement – rationnels. Comment peut-on être hégélien ?

Pour le sot, les apparences sont l'essence, d'après laquelle il juge : *Il n'y a que l'homme sans profondeur qui ne juge pas d'après les apparences* - O.Wilde - *It is only shallow people who do not judge by appearances*. Pour le sage, l'essence est dans l'apparence. Le premier croit en perfection de la chose, le second bénit l'imperfection de son image.

Le sage suit la loi de la vie : désirer, appeler, accéder. Le sot - celle de la mécanique : accéder, appeler, désirer. Ne prend ses désirs pour réalité que celui en a des moyens ; désirer la réalité est une tâche pour andouilles.

Tous les hommes disposent de mêmes moyens d'accès à ces deux facettes de la réalité - l'âme silencieuse et le bruit du monde ; seuls les poètes et les philosophes savent en extraire la musique : dans les premiers, c'est l'âme qui se met à chanter ; les seconds transforment le bruit sensible en musique intelligible ; mais les meilleurs des philosophes finissent par reconnaître, que dans l'âme poétique se retrouve toute la réalité ; *l'âme qui se met à parler* devient leur définition commune.

Il est temps d'abolir les cours de philo au lycée et de multiplier les postes de journalistes ou sociologues pour ceux qui se trompent de métier. *La crétinisation par la philosophie - phénomène moderne en France. Jusqu'à présent l'Allemagne seule paraissait en avoir le privilège* - Cioran. Introduire des cours de l'inactuel pour ceux qui sont sensibles au vide.

Je ferme les yeux, je me libère des choses vues, aléatoires et mesquines, je reste en compagnie de mon regard. Du dialogue avec ce regard ne naissent que des commencements, mais ils me conduisent vers des choses capitales, nullement fantasmagoriques et témoignant d'une loi mystérieuse qui lie, fidèlement, ma conscience isolée à la réalité objective. Et je comprends toute la niaiserie philosophesque de la *description des choses* – les choses, pour porter ma griffe et être grandioses, doivent être inventées !

La dernière étape du raffinement conceptuel d'une représentation, pour la rapprocher au plus près de la réalité, s'appelle objet ou relation mathématiques. Et puisque la philosophie est une projection de nos réflexions sur la réalité, son ontologie doit se réduire à la mathématique. *La mathématique est pour la philosophie est ce que la musique est pour la poésie* - F.Schlegel - *Die Mathematik verhält sich zur Philosophie, wie die Musik zur Poesie.*

L'assommant ennui des penseurs du temps (H.Bergson) ou de l'espace (G.Deleuze) aide ma propension naturelle à fuir la réalité, pour m'amuser auprès de l'inexistant intemporel.

Physique et métaphysique, c'est à dire la réalité et son sens, sont synonymes, et leur nom commun pourrait s'appeler - l'être, ce point de mire et de référence de toute représentation, sans jamais constituer avec elle un homomorphisme.

Le terme d'existence s'applique aussi bien à la réalité qu'à la représentation, tandis que celui d'essence n'est pensable que dans les représentations. Il est pratiquement impossible de trouver deux humains, ayant des représentations identiques d'une même réalité ; l'usage des

mêmes noms ne peut pas cacher la différence fondamentale des objets modélisés et, partant, de leurs essences. N'est donc possible aucune prétention des essences d'être des *structures universelles* ; Platon est trop obnubilé par le monde fantomatique des idées, et E.Husserl - par celui de la réalité.

Des vulgarisations de la poésie : la foi - des signes des choses sont des choses ; la philosophie - la raison des choses est leur seul intérêt ; l'art - le chemin vers le divin passe par des choses. La poésie - ne pas s'attarder sur la chose visible ou intelligible, se faire regard lisible.

Le fondement d'un nouveau regard philosophique ne peut être ni logique (Spinoza et sa *mathématique*), ni dialectique (Hegel et sa *synthèse*), ni métrique (Nietzsche et sa *transvaluation*), ni psychanalytique (S.Freud et sa *perversion*), mais presque exclusivement métaphorique (J.Derrida voit en philosophie *une théorie de la métaphore* !). C'est pourquoi toute *création*, en philosophie, n'est que d'ordre poétique. Et le sujet en relève au même degré que l'objet : *L'homme est une métaphore de lui-même* - O.Paz - *El hombre es una metáfora de sí mismo*.

La science et l'art, regards allant des modèles vers la réalité ; la philosophie, tentative d'évaluer les modèles à partir de la réalité.

Dire *je sais que je sais* est faire preuve de l'intelligence, si l'on comprend, que le *savoir* interne touche à la réalité et le *savoir* externe - au modèle. Et puisque savoir rebâtir son modèle à partir du point zéro est un don de sage, le *je sais que je ne sais rien* socratique dit la même chose ! Toutefois, plus précis serait : *je ne sais plus que je sais*.

Plus que dans les philosophes pinailleurs, on trouve les concepts de Parménide et d'Aristote dans l'informatique : l'être, ou les deux *catégories*

de substance, est un modèle ou une instance ; *l'étant* (extension dénotée) - une substance réussie ; *l'étant en tant que tel* - l'origine (réelle) de l'étant ; *l'essence* (intension connotée) - la substance attribuée, la copule ; *l'accident* (le *symptôme*) - instance attribuée à titre individuel.

Le sensible : ce que je vois, entends, sens, goûte, touche ; l'intelligible : le regard, la mélodie, l'arôme, le goût, la forme. L'homme des sens, le trivial, est dans le premier ; l'homme de l'essence, l'intellectuel, - dans le second ; celui qui les relie, l'homme du sens, est le métaphysicien ou le poète.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F.Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente*.

Le philosophe est celui qui revient toujours, en dernière instance, à la réalité. Le scientifique peut l'oublier, plongé dans ses modèles. L'artiste en reconstruit une autre, au moyen des langages. Mais le philosophe parvient toujours à glisser de nouvelles variables dans tout modèle, pour le rapprocher de la réalité, et à imaginer de nouveaux objets de substitution dans un discours d'artiste.

L'énergie du cerveau est orientée-objets, celle de l'âme - orientée-relations, celle de l'esprit - orientée-méta-entités ; de la prééminence de

l'une de ces orientations sortent savants, artistes ou philosophes. De leur équilibre naissent des chantres, désorientés ou ironiques, de l'immobilité.

L'actuel comme le virtuel sont des caractéristiques de la représentation et non pas de la réalité (même si le premier, le déclaratif, paraît être plus près de la réalité, et si le second, le procédural, peut comprendre de l'interprétatif) ; ils se distinguent par le mode d'accès : il est direct, immédiat, pour l'actuel, et déduit, inféré, pour le second. L'événement (modification des faits) se produit dans l'actuel, le virtuel ne fait que le subir. Tant d'élucubrations indigestes, sur ce thème, chez [G.Deleuze](#) et [A.Badiou](#), le premier pondant des définitions amphigouriques et décousues, le second - puériles et pseudo-mathématiques.

La chose en soi : l'origine de la partie commune de toutes ses représentations sensées. La représentation transcendante validant des représentations transcendantales. Le noumène, derrière tout phénomène.

Toute véritable sagesse concerne nos rapports avec des fantômes, mais pour la faire partager, il faut l'amener aux choses palpables. C'est pourquoi *la sagesse, qu'un sage chercherait à communiquer, sonne toujours comme une sottise* - H.Hesse - *Weisheit, welche ein Weiser mitzuteilen versucht, klingt immer wie Narrheit*. La sagesse ne se communique que par hantise.

La science commence et finit dans la réalité, matérielle ou humaine. Au milieu - la mécanique universelle. La philosophie commence et finit dans la poésie. Au milieu - l'homme existentiel. *La poésie est le début et la fin de la philosophie* - [Hölderlin](#) - *Die Dichtung ist der Anfang und das Ende der Philosophie*. Mais la philosophie des débuts et des fins est plus réelle que la réalité.

Le sage se voue aux mystères, qui animent son existence ; il enterre les solutions, prend de haut les problèmes, éloigne les choses. [Cioran](#) va dans

une mauvaise direction : *Les penseurs de première main méditent sur des choses ; les autres, sur des problèmes.* À moins que, à juste titre, il lise mystère dans la chose même (envisagée en tant qu'un être heideggérien).

Comment appelle-t-on un discours sans définitions clairement perçues ? - bavardage, lorsqu'il s'agit de manier les choses ; philosophie, lorsqu'il est question des idées. Pourtant, de tous les temps, l'incapacité de formuler de bonnes définitions fut vue comme signe d'indigence mentale ; les définitions, paraît-il, tuent le telos/entéléchie/but de la philosophie (ces gardiens de logorrhées, élèves de E.Husserl, devraient s'appeler *phil-a-télistes* - ceux qui sont sans le lointain) ; les bonnes définitions sont, en effet, de puissantes contraintes rendant les buts presque triviaux et sans intérêt propre.

Autant les relations spatio-temporelles s'imposent par la réalité même, autant la causalité n'est dictée que par les besoins de la représentation, et elle n'est donc pas apriorique. Une bonne logique ne fonctionne que dans un univers clos, sans événements, tandis que la causalité implique des événements, qui modifient l'univers et désarment la logique non-événementielle (la seule rigoureuse). Goethe le devine, subtilement : *Tout événement ouvre une théorie - Jede Tatsache ist schon Theorie.*

Tout objet perçu par la conscience - à partir des sens, de l'imagination ou de la réflexion - devient une substance pré-réflexive, suspendue provisoirement, et candidate à être attachée aux modèles, qui existent déjà dans la conscience ou s'y reconstituent en fonction des sollicitations ; elle y sera donc *dissoute*, et le soi tirera la langue aux phénoménologues obtus.

Deux grands mérites doivent être reconnus à Descartes : n'avoir que le mépris pour le substantif *être* (qui fut pour lui synonyme de *perfection* et identique à *réalité*) et ne pas avoir mêlé sa culture mathématique au

débat philosophique. L'ontologie est du pur verbalisme comme l'est l'appel à une pseudo-mathématique des ignares tels que Nicolas de Cuse, Spinoza, A.Badiou.

Le sens, tel que l'entendent les philosophes, est le sens d'un discours ; il résulte d'un éternel retour, dont la dernière boucle, boucle ontique, implique le langage, l'interprétation logique, les sens et le bon sens ; elle s'appuie sur la boucle ontologique, la confrontation entre l'être et l'étant, et sur la boucle théorétique, la représentation de l'étant par des concepts. Le sens sert à confirmer ou à infirmer notre travail théorétique.

Le mathématicien sait que les triangles n'existent pas dans la réalité, mais qu'ils sont des objets de ses représentations (Parménide, Platon ou Heidegger les auraient vus jusque dans l'être fantomatique), des créations de leur libre arbitre, qui, miraculeusement, ne sont jamais désavouées par la réalité. Mais l'homme de la rue, tel Voltaire, pense le contraire : *Il y a des carrés, mais il n'y a point d'être général, qui s'appelle ainsi*. Des objets mathématiques tapissent tout le fond de l'être.

Quand on ne voit en *pourquoi* qu'une laborieuse remontée aux causes premières et en *quoi* - un docte attouchement au réel, on peut même renoncer à *qui*. C'est ainsi qu'ils peignent le sage, qui ressemblerait étrangement au singe qui, comme la rose (Angélus), est sans pourquoi.

La philosophie aurait dû être une réécriture en hauteur, à la verticale du *qui*, du *quoi*, du *pourquoi*, du *au nom de quoi*, que nous désignent les héros, les savants, les artistes. Au lieu de cela, elle fouille des profondeurs trop artificielles ou étale des platitudes trop réelles.

Au sujet de la connaissance (d'un domaine du réel), trois banalités, bien connues depuis 2500 ans : aucune représentation ne peut être parfaite, le même domaine admet au moins autant de représentations qu'il y a de

sujets, une représentation est (in)validée sous le feu croisé d'expériences sur le réel ou de requêtes de la représentation elle-même. Oublier l'être, c'est oublier le réel, c'est à dire oublier soit l'expérience soit les requêtes.

La *pluridimensionnalité phénoménologique* (ouf !) : on bichonne l'*accomplissement* dans la *réalité* (philosophe), la *teneur* dans le *modèle* (savant), la *référence* dans le *langage* (poète). Le sens, son dépositaire, sa quête ; trois sphères d'excellence dont le centre est partout et nulle part.

Le futur robot humanoïde commencerait l'analyse de la réalité à partir des données sensibles immédiates. Mais le cerveau humain n'a d'accès conscient ni à la rétine, ni aux membranes auriculaires, ni aux papilles ; il a toujours affaire aux données médiates, déjà modélisées par notre machine intello-sensorielle. Une raison de plus pour se moquer de l'égo transcendantal, qui n'est en rien supérieur à l'égo psychologique ; les deux partent avec exactement les mêmes prémisses, emploient les mêmes moyens et arrivent aux mêmes conclusions.

L'élégance est omniprésente en mathématique ; la mathématique est, en tout point, un reflet de la Création ; donc, la réalité, partout, peut être rendue admirable, il suffit d'inventer de bonnes représentations, de bons axiomes, de bons interprètes. L'harmonie entre un contenu profond et une forme haute est le signe commun de la mathématique et de la poésie (y compris de la bonne philosophie).

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de [Descartes](#) - *la philosophie est un arbre, dont les racines sont*

la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences - s'imposa.

Pour [Nietzsche](#), l'Être est une interprétation (métaphysique, donc méprisable), pour [Heidegger](#) – une représentation (ontologique, donc vénérable), pour moi - une réalité (prosaïque, mais incontournable, pour valider nos représentations et donner un sens à nos interprétations).

La mathématique est la seule représentation de la réalité à confirmation immédiate ; elle en est l'ontologie, son fond divin et sa forme humaine. *La logique donne une méthode de recherche à la philosophie, exactement comme la mathématique à la physique* - B.Russell - *Logic gives the method of research in philosophy, just as mathematics gives the method in physics*. La philosophie en est la forme poétique : traduire le bruit en musique. La logique y est pour peu, comme la grammaire - en poésie. Devant l'entrée de l'édifice philosophique, on devrait écrire : *interdit aux non-musiciens*.

Deux sortes d'intuition : en création de modèles, en attribution de leur sens - affaire d'experts, affaire de décideurs ou de philosophes. *Intuitus est l'étape suprême de l'analyse, de la cogitatio adaequata* - [Heidegger](#) - *Der intuitus ist die höchste Stufe der Analysis, der cogitatio adaequata*.

La poésie introduit la règle ludique dans le concours de couleurs de l'imagination ; l'ironie est un arbitre, qui met à égalité le vainqueur et le vaincu, avant qu'ils ne rejoignent la grisaille de la vie, où le jeu est minable. L'ironie et le jeu devraient surtout soigner leur premier enfant étymologique - *l'il-lusion*, l'art de capitulations devant le réel. La philosophie, en nous apprenant, lourdement, à mourir ou à vivre, néglige de nous apprendre à jouer, légèrement.

Des illustrations *physico-mathématiques*, pour se méfier de la suite dans les idées rationnelles : le nombre réel n'a pas de voisin unique, tandis que dans le monde de la matière la continuité n'existe pas (la continuité est un principe métaphysique), le vide remplit l'espace entre particules élémentaires voisines ; si je choisis, au hasard, un point sur un intervalle de nombres réels (bien que tirer au hasard, dans un ensemble non-dénombrable, soit une chimère), la probabilité qu'il soit irrationnel vaut 1.

L'ironie la plus fructueuse naît de la conscience des rapports troubles entre le réel et l'imaginaire. Malaise ayant pour cause non pas la faiblesse de notre esprit, sa mauvaise foi ou la complexité du monde, mais l'incommensurabilité entre le fait (pour les yeux) et le dit (pour le regard) et la créativité iconoclaste du talent. Le sérieux, qui abîme la plupart des cerveaux philosophiques, est l'obstination dans le rapprochement illusoire et continu entre le perçu et le conçu. L'ironie, c'est la liberté de la conception.

Le mot est migrateur, il écoute les saisons de l'âme et se détache soudain du climat ambiant. L'idée est sédentaire, elle s'attache au paysage dessiné par l'esprit. *Un invisible courant porte la philosophie à hausser l'Âme au-dessus de l'Idée* – H.Bergson - ce courant s'est tari, au profit du visible, du réel, où l'âme aplatie sert de signalisation horizontale.

Le mot décrié de tous temps - *vanité*, dévouement aux choses vaines et éphémères, il m'est sympathique, vu que tout ce que l'homme garde désormais à portée de ses mains crochues relève des choses vulgairement réelles, pesantes, à rendement garanti. Et ma sympathie pour les sages, penchés, déconfits, au-dessus d'un rêve agonisant, gagne quelques longueurs à cause de leur condamnation par le vainqueur : *Le Seigneur connaît les pensées des sages ; Il sait qu'elles sont vaines* - l'Évangile. En plus, la vanité va souvent de pair avec l'élan, puisque l'Ecclésiaste met la

poursuite de vent sur le même plan que la vanité, et auxquelles *tout* se réduit ; il finira certainement par acquiescer au monde entier, devenir panthéiste ou holiste, laissant les idolâtres avec la relativité des choses.

Nos organes des sens sont si miraculeusement bien adaptés pour saisir la réalité, que, chez les Grecs, les mots *penser, déceler, savoir, percevoir, connaître* sont de parfaits synonymes. Les pédants, qu'ils soient philologues ou philosophes, ne le comprennent pas et érigent d'infinies arguties autour des nuances, inexistantes chez les Anciens.

Le poète, sensuel et impulsif, peut, sur le registre du cœur, attribuer nos désirs et nos passions - au *corps* et à la *réalité* (ces traîtres-mots), mais le philosophe, sur le registre de l'esprit, ne peut pas ignorer, qu'ils se logent dans l'âme, se servant du corps comme d'un instrument, et que leur magie réside dans leur inexistence dans le réel, inexistence, cette raison de nos meilleures attaches.

L'interminable série de défaites de la noblesse par plagiats-perversions : Héraclite voue la philosophie au discours poétique, et Parménide l'encanaille dans une logique bancal ; Pythagore cultive une lumineuse mystique du nombre, et les éléatiques récoltent une casuistique des ombres ; Lao Tseu place le *tao* dans une inaction altièrè, et Confucius l'embrigade dans de bas rites ; Platon hisse l'idée lyrique hors du sol, et Aristote la souille par un enracinement empirique ; le cynique prône le mépris hautain, et le stoïcien bassement l'arraisonne ; les *murs* de Jésus ne convainquent personne, mais les *portes* des églises rameutent ; la mystique d'une Dèité de Maître Eckhart sombre dans le charlatanisme de l'Unité de Nicolas de Cuse ; Kant trouve, pour le savoir divin, un refuge dans la transcendance, et Hegel le réduit à l'état de caserne dialectique ; Nietzsche s'ouvre à l'ivresse des sens, et Heidegger l'évente dans la sobriété de l'être et de l'essence.

Le bruit, la musique, le mot, c'est par la chronologie des passages entre ces sphères que le poète ou le philosophe se distinguent des autres. Le philosophe perçoit tous les bruits vitaux, les transforme en musique, par des mots à égale distance entre le réel et l'imaginaire. Le poète n'entend que la musique, dont la mélodie lui inspire les paroles fidèles. *Le monde, c'est une musique, à toi - de l'accompagner de paroles !* - B.Pasternak - *Мир - это музыка, к которой надо найти слова !*

Le château en Espagne est au centre aussi bien de la poésie que de la philosophie ; la poésie y profite de l'absence de toit et la philosophie en consolide les fondations ; la poésie y fait vivre le rêve et la philosophie le justifie ; les deux en font une réalité à part. Les mauvais poètes et philosophes s'enferment en casernes et en bureaux, que les bons réaménagent en ruines et peuplent de fantômes.

Une fois dans leur vrai métier, le philosophe ou le poète, nous arrachent du réel ou de ses *copies*, pour nous charmer ou émouvoir par un *chant* utopique, idéal ou prophétique. Ils culminent en s'échangeant leurs fonds et formes respectifs : *Le philosophe poétisant, le poète philosophant sont des prophètes* - F.Schlegel - *Der dichtende Philosoph, der philosophierende Dichter ist ein Prophet*. Et puisque la forme, chez un bon penseur, précède le fond, Heidegger a raison : *Avant que la chose soit conceptualisée, elle doit toujours être d'abord poétisée* - *Bevor gedacht wird, muß immer zuerst gedichtet werden*.

L'homme est pourvu de si merveilleux capteurs du réel, que son monde intérieur reflète fidèlement, et en tout point, malgré l'effet de la Caverne, - le monde extérieur. Partir du sujet (le vitalisme) ou bien de l'objet (la phénoménologie) promet les mêmes tableaux, les mêmes profondeurs, la même architecture. Ce n'est qu'en hauteur que cet équilibre se rompt et qu'on gagne, en s'accrochant à l'homme. L'exemple flagrant en est

l'interprétation de l'éternel retour du *Même*. Dans ce *même*, Heidegger voit l'immuable Être extérieur, et moi, j'y vois l'intensité tout intérieure, l'excellence, l'extase du superlatif et non pas la paix ou la certitude du positif, et encore moins la platitude du comparatif (l'attitude de la majorité, dictée par le goût du changement).

Le sacré rôde autour de notre âme, la soulève en hauteur et la fait chuter en la chargeant de noms et de dates. Pourtant, *le penseur dit l'être ; le poète nomme le sacré* - Heidegger - *der Denker sagt das Sein ; der Dichter nennt das Heilige* - puisque le nommage poétique passe par la métaphore et non pas par le nom. La poésie (re)nomme, la philosophie (dé)sacralise n'importe quel nom. La philosophie éloigne, la poésie rapproche : *la vérité de la poésie réside en maintien de la proximité* - H.Gadamer - *die Wahrheit der Dichtung bringt solches Halten der Nähe zustande*.

La philosophie n'aurait aucun sens, si l'on déniait à la vie le sacré (toujours inexistant dans le réel) et le terrible (bien existant partout, même dans le réel) ; prière et testament sont donc les contenus les plus naturels d'un discours philosophique et dont poésie serait la forme. Mais les philosophes cathédralesques d'aujourd'hui commencent leurs litanies par la désacralisation et la blague. Je préfère un testament non suivi d'un héritage à *l'héritage, qui n'est précédé d'aucun testament* - R.Char.

La lumière du monde ne me parvient plus, ou mes murs deviennent trop translucides, ou les choses ne traversent plus mon esprit - je quitte la Caverne - et voilà le début de la traversée du désert, de la solitude. Le choix y est triple : chercher la raison des ombres dans le parti pris des choses, inventer le Soleil pour les ombres, m'identifier avec les ombres, rester inconnu ou me mettre à créer mon propre halo.

Aucune passerelle rationnelle en vue entre la vérité formelle (la logique), la vérité expérimentale (les sens) et la vérité ontologique (le sens) ; mais les bavards continuent leurs mornes solennités sur l'unité du vrai.

On reconnaît une véritable pensée philosophique, c'est à dire celle qui aborde, simultanément, l'esprit, l'âme et la réalité, par sa résistance à toute sape sophistique ; tandis que toute *recherche de la vérité*, réduite à la simple raison, s'écroule au premier attouchement éristique. Pourtant, c'est, aujourd'hui, la seule raison d'être des professionnels, qui font de la philosophie une savante recherche, facilitant le progrès.

Les philosophes croient que toute représentation est statique, tandis que toute réalité est un devenir ; mais le temps se modélise aujourd'hui avec la même facilité que d'autres catégories conceptuelles ; parler de vérité, dans la réalité ou dans la représentation, dans des sections du devenir appelées *étants*, ce sont désormais deux tâches comparables, et **Heidegger** : *Confondre le vrai et le représenté en tant qu'étant, est essentiellement fautif, si l'on les mesure à l'échelle du réel et du devenir - Das Wahre und im Vorstellen für seiend Gehaltene, am Wirklichen als dem Werdenden gemessen, ist wesentlich irrig* - confond le vrai et l'être. Le vrai de l'être est métaphysique ; il réside dans le bien et le beau extramondains que ne révèle aucune intentionnalité intramondaine ; on est artiste avant d'avoir peint son premier tableau.

Que la vérité soit l'objectif et le produit du discours philosophique est un immense malentendu, semé par les charlatans. En dehors de la science, la vérité sérieuse n'existe pas, puisque les empreintes photographiques de la réalité ne méritent pas ce titre. *La métaphysique plaît à l'esprit, parce qu'il y trouve de l'espace ; il ne trouve ailleurs que du plein* - J.Joubert.

Les attributs transcendants - le bon, le beau, le vrai - s'appliquent aussi bien à la représentation qu'à la réalité, ou plutôt à l'esprit du réel ; ces

deux sphères, l'humain et le divin, n'ont ni les mêmes critères ni les mêmes sources ; le bon réel est dans la pitié, le bon humain - dans la honte ; le beau réel est dans la conception, le beau humain - dans la création ; enfin, le vrai réel est dans le mystère de l'harmonie, le vrai humain - dans des problèmes bien formulés et dans des solutions bien déduites. Le bon et le vrai représentatifs peuvent s'écarter largement de leur homologues réels ; dans le beau, ou bien le réel est entièrement absent, ou bien un accord profond doit exister entre eux - je ne crois ni en *Charogne*, ni en *Finnegan's Wake*, ni en *Carré Noir* ni en *4'33"*.

Le poète a beau oublier le réel et pratiquer ainsi *l'innocence de la création*, la lourde réalité des mots et des actes le rattrape, lui fait ressentir le gouffre avec ses images impondérables et le plonge dans une angoisse, qui rend son verbe encore plus libre et vibrant.

Le silence est encore plus éloigné de l'indicible que le dit, et les secrets de l'homme ne sont jamais plus glorieux que ce qu'il exhibe. Les faux romantiques sont persuadés du contraire : *Le secret et le silence font la grandeur de l'homme* - Kierkegaard. D'autre part, si l'on voit leur contraire non pas dans les mots souverains et ambitieux, mais dans l'action servile et mesquine, cette relative *grandeur* se justifie peut-être.

Représentation

La représentation est pour *le* sens ce que la perception est pour nos sens. La perception 'cru' influence nos premières représentations, et, inversement, nos représentations validées modifient les effets de nos expériences et, par conséquent, la nature même de nos perceptions.

Tout ce que nous connaissons de la réalité provient de nos représentations ; l'appel à la réduction phénoménologique est creux, puisque il est impossible de s'abstraire du réel plus que nous ne le faisons déjà. Mais l'appel à la réduction eidétique est encore plus irrecevable, puisque l'essence pure des phénomènes s'ensuit immédiatement des concepts, formés dans la représentation. La phénoménologie, comme la philosophie analytique, sont deux charlatanismes, fondés sur l'inattention à la représentation, cet univers médiateur, qui se loge entre la réalité et, respectivement, la conscience ou le langage.

Même les plus obtus des philosophes *professionnels* (*la tourbe philosophesque* - Rousseau) se doutent bien, que leurs concepts sont dus au hasard, à l'impéritie et à l'inertie, que leurs *preuves* ne sont que fatras de sentences d'apparence logique (*Les résultats de la «métaphysique» sont et doivent être nuls, plaisir à part* - Valéry), et que le poète, par son jeu de métaphores, atteint le même but avec autant de rigueur et avec plus d'élégance.

Que l'interprète calcule la valeur de l'action, le poète fixe le vecteur du rêve. *Le philosophe fait défaut, l'interprète de l'action, et non pas seulement celui qui la transforme en poésie* - Nietzsche - *Es fehlt der Philosoph, der Ausdeuter der Tat, nicht nur der Umdichter*. Le poète-philosophe élabore une telle représentation des acteurs et des pièces à

jouer, que l'interprétation ramène l'action à la fonction de décor. Ne pas attacher à l'action de rôles déterminants – tel devrait être le meilleur résultat de l'interprétation. L'inaction, ce privilège des nobles, découle des contraintes que je me donne.

Un chemin d'accès devient métaphore, par la substitution aux mots - des objets de la représentation. Une opération que certains identifient avec la philosophie : *La philosophie est effacement du signifiant et désir de l'être dans son éclat* – J.Derrida - la métaphore serait l'éclat de l'être ! D'autres accès ne seraient que des axiomes. Je finirais par me reconnaître phénoménologue (Dieu m'en garde !) : *Pensée phénoménologique ? Quand une idée n'arrive pas à se séparer des voies qui y mènent* – E.Levinas.

La mathématique ensembliste se prête à merveille au travail de représentation du monde matériel ; pour trouver un parallèle pour le monde des valeurs métaphysiques, la musique semble en être le prolongement le plus évident : rien ne rend mieux nos rapports avec le bien et le beau, rapports instantanés, que toute continuité condamne au Mal ou à l'inexpressivité.

La liberté dans notre métaphysique : le bien n'est pensable que grâce à la liberté de faire des sacrifices ; le vrai ne se fixe que dans la fidélité au langage, au libre arbitre dans la construction de modèles ; mais le beau n'a aucun rapport avec la liberté, l'art est une liberté en soi.

La connaissance est ennemie des valeurs métaphysiques : avec elle, le bien quitte le bien en tant que bien, et le beau cesse d'être beau. *En tant que* (l'être en tant qu'être...) signifie – hors toute définition, d'une façon permanente et immanente. Pour n'être qu'un bon raisonneur, il suffit de rester dans le modèle courant ; pour être un bon créateur, il faut en sortir, pour en inventer un autre. Si, pour sentir la valeur d'une transcendance,

je ne fais qu'en lire le prix avalisé, je n'en participerai pas. L'achèvement complet est un manque, la plénitude définitive est pire qu'un vide.

Leurs théories du soupçon ou du déguisement partent de l'hypothèse d'une authenticité possible, dans le verbe ou dans le geste, qui rendraient fidèlement notre moi, habituellement inavouable ou indépistable. Authenticité impossible, car seule l'invention-crédation (que Valéry appellerait transformation, car toute création est de la traduction, ce qui suppose un original à transformer) est le vrai visage de l'homme, la visagéification. La seule vraie différence entre artiste et mouton-robot est dans les deux acceptions du terme de *modèle* : le second reproduit le modèle courant, le premier en crée une représentation nouvelle.

L'ignorabimus correspond à la partie de *l'ignoramus*, à ces choses, qui n'admettent pas de représentation : ni par objet ni par relation ni par prédicat. Et Kant et Gödel nous apportent des preuves interprétatives de leur existence.

C'est le lieu et la nature de ce qui est rigoureux et de ce qui est flou, dans les concepts et dans le discours, qui prédétermine la stature d'un philosophe : le flou poétique des concepts et le flou poétique du discours (les pré-socratiques, Nietzsche), la rigueur prosaïque des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Aristote, Kant), le flou poétique des concepts et la rigueur prosaïque du discours (Hegel, Schopenhauer), la rigueur poétique des concepts et le flou poétique du discours (Valéry). C'est la dernière combinaison qui est la plus heureuse.

La poésie et la philosophie n'ont de sens que face aux mystères : la poésie les représente et la philosophie les interprète. Et l'effacement de ces deux nobles activités, aujourd'hui, est dû à la conviction des hommes modernes, que le mystère n'existe plus, ou plutôt, que ce n'est plus la peine de s'appesantir la-dessus, des solutions suffisantes étant à la portée

de leurs bas appétits. Malheureusement, les poètes et les philosophes, eux-mêmes, se tournent désormais vers ce qui se démontre ou se prouve, où ils méritent le nom de charlatans.

La partie visible de l'être est suffisamment explorée par nos représentations (seuls les parasites universitaires continuent à y fouiller et à y nager) ; il faudrait ne s'occuper que de sa partie invisible, qui aurait pour contenu - l'intensité, et pour forme - la métaphore. En revanche, se tourner vers le devenir, s'appesantir sur le temps, ne promet rien de nouveau ni d'original ; la philosophie est une réflexion sur l'intemporel, sur l'invariant, sur le langagier et, surtout aujourd'hui, - sur l'invisible.

L'existence de lois de la nature démunie de son aura tout subjectivisme transcendantal : qu'on se fie, intégralement, à ses sens ou qu'on s'en méfie, on aboutit aux mêmes modèles. Celui qui doute de l'existence de corps célestes, d'atomes ou d'espèces, bâtit des châteaux de cartes phénoménologiques ; celui qui n'en doute guère, envoie des vaisseaux inter-planétaires, maîtrise la matière et l'énergie et doute de soi-même.

Je m'intéresse à tout, dit le philosophe allemand ; *je m'en fous de tout*, lui rétorque le philosophe français. Les deux ne manquent ni de buts ni de moyens, ils manquent de bonnes contraintes. L'attitude anti-philosophique, c'est le sentiment de terre ferme dans nos modèles du monde. Lâcher prise, c'est une première allusion au réveil d'une vraie réflexion. Mais il faut avoir bien possédé par l'esprit ce que j'envisage d'abandonner par mon âme. L'esprit philosophique, c'est un fort cerveau cédant le pas à une âme ironique.

La bonne foi, sensée symboliser la clarté du philosophe, n'a de sens que pour celui qui a un passé à défendre. *Le temps rend clair ce qui fut flou ; il rend flou ce qui fut clair* - Sophocle. Le philosophe est dans l'ouverture vers un présent incertain. Qu'il lui soit donc permis de se servir du flou,

pour attirer vers une lumière future possible. Dans la faculté de représenter, rendre possible est plus intelligent que rendre clair (Kant).

Le sage antique péroré dans une caverne, où son élève doit apprendre les contrastes de hauteur : lumière - ombre, paix - inquiétude, corps - âme ; le savant pré-moderne raisonne dans une bibliothèque, où ses collègues mesurent la profondeur de ses paradigmes : représentation - interprétation, langage - conception, mystère - solution ; le philosophe moderne rédige ses *talks* dans un bureau, pour une publication annuelle réglementaire, notée par des fonctionnaires et vouée à sombrer dans la platitude académique ou clanique, et le seul moyen de réveiller la curiosité du badaud est d'évoquer la sociologie, la psychanalyse ou le journalisme.

La maîtrise : savoir bâtir un réseau cohérent de concepts, savoir formuler de bonnes requêtes, savoir donner un sens à l'interprétation de ces requêtes. D'où ses trois facettes : l'intellectuelle, la poétique, la philosophique.

L'esprit expert et l'âme créatrice, tels sont deux éléments interpénétrants de notre intelligence ; le premier justifie le libre arbitre de nos représentations nouménales et le second anime la liberté de nos interprétations du monde phénoménal ; explorer le monde réel ou se réjouir du monde des apparences ; la transcendance la plus rigoureuse est compatible avec l'immanence la plus débridée.

L'intelligent relativise l'absolu ; le sot absolutise le relatif. Le sage produit du relatif en ne s'inspirant que de l'absolu.

Le penser en général n'a presque aucun sens ; il a trois sens différents dans les trois sphères irréductibles : la représentation, l'interprétation, la validation, où penser fait, respectivement, appel à la compétence, à la rigueur, à l'imagination, donc à nos facettes philosophique, scientifique ou

poétique. Pour prouver que *je suis*, il suffit de constater que *je pense*, mais pour savoir ce que je suis, je dois préciser que je pense *en tant que*.

La représentation et l'interprétation, deux activités, manipulant les noumènes par le libre arbitre et par la liberté, dont sont dépourvus les phénomènes, séjour du nécessaire et de l'irréversible.

Des jeux pseudo-logiques avec des concepts tirés au hasard des soutenances de thèses, en psychologie ou en physiologie, ce charabia insipide de la professorale clinique, s'attachant, au gré des modes, au [rationaliste le plus absolu](#), au charlatan de Vienne ou au [dingue de Turin](#), mais sans leur talent, dans cette niche logomachique alimentée par [E.Husserl](#) et [Heidegger](#), [Sartre](#) et [A.Badiou](#), où l'on refuse à [Pascal](#), Voltaire ou [Valéry](#) le titre de philosophe, que s'arrogent tous ces arides pontifes de faculté [R.Barthes](#), [M.Foucault](#), [G.Deleuze](#), [P.Ricœur](#), [J.Derrida](#). Siècle de *Dozenten* et d'agrégés !

Toute œuvre philosophique consiste à formuler un problème insoluble, lui trouver un sol de concepts fécond et faire pousser là-dessus un arbre alimenté de la sève des métaphores. Mais le non-philosophe y voit un édifice, bâti sur un socle des solutions et approchant du ciel des mystères.

À lire les sentences ex cathedra des philosophes de profession, on ne parvient pas à imaginer des colosses, qui les intimideraient. Mais voici qu'ils voient dans le *cyberespace virtuel* ou dans l'*heptagone constructible* des concepts à la hauteur de leur ahurissement, - et l'on se rend compte d'être abusé par des ânes.

Ce qu'on appelle le proprement sensible n'est accessible qu'aux biologistes et nullement aux philosophes, puisque le grand interprète, le cerveau (ou plutôt sa partie muette, câblée), ne laisse pas un seul instant notre corps avec ses empreintes. Aucune rationalité à ce stade, seuls des réflexes,

aucune réflexion – les données des sens sommairement rangées. Le cerveau (sa partie structurée, dynamique) y met de l'ordre, en débouchant sur l'intelligible, sur la représentation, que Kant veut associer au sensible, à cette brumeuse esthétique transcendantale, où les sensations se présentent, sans être représentées, se donnent sans parler.

La poésie - présenter et infra-interpréter ; la philosophie - représenter et ultra-interpréter. La poésie est un retour discret, inventé, par bonds, pour que le temps vibre (pour que *l'esprit retourne sur ses circuits* - l'Ecclésiaste) ; la philosophie - un retour cyclique en continu, l'Éternel Retour, pour que le temps s'arrête ou se métamorphose en l'être.

En dehors du savoir, on ne peut parler de l'être que sous forme de prières ou poèmes, car l'être ne nous est accessible que par le savoir. Le savoir est l'être modélisé. Le philosophe dissertant sur l'être, et qui ne serait ni prêtre ni poète - est en proie à la logorrhée. *Prier est dans la religion ce que penser est dans la philosophie* - Novalis - *Beten ist in der Religion, was Denken in der Philosophie ist.*

La tâche philosophique n'est pas d'interpréter ou, encore moins, de changer le monde, mais de le représenter, d'en réécrire une telle partition, que son interprétation musicale l'emporte sur son interprétation mécanique, et que la grandeur de l'immuable fasse ironiser sur la petitesse de tout changement.

Philosopher, c'est créer des liens entre représenter, questionner et interpréter, avec les trois exagérations possibles : poétique, analytique, logique, dont seule la première est temporelle et personnelle. Ce qui est intemporel et abstrait est prédestiné à la machine.

Une représentation s'accrédite d'après le sens, qu'on dégage des résultats de ses requêtes. Ce sens est dicté soit par la transcendance, ce qui va au-

delà de toute représentation, soit par l'immanence, ce qui précède toute représentation.

Et l'être et le connaître se forment exclusivement autour de la représentation, et adopter la voie **cartésienne** - du connaître à l'être, ou bien celle de Leibniz - de l'être au connaître, nous laisse dans les mêmes bornes ou ornières. L'élégance et le goût se reconnaissent surtout en interprétation et en expression. L'intelligence statique, celle du libre arbitre, face à l'intelligence dynamique, celle de la liberté.

Le progrès des représentations : soit on les approfondit (la métaphysique, la quête de l'être de l'étant), soit on les rehausse (le nihilisme, la quête de soi, l'art). Les buts et les contraintes s'y invertissent si facilement ; les métaphores et les concepts s'y muent, mine de rien, les uns dans les autres. D'ailleurs, la plupart des concepts ne sont que des métaphores *syntaxiques*. *Une excitation nerveuse transposée en une image ! La première métaphore - Nietzsche - Ein Nervenreiz, übertragen in ein Bild ! Erste Metapher.*

L'être est ce qui dicte, guide et valide la représentation ; l'Un est la force ou la grammaire unissante ou unifiante, qui rend la représentation intelligible aux autres - l'ontologie et l'hénologie, qui se tendent la main.

Les particules élémentaires seraient toutes identiques, et donc les substances matérielles seraient totalement définies par les constantes, ces attributs primordiaux, tandis que dans la représentation nous faisons l'inverse – nous définissons une substance, que nous munissons ensuite d'attributs, plus ou moins arbitraires. Donc, soit la détermination divine, absolue et purement quantitative, soit le libre arbitre humain, relatif, qualitatif et multiforme. Et puisque la seconde partie est la seule qui puisse intéresser un philosophe, il faut refuser tout caractère nécessaire à cette panoplie ; même l'essence peut se représenter de multiples façons.

La mathématique est la représentation de la réalité ontologique, parce qu'elle part des concepts d'ordre et de mesure - pour refléter l'espace, et des concepts de transformation et de suite infinie - pour prendre en compte le temps. Deux choses, toutefois, posent problème : les trois dimensions spatiales (tandis que pour la mathématique il peut y en avoir autant qu'on veut) et l'irréversibilité du temps (tandis que pour la mathématique l'accès aux pré-images est tout naturel) - les questions à poser au Créateur !

[Hegel](#) assigne à la philosophie la tâche d'interpréter le monde, [Marx](#) - de le changer, [Aristote](#) - de le représenter : le sens, le devenir, l'être. Le relatif de l'absolu, l'absolu du relatif, l'absolu. Mais, en tout cas, c'est la musique et l'intensité du langage, c'est à dire le regard, qui feront, que ce monde est bien à moi. Par ailleurs, l'intensité [nietzschéenne](#) n'est pas la force, comme on le croit bêtement, mais exactement - la musique ! Comme sa force consiste à savoir s'appuyer sur sa noble faiblesse.

[Kant](#) a tort d'opposer les déterminations qualitatives de la philosophie aux déterminations quantitatives de la mathématique ; la mathématique procède par l'abstraction maximale de l'*objet* et par la rigueur la plus élégante de la *relation* ; si, incidemment, au bout de ce regard apparaît le *nombre* viril et non pas l'*idée* sans corps, c'est que, peut-être, Pythagore fut meilleur philosophe que [Platon](#).

Câblage de connaissances, par notre machine interprétative, est une notion ignorée des philosophes et bien connue des informaticiens. Ce que ceux-là appellent connaissance intuitive est, le plus souvent, une connaissance câblée si profondément, en *langage-machine*, que son accès se ressent comme immédiat et même a priori. Et la dichotomie [kantienne](#) : *toutes nos représentations sont soit intuitions, soit concepts* -

alle unsere Vorstellung ist entweder Anschauung oder Begriff - y est sans fondement.

Ce paradoxe : la libre création, par sa forme, relève du devenir, tandis que la description servile s'inscrit dans l'être ; mais le contenu de la création est un hymne à l'être, tandis que celui de la description reproduit le bruit du devenir. Cette porosité entre l'être et le devenir ressemble étrangement à celle entre les nombres ordinaux et cardinaux (ou entre l'infini ordinal, valeur-limite spatiale, et l'infini cardinal, processus temporel) et pousse à admettre une haute mystique ontologique du nombre.

La modélisation conceptuelle est un *projet*, dont le *sujet* est l'Être immémorial et l'*objet* - l'Un mémorisé ; vu sous cet angle, on ne parle plus d'oubli, et [Heidegger](#) se réconcilie avec [Platon](#).

Le fond et le fondé (*das Sein und das Seiende, der Grund und das Gegründete* - [Heidegger](#)) : le fondé (les modèles) n'a pas une, mais deux sources - la nécessité du fond (la réalité) et le libre arbitre du fondateur (l'homme) ; le fond, en plus, servira à l'homme comme référence du sens (*das Begründende*), pour confirmer ou infirmer la modélisation.

On modélise ou extrapole l'être, dont on se sent maître ; devant le devenir on garde le soupir ou la perplexité. Et puisque l'étonnement ou l'incompréhension sont le premier moteur du philosophe, le Zénon du mystère du mouvement, donc de l'interprétation, est plus profond que le [Platon](#) du problème des idées, de la représentation.

Le sujet, c'est l'union de trois créateurs : de représentations ([Descartes](#)), de requêtes ([Valéry](#)), d'interprétations ([Nietzsche](#)). Il doit donc offrir trois facettes : la scientifique, la philosophique, la poétique. L'esprit scientifique bâtit des modèles du monde, l'esprit philosophique les interroge, l'esprit poétique réinterprète le monde. Chacun des trois manque souvent de dons

dans les deux autres sphères et croit pouvoir s'en passer, pour se dévouer exclusivement à la représentation, au questionnement sans fin, à la perpétuelle interprétation. C'est le poète qui en sort le moins ridicule. On finira par confier la science à la machine, ce qui enterrera définitivement le *cogito* (se réduisant à la représentation), pour ne laisser que l'homme de la nature, celui qui ne fait que réinterpréter.

Il y a trois sortes de pensée humaine, résultant des dialogues de la raison avec ses interlocuteurs : la raison face à la logique, la raison face aux sens, la raison face aux valeurs métaphysiques. La pensée mathématique, la plus primitive, sera parfaitement modélisée par l'ordinateur ; de bonnes représentations, appuyées par de bons interprètes, y suffiront. Je ne vois pas comment pourrait être imitée par la machine la pensée sensorielle, où l'interprétation foudroyante devance toute représentation (les phénoménologues appellent cette réinterprétation magique – intuition originaire - *Urintuition*). Mais la pensée métaphysique, aux sources et ressorts du beau et du bon insondables, restera peut-être le dernier bastion de l'homme, face à la déferlante robotique dans les cerveaux humains.

Je suis philosophe, si j'ai les moyens pour affirmer : *tout est nombre* (c'est à dire - des représentations, surtout réalisées par des autres) et *tout est musique* (c'est à dire - des interprétations, créées par moi-même).

Ce qu'[Aristote](#) dit de la représentation (les substances) et [Platon](#) - de l'interprétation (les idées) ne porte que sur les étants, dont l'être ([Heidegger](#)) servira à valider la représentation et à orienter l'interprétation.

Sur dix catégories [aristotéliennes](#) - *substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion* - on devrait ne garder que trois : *substance, relation, action*, les autres ne le méritent pas. On

devrait y ajouter, en revanche, - règle, événement, fait, attribut (symptôme ou accident), contrainte (support de modalité, pré-règle). Quantité et qualité relèvent des insignifiantes nuances des propriétés d'attribut. Lieu, temps, position sont des attributs particuliers. Possession est une relation particulière, et passion - une substance ou action particulière.

Connaître veut dire fixer, représenter dans un modèle. La qualité de cette connaissance dépend de la rigueur et de l'universalité du méta-modèle (un informaticien l'appellerait gestionnaire de bases de connaissances), qui assiste le modéleur, ainsi que de l'imagination, et non seulement de la compétence, de ce modéleur. Être fabricant d'outils, servant à fabriquer d'autres outils, - l'un des métiers qui auraient dû être confiés aux philosophes.

Élaborer ses propres formes et vivre de et en elles - telle est la fonction de mes représentations. Et il paraît, que *la seule chose, qui m'appartient en propre, est l'usage des représentations* - Épictète - tandis que même bien des sages prétendent détenir en propre l'interprétation, qui n'appartient qu'à l'espèce. N'est à moi que ce qui échappe au temps ; le contraire de Sénèque : *Seul le temps est à nous - Tantum tempus est nostrum*.

Les vrais penseurs tirent leur généalogie des mystiques laconiques, tel Héraclite, mais le discoureur, avec Socrate et Platon, apporta l'étalage et le développement. Le discoureur, contrairement au penseur, est celui qui a besoin de modèles d'univers pour faire valoir ses pensées. C'est avec Aristote que le terne penseur éclipse, hélas, les brillants discoureurs, d'Homère à Platon. Il faut reconnaître, que les temps modernes, avant de sombrer dans la grisaille compacte, et à perte de vue, des ternes discoureurs, connurent quelques brillants penseurs.

Le monde ontologique inspire la représentation (la finalité statique), le monde phénoménologique justifie l'interprétation (les moyens dynamiques), le monde axiologique forme les contraintes : les objets ou relations à privilégier ou à exclure, la hauteur minimale des regards ou des mots.

L'Intelligence Artificielle, comme la métaphysique, créent des outils, des *structures d'accueil* des connaissances. Mais en IA la rigueur des bases de connaissances s'applique à l'outil lui-même, elle est donc réflexive, tandis qu'en métaphysique toute intelligence n'est que discursive. En plus, l'outil doit s'appuyer sur la logique universelle apriorique (inaccessible aux métaphysiciens) et non pas sur le libre arbitre, réservé aux représentations.

Comparé avec la rigueur, la cohérence et même l'élégance des solutions qu'apporte l'Intelligence Artificielle, pourtant la moins profonde de toutes les formes d'intelligence, le bavardage phénoménologique autour de *l'intuition catégoriale, de la conscience de soi et de la chose, de la réduction-époque, de l'essence, de la vérité* n'est que des balbutiements décousus, enfantins et prétentieux. L'ignorance des représentations (les philosophes analytiques) ou le pur verbiage autour de celles-ci (les phénoménologues) sont deux fléaux modernes.

L'erreur des phénoménologues : confondre les relations d'instanciation et d'appartenance. Une relation instanciée, tout en ayant droit aux accidents propres, garde la même essence que la relation abstraite elle-même, tandis qu'un élément acquiert, normalement, une nature différente de l'ensemble. L'objet, qui détient le savoir de la relation, s'appellera sujet.

Ils voient un gouffre entre ces deux types de notre conscience du monde : qu'il est composé de choses objectives (*res extensa*) ou bien de phénomènes subjectifs (l'intentionnalité). Tandis que non seulement leurs

résultats sont identiques, mais le travail même de notre conscience, dans les deux cas, suit les mêmes chemins, pour constituer nos connaissances. Comme le monisme ou le dualisme sont parfaitement compatibles et parallèles.

L'esprit philosophique est dans l'art des contraintes : sélectionner les sujets dignes d'approfondissement et d'y poser de bonnes questions ; le non-philosophe nage dans des questions secondaires. Le mathématicien ignore l'essence des concepts mathématiques, le malheureux est médiocre dans la peinture de sa souffrance, l'artiste se perd dans l'origine du beau et le saint ignore la source du bien. Malheureusement, au lieu de se concentrer sur la formulation des questions universelles, le philosophe professionnel nous ennuie avec ses réponses préfabriquées, destinées à un clan de jargonateurs.

La métaphysique, c'est de la méta-représentation qui définit ce que sont une catégorie, une classe, une relation, un scénario, un attribut, une valeur. Elle est, curieusement, réflexive : ses règles s'appliquent à elle-même.

L'esprit représente la marche de mon soi connu ; l'âme interprète la danse de mon soi inconnu. L'esprit est en contact permanent avec le monde ; l'âme ne quitte jamais ma propre conscience, façonnée par l'esprit et résumant l'essence du monde. L'interprétation est le dernier chaînon dans mes échanges avec l'*essentiel* (où la danse et le chant dominant) ; donc l'intentionnalité ou le souci, que d'autres placent près des choses, ne devraient pas quitter mon âme. Dans le secondaire, même l'esprit est inutile, le réflexe ou l'inertie suffisent. La *phénoménologie de l'esprit* ne s'occupe que du secondaire. La nature de l'esprit devrait céder à la culture de l'âme.

La philosophie est un art dans ses fins et sa production. Mais le moyen, la représentation en concepts, elle l'a en commun avec la science - Nietzsche - Die Philosophie ist eine Kunst in ihren Zwecken und in ihrer Produktion. Aber das Mittel, die Darstellung in Begriffen, hat sie mit der Wissenschaft gemein. Les concepts irriguent, avec la même densité, les balivernes et les sagesses ; la science n'a aucun rapport avec la philosophie, qui a pour vocation de munir de musique et nos angoisses et nos savoirs.

Don philosophique : laisser de bonnes questions sans réponse ; don poétique : laisser de bonnes réponses sans question ; don logico-ironique : ne s'intéresser qu'aux questions contenant leurs propres réponses, comme une équation contient en elle-même ses solutions (à chacun ses domaines de valeurs, ses lemmes et ses interprètes). Et R.Musil - *Que tes réponses aient l'exigence du philosophe et l'art de poser les questions - du poète - Habe in den Antworten das Anspruchsvolle des Philosophen und die Fragestellung des Dichters* - commet une gaffe !

Dans le métier de l'habit des pensées il y a deux filières indépendantes : la haute couture ou la fourniture de hauts modèles (top-models). On oublie qu'à l'époque, où la toge et la chlamyde étaient les seuls cache-misères, le philosophe était vu comme un tisserand (Platon).

Si je devais choisir, comme tout le monde, un contraire ou un complément à l'être (comme *devenir, temps, avoir, néant, destin, événement, étant*), je prendrais la *représentation*, qui, pour l'œil, semble recouvrir l'ensemble de l'être, mais pour l'esprit, en laisse une infinité d'aspects irreprésentables ou insondables.

Je veux chanter, en poète, l'esprit ou l'amour, la vie ou l'âme, et voilà qu'un zoïle bienveillant *devine*, que ce ne sont que des représentations de l'être (ou, pour paraître plus savant - de l'*ousia*), - me voilà proclamé métaphysicien, et mon chant promu ratiocination.

Encore de l'importance de la géométrie : le sot veut se mettre au foyer des figures de la vie ; le sage préfère la souplesse elliptique, la complétude parabolique, l'élan hyperbolique.

Le mot devient littéraire, lorsqu'il ne s'identifie plus ni avec la chose ni avec le concept. Ce troisième univers, ce refuge des mots exilés, la Métaphore Intérieure, a ses propres horizons et ses propres raisons. Le concept serait une métaphore fixe (*usuelle Metapher* de Nietzsche). *Tous les termes philosophiques sont des métaphores, des analogies figées* - H.Arendt - *Alle philosophischen Termini sind Metaphern, erstarrte Analogien* - la philosophie ne peut donc être que poétique. Et que des prosateurs invétérés continuent leurs misérables mises en garde : *Que le philosophe se méfie de métaphores* - G.Berkeley - *A metaphoris autem abstinendus philosophus*.

Être et *exister* – deux verbes perfides, aux innombrables acceptions. Même dans le cas le plus simple, celui des rapports entre l'essence et l'existence, des ambivalences pullulent : être en tant qu'avoir réussi à passer à l'existence ou être ceci ou cela (des accidents), exister en tant qu'instance (objet) ou exister en tant que manifestation (action) ? En combinant ces acceptions (quatre combinaisons), on peut arriver soit à l'équivalence soit à la prééminence de l'un des protagonistes – essence ou existence – sur l'autre. Le problème est du pur verbalisme.

Le mot poétique se détache des choses et tend à devenir pure relation (non pas une couleur, mais une *transition d'une gamme* - Mallarmé) ; la poésie est algèbre des frissons, dont la philosophie est analyse.

Il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'en existe que des métaphores. Toute prétention des Professeurs au contenu indépendant du langage est vaine : *Tout contenu qui est lié à la forme verbale d'un discours n'est pas un contenu philosophique* – A.Kojève. Mais la valeur des

métaphores dépend de la représentation sous-jacente, dans laquelle se retrouvent des concepts, dictés, dans la plupart des cas, par le bon sens et non pas par une science quelconque ; ces *concepts* sont donc plus près des fantômes intuitifs que des espèces maîtrisées.

À part les constantes morphologiques, les métaphores et les syllogismes, tout discours comprend deux types de référence : des objets et des relations. C'est la piètre qualité de l'élément principal qui pousse les bavards à s'étendre à l'infini : le romancier sent l'indigence intellectuelle de ses objets et compte atteindre une somme respectable, en multipliant le nombre de termes ; le philosophe sent l'indigence logique de ses relations et espère atteindre les derniers chaînons des causalités, en s'accrochant aux abstractions de plus en plus bancales.

La philosophie, comme la religion, s'articule autour de deux concepts – Dieu et l'existence, pour que nous admirions la merveille de l'inexistence du Premier et la merveille de la divinité de la seconde. Pour leur trouver un terrain conceptuel commun, on forgea la notion saumâtre d'*être*, synonyme de la merveille ou de l'étonnement. Le croyant, qui marmonne : *Dieu existe*, ne sait jamais définir ni la sphère de cette existence ni l'interprète de sa démonstration. Le philosophe, c'est un représentant, flanqué d'un interprète. Le philosophe est celui qui sait tirer de bonnes conclusions des preuves de l'inexistence de l'essentiel, du néant.

Qu'on suive la transcendance ou qu'on poursuive l'immanence des choses, notre distance avec elles reste d'une même grandeur ; seul, change le signe de cette mesure, évaluée de la hauteur ou calculée dans la profondeur, repoussant soit l'interprétation soit la représentation.

Le discours philosophique, ignorant le style, calcule les écarts entre les choses, en les reproduisant en mots, tandis que la distance appartient au regard, c'est à dire au style. Aucune architecture langagière ne représente

les membrures des choses, comme le chant ne se prête point à rendre la géométrie ou le bruit du monde.

En allemand et en russe, *interpréter* (*deuten, толковать*) est une opération primordiale, sans aucun infléchissement par des préfixes ou présupposés ; *représenter* renvoie à une mimesis mentale, tandis que *darstellen/vorstellen* est une mise devant l'âme ou devant la raison (par une image poétique ou concept philosophique) et *представлять* - devant les yeux ou les mains. L'intelligence se remarquant plus souvent dans des tâches représentatives qu'interprétatives, rien d'étonnant que le Français ait plus d'esprit que les autres.

L'un de ces concepts ingrats - la sagesse ; elle devrait consister à savoir extraire de la musique de toute clameur de la vie et neutraliser tout ce qui gémit ou grince, c'est à dire la souffrance. Et puisque personne n'inventa jamais des baillons ou filtres efficaces, la seule sagesse accessible serait à pousser à l'extrême les sons joyeux, à produire de la cacophonie assourdissante ou à se boucher les oreilles.

Dans les meilleures têtes philosophiques, le privilège des commencements exista de tous temps, mais il s'appuyait souvent sur de mauvaises prémisses : sur l'illusion de représentations univoques (idées ou substances) ou sur celle des interprétations aussi univoques (origines ou causes premières), la vaine vérité leur servant de point de mire. Ces démarches sont celles des sciences et non pas de la philosophie, qui devrait se dédier à la beauté, à la liberté, au rêve, toute vérité collatérale n'y étant que métaphorique. Le vrai commencement, c'est une belle et profonde forme, tendue vers la hauteur et refusant toute étendue causale.

Je commence par m'étonner des choses, ensuite, j'en admire la représentation par les autres, et je finis par m'enivrer de leur interprétation par moi-même : *Mon frisson vient davantage du chant que*

des choses chantées - St Augustin - *Me amplius cantus, quam res, quae canitur, moveat.*

Volonté et *représentation* sont à l'origine de deux échecs définitifs de la noblesse : la volonté du beau de se traduire dans le bien - l'échec de l'homme d'action, et la recherche, par le bien, d'une représentation dans le beau - l'échec de l'homme de rêve.

Il s'agit de se pénétrer de la musique du monde : la mathématique en est la représentation, et la poésie - l'interprétation. Ne pas devenir simple luthier ou photographe.

Pour constater l'existence des autres, j'ai besoin d'une *représentation* ; pour ma propre existence, une *interprétation*, pré-conceptuelle et pré-langagière, suffit. Et c'est l'origine même du *cogito*.

Le poète se penche sur l'intelligible, pour en *créer* du sensible ; le philosophe aurait dû s'occuper du sensible, pour *produire* de l'intelligible. Mais le philosophe académique se complaît dans l'insensible, pour en *fabriquer* de l'illisible.

Langue

Avant d'être exposée en tant qu'un mécanisme formel, une langue naturelle comporte déjà une phonétique et un alphabet. La langue naturelle est une projection de la logique sur une grammaire. Une morphologie et une syntaxe la complètent. Cette structure syntaxique prend en compte les éléments logiques universels : les conjonctions et disjonctions, la négation, les quantificateurs, les modalités, les mots auxiliaires (indépendants des domaines réels reflétés ; pour les langues indo-européennes – verbes auxiliaires, prépositions, adverbess). Ce squelette logique devient un peu plus souple grâce à la notion esthétique de trope (métaphores, analogies, métonymies etc.), ce qui crée une base pour l'usage stylistique. Enfin, la langue devient un langage dans le contexte d'une représentation (donc, d'une partie de la réalité qu'on examine).

Une de ces choses que nous cachent la grammaire et l'usage banal : le mot n'est pas un reflet de la vie, il est une vie à part, aussi proche de l'essentiel, peut-être, que le regard. Comme de *theoria* on aboutit au regard, de *logos* on se condense dans le mot. Non sans déchirement, puisqu'il y a toujours *un conflit entre le regard, cette métaphore centrale de la vérité philosophique, et la langue* - H.Arendt - *die Unverträglichkeit zwischen der Anschauung - der Leitmetapher der philosophischen Wahrheit - und der Sprache*.

La culture est ce qui permet de prendre de haut la nature, la vérité et la liberté, tout en les maîtrisant. Et l'enseignement de langues anciennes et d'Histoire de philosophie, tant qu'il s'adressait aux élites, taraudées par le beau et le juste, en fut l'un des piliers. Mais depuis que le bouseux repu envahit l'école, il vaut mieux oublier le latin et enseigner l'écologie, le

marketing et le traitement de textes, pour que triomphent la nature, la vérité et liberté mécaniques. En tout cas, la culture est condamnée, comme tout ce qui est organique.

La logique fait partie de la langue naturelle comme la philosophie fait partie de la poésie. Et la rigueur logique apporte à la philosophie la même chose que la grammaire à la poésie, c'est-à-dire rien. Il n'y a pas moins de logique chez [Cioran](#) que chez [Wittgenstein](#). Les perles syllogistiques ou grammaticales ne séduisent que des mollusques des profondeurs sans vie.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

Le mot a deux entrées et deux sorties : il s'imprègne de la représentation et porte la volonté du locuteur ; il renvoie aux concepts et traduit les états d'âme ; ces deux courants s'entre-croisent, et, pour les démêler, on fait appel à la *déconstruction*.

Avant d'évaluer un discours, il faut en fixer le but : intellectuel ou artistique, conceptuel ou langagier. Après son interprétation adaptée, il ne doit te rester que des métaphores et des renvois aux représentations. S'il n'y a plus de métaphores, c'est que le discours n'est ni poétique ni philosophique, il serait de la science ou du bavardage. Si aucune subtile représentation n'en ressort, c'est que le discours est irresponsable, il ne serait ni philosophique ni intellectuel, il serait de la poésie ou du bavardage.

Formé sous l'influence des langues indo-européennes, le regard philosophique européen sur la structure du langage - sujet, verbe, objet - est sans intérêt. Tout langage doit offrir trois types de références : d'objet, d'attribut et de lien entre objets. Les catégories - syntaxique du sujet, lexicale du verbe, sémantique de l'objet - sont purement linguistiques,

sans rapport avec le modèle conceptuel. La langue fournit le noyau (verbes, quantificateurs ou connecteurs) de l'axe syntagmatique, l'axe paradigmatic étant alimenté par le modèle.

Le pourcentage de présence, respectivement, du langage, de la représentation, de la réalité : en poésie – 80, 15, 5 ; en philosophie – 30, 50, 20. Dire, que le *langage est tout*, est exagéré.

L'analyse linguistique est banale, rigoureuse et consensuelle, la synthèse des représentations est délicate, libre et individuelle – d'où l'engouement actuel pour la philosophie analytique et le désintérêt académique pour la représentation.

Le sens naît d'un dialogue, donc d'un partage. La langue allemande ne s'en trompe pas, voir l'admirable série : *Urteil, Vorteil, Mitteilung* - *jugement, préférence, message* - provenant de *teilen* - *partager*. La philosophie est la poésie du dialogue. *La philosophie n'est qu'un moyen, pour atteindre ce qu'est la poésie* - F.Schlegel - *Die Philosophie ist nur ein Mittel zu dem, was die Poesie selbst ist.*

Le cheminement de la pensée : désir-tache-contour-charge-mot-chose (poète-philosophe-peintre-amoureux-écrivain-acteur) - autant de langages ! Qui aura la patience et la sagacité à traduire le geste d'acteur en émotion de poète ?

Bon discours, poétique ou philosophique : le verbal (explicite) renvoyant au conceptuel (implicite). Mauvais, anti-poétique et professoral : le verbal sans attaches échafaudant le conceptuel gratuit et ad hoc. Le verbal sans contre-partie conceptuelle est du faux-monnayage.

Pour faire avaler leur charabia cacographique, les philosophes évoquent la science, les théories, le langage, tandis que je soupçonne l'essentiel de ces choses indigestes être dû aux mauvaises traductions du grec en latin.

Que l'aphasie pyrrhonienne nous manque, pour nous moquer du mot *être* flexible à volonté !

Dans la perception d'un énoncé, le mouvement - des mots vers le sens - en termes d'intérêt ou d'intensité, peut être ascendant, plan ou descendant. Tantôt on confère l'expression et tantôt on la remplit. Sur cette échelle, la poésie et la philosophie sont aux antipodes.

Les chemins d'accès à l'objet sont très loin du réel, de l'être et même de la représentation ; ils sont un phénomène stylistique, mettant à l'épreuve nos goûts et nos interprètes mentaux, ils reflètent le regard du sujet. Dire que *l'accès à l'objet fait partie de l'être de l'objet* (E.Levinas), c'est reconnaître la misère de la vision phénoménologique du langage, vision ignorant le regard.

Le terme de *déconstruction* se justifie sous deux angles : la même réalité se représente différemment par des personnes différentes ; le même discours peut s'interpréter différemment, dans les contextes des représentations différentes ; donc, ne se fier ni à la réalité trop silencieuse ni au langage trop bavard - (re)bâtir des représentations (aboutissant à une hétéronymie conceptuelle et langagière).

Trois vues du langage, à partir : de la réalité, du modèle, de la langue. La première, pragmatique (sciences humaines) - la plus vaste et vague ; la deuxième, conceptuelle (mathématique) - la plus haute et ouverte ; la troisième, fonctionnelle (linguistique) - la plus profonde et fermée.

Des perles types des **tenants** de chaires : *L'en-soi n'a pas à être sa propre potentialité sur le mode du pas-encore, L'essence du posé-là est ce qui se tient rassemblé en soi-même, et qui entrave par l'oubli la vérité de son propre advenir à la présence, L'histoire de l'être comme présence à soi dans le savoir absolu est close* ou encore *La philosophie s'enracine dans ce lieu insituable : la différence entre la structure mineure,*

nécessairement close, et la structuralité d'une ouverture. Et personne n'ose éclater de rire. Ce n'est pas de l'obscurité poétique à la Héraclite, c'est la gratuité des combinaisons aléatoires et mécaniques de termes indéfinissables, et qu'un ordinateur cracherait par milliards, suivant un banal algorithme syntaxique.

Tout philosophe devrait s'interdire l'usage *ontologique* du verbe *être* (que le [Stagirite](#) ne daigna même pas mettre à côté des trois monstres : *avoir*, *agir*, *pâtir*, et que R.Lulle négligea dans ses neuvaines ; l'ontologie occidentale existe *à cause de la forme du langage indo-européen* - [Valéry](#)). Inexistant en chinois, fantomatique en russe, amputé de sa fonction copulative en arabe (*wjd*), ambivalent en espagnol et italien (l'essentiel *ser-essere* et l'accidentel *estar-stare*), envahissant en grec et allemand, il est un moyen immédiat de dépistage de la logorrhée.

Le langage métaphorique s'oppose à ce qui est sans saveur, que ce soit en mots ou en idées. Tout bon langage conceptuel est métaphorique, qu'il s'agisse de mathématique ou de philosophie. Mais seule la poésie pure peut se permettre le luxe des métaphores refusant toute mutation en concepts.

Le trope, et non pas le concept, est la notion, qui aurait dû être au centre de la réflexion philosophique sur le langage. Les concepts sont la chasse gardée de la science. Le philosophe devrait être plus profond que le linguiste et plus haut que le savant ; au lieu de cela, il patauge dans des platitudes pseudo-conceptuelles.

La musique naît de la rencontre entre, d'un côté – les instruments et les interprètes (le langage), et de l'autre – la partition et l'orchestration (la représentation). C'est le rôle décisif des premiers qui fait pressentir la poésie et la hauteur ; la priorité des secondes est propre de la philosophie et de la profondeur.

L'obscurité non-poétique, dans les traductions des Anciens, est, en général, de nature non-philosophique, elle est certainement due aux mauvais traducteurs. J'aimerais pouvoir juger de l'énormité des *traîtrises de traducteurs*, dans la chaîne : le grec d'[Aristote](#), l'arabe d'Averroès, l'anglais et le latin de M.Scot, l'allemand de Frédéric II.

La langue, visiblement, participe à la formation des conceptions du monde, mais pas tellement à la représentation de la réalité ; la trace langagière la plus visible y consiste à choisir, pour une tâche représentative, entre soit un accident soit un concept, concept traduisant le doute, l'ironie, l'activisme, l'émotivité. Mais le gros noyau de la représentation ne dépend guère de la langue.

L'analyse d'une phrase passe par trois types de structures irréductibles : la syntaxe de la langue (test de la grammaticalité), les réseaux de la représentation (unification d'arbres), l'arbre unifié (sens à donner). Le linguiste voit la première, le logicien - la deuxième, le cogniticien - la troisième. Seul le philosophe se penche sur toutes les trois.

Toute production intellectuelle, qu'il s'agisse de poésie ou de philosophie, s'appuie sur deux types de ressources - le verbal et le mental ; la poésie la moins envoûtante se réduit au pur mental, comme la philosophie la plus plate - au pur verbal ; mais une bonne poésie est pensable dans le pur verbal, comme une bonne philosophie - dans le pur mental.

Le dualisme [cartésien](#), réduisant le monde soit à l'âme soit à la matière, infligea une grande injustice à la langue, qu'il classa parmi la matière (les philosophes analytiques, pour réparer les dégâts, tombèrent dans une hérésie encore plus grave). Or, l'âme qui conçoit et l'âme qui exprime, l'esprit et le goût, le modèle ou la quête, ce sont deux facultés si

différentes et si autonomes, que la sainte triade, réalité - modèle - langage, s'impose. D'ailleurs, [Descartes](#) voit dans l'homme non pas une dualité, mais une triade, puisque les sens n'appartiennent ni à l'âme ni au corps, mais à leur fusion inextricable.

Ce qui est commun à la poésie et à la philosophie : s'attaquer à l'impossible, en exprimant le mystère de la vie par un mystère du langage, tout en en méprisant les problèmes et les solutions.

Un immense tempérament et une immense intelligence, [Nietzsche](#) et [Valéry](#), abordèrent *toutes* les questions de la philosophie académique, en les débarrassant de tout verbalisme, argumentatif ou narratif, dans lequel nagent les philosophes logorrhéiques, et en n'exhibant que des métaphores. Tout contenu se réduisant aux mots, s'opposant aux tropes ou concepts, est bête. Et il n'existe pas de concepts philosophiques, il n'y en a que de vagues notions.

Deux abus du langage : le journalisme - les mots collent trop près aux choses, ou le verbalisme - les mots perdent tout contact avec les choses. Le premier cas est irrécupérable, tandis que le second a une chance d'être sauvé par la poésie. Sans poésie, le verbalisme devient charlatanisme, présentant les mêmes symptômes, qu'on soit psychanalyste, prédicateur ou philosophe analytique.

[Heidegger](#) est le plus grand mystificateur du XX-ème siècle ; c'est en philologue qu'il s'amuse avec ses jeux étymologiques, morphologiques ou phonétiques, que ses admirateurs ou adversaires prennent au sérieux, pour échafauder des vocabulaires absurdes et creux. Par exemple, *dévoilement* ou *oubli*, provenant de *aléthéia* grec, où la vérité serait une sortie de l'oubli, ou *Gegend*, *Gegenüber*, *Gegenstand* - *contrée*, *vis-à-vis*, *objet*, sur lesquels discutent tant de scrutateurs français. C'est à

profusion qu'il sema ses charades et boutades ; à comparer avec les tirades anti-philologiques de [Sartre](#).

On bâille ferme, lorsque le philosophe ne parle que de philosophie, ou le philologue - que de philologie ; c'est l'intérêt ou la volonté que le philosophe tourne vers la forme langagière ou le philologue - vers le fond conceptuel, qui sont plus prometteurs. Ce qui est curieux, c'est que l'incompétence ne gêne en rien les philologues ([Nietzsche](#), [Heidegger](#)) et ridiculise - les philosophes ([Wittgenstein](#), M.Foucault).

Le sort comique du mot *absolu*, dans la philosophie européenne (*ein Kabinettstück für Philosophieprofessoren* - [Schopenhauer](#)). Tant de fronts froncés au-dessus du savoir ou de l'esprit *absolus*, tandis que, pour les Germaniques, écrasés par l'érudition *hégélienne*, ce mot signifierait tout bêtement *absous, résolu, réconcilié*, suite à la brumeuse résolution dialectique, débouchant, Dieu sait pourquoi, sur une *perfection*. La même fortune (pour)suivit les mots *universel, aliéné, essentiel*. D'ailleurs, la dialectique, qui ne se rend pas compte, que la plupart des contradictions se réduisent au choix de langages et non pas à la logique, est bancale, comme le sont des concepts qui lui sont attachés.

L'affligeante cécité des philosophes du langage, qui voient l'unité sémantique de base dans le mot, la phrase ou le discours. Chez les linguistes, c'est encore plus bête - les groupes verbaux ou nominaux. Seule la philosophie comparée, pratiquée par des polyglottes, désigne les références d'objet ou de relations comme entités, suivant immédiatement les appels infra-langagiers.

C'est selon l'organe sollicité qu'on classe un écrit : l'oreille (une langue châtiée), l'esprit (les tableaux, les horizons), l'âme (la noblesse, l'intelligence) - un romancier, un philosophe, un poète. Les deux premiers,

souvent, se contentent de leur seul organe de prédilection ; c'est le troisième qui, le plus souvent, en maîtrise tous les trois. Il se trouve que ce sont surtout des maximistes.

Le langage n'est rien dans la pensée mathématique, pas grand-chose - dans la pensée sensorielle, presque tout - dans la pensée métaphysique.

La *philosophie du langage*, si galvaudée outre-Atlantique, n'a aucun thème valable ; n'est possible que la *poésie du langage*, l'étude des déviations tropiques ; le langage a deux faces, l'interne (morphologie, syntaxe, logique, grammaire) et l'externe (associations avec des objets et relations du modèle représentatif) - je n'y vois aucune place pour un regard philosophique. Quant au sens, il se forme déjà au-delà du langage, avec des valeurs de vérité et de substitutions ; et il ne peut pas sortir du psychologisme.

L'analogie entre une logique et une langue : en logique - une représentation Close, une syntaxe, un interprète intemporel qui dégage des substitutions, dans la représentation, et des valeurs de vérité ; la langue - un monde et une représentation Ouverts, une grammaire, un interprète qui dégage un sens dans la réalité temporelle. L'Ouverture signifie une projection vers l'infini, où naissent ou germent la poésie et la philosophie.

La fonction principale du langage dans la philosophie n'est ni l'herméneutique ([Heidegger](#)) ni l'analytique ([Wittgenstein](#)), mais la poétique - la qualité du chemin mental, qui mène de la référence à l'objet, de l'étiquette à la structure, de l'immédiat à la métaphore, de l'intemporel au mouvement, du factuel à l'émotionnel, du neutre à l'intense.

Les philosophes professionnels, chez qui on n'a jamais vu de bons linguistes, de bons logiciens ou de bons mathématiciens, introduisirent un chaos dans l'interprétation des notions limpides de ceux-ci : *verbe, sujet, objet* - chez les premiers ; *vérité, négation, prédicat* - chez les deuxièmes ; *infini, vide, ouvert* - chez les troisièmes.

Quand je lis le linguiste borné ou le philosophe vague, je comprends qu'il est impossible de savoir ce qu'est la langue, si l'on ne sait pas ce qu'est la raison, et qu'il est impossible de savoir ce qu'est la raison, si l'on ne sait pas ce qu'est la langue. Il manque, respectivement, un bon quantificateur universel ou un bon quantificateur existentiel.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni [Kant](#), ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Dans le langage, il n'y a ni idées ni images, il n'y a que des mots ; il faut aller au-delà des mots, pour trouver de bons ancrages ; et dans cette région se trouvent l'âme et l'esprit ; seul le talent est capable de construire les ponts au-dessus de ce gouffre. Quand l'esprit seul agit, je suis dans la science ; quand l'âme seule t'exprime, je suis dans l'art ; la cohabitation heureuse de l'âme et de l'esprit engendre les plus beaux genres - la poésie et la philosophie.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

On peut juger du sérieux des métaphysiciens, en citant cette perle de leur père : *Il y a identité entre : un homme, homme existant, homme*. Le premier : une variable, s'unifiant avec des instances de l'homme. Le deuxième : ou bien le terme *existant* est méta-langagier et il s'y agit de la simple existence en tant qu'instance ; ou bien *existant* est un attribut temporel et il s'agit des instances existantes au moment de la requête ; ou bien *existant* est un attribut booléen et il s'agit des instances, dont cet attribut vaut *vrai*. Le troisième : une étiquette langagière, collée à la classe correspondante. On est très loin d'une identité.

Dans une langue, comme en mathématique, il y a très peu de constantes, notées toujours par les mêmes symboles (mots) ; c'est pourquoi tout bon et honnête philosophe devrait introduire ses écrits, comme le fait tout mathématicien (*Soit X désigne...*) : *soit Penser, Être, Idée désignent...* Toutes ces tentatives ayant lamentablement échoué, on est obligé de lire en toute philosophie, même dans la bonne, - des exercices poétiques, ratés ou réussis.

Dans les discours philosophiques, même en dehors des problèmes lexicaux, le mot *sens* prend au moins trois significations : refléter un réel vague par la clarté des concepts (le passage de la réalité à la représentation), interroger les concepts (le double passage du langage à l'unification dans la représentation), interpréter l'unification conceptuelle

dans un contexte réel (le passage des propositions unifiées à la réalité). Mais personne ne se donne la peine de distinguer ces trois cas, et une logorrhée inconsistante en découle.

Les logorrhées pseudo-philosophiques sur le savoir, la réflexion, la vérité sont de l'enfantillage, qui fait sourire les scientifiques. Tandis que les deux seuls domaines proprement philosophiques, l'angoisse humaine et le langage, sont abandonnés par les philosophes au profit des charlatans-sociologues et des charlatans-linguistes.

Le but du dit philosophique est l'attouchement par l'indicible, tâche, où ni le montré pratique ni le démontré scientifique ne sont d'aucun secours (*l'inexprimable se montre - das Unaussprechliche zeigt sich* - en mélodie). Une étrange consonance avec les mots (qui sont aussi, comme les mots du *Tractatus* de Wittgenstein, la coda du livre !) de H. Broch : *Ce Verbe fut inexprimable, car il fut au-delà du langage - Das Wort war unaussprechbar denn es war jenseits der Sprache*. En deçà du langage il y a le corps et l'esprit, et au-delà - la musique : *Il m'arrive de penser que la langue, ce n'est encore rien* - Beethoven - *Es gibt Momente, wo ich finde, daß die Sprache noch gar nichts ist*.

La vraie création peut naître de trois efforts disjoints : imaginer de nouvelles représentations, soufflées par le réel ou par l'imaginaire, composer de nouvelles requêtes du monde dans un langage nouveau, formuler de nouvelles interprétations des réponses, que le monde livre à mes requêtes – scientifiques, poètes, philosophes.

Les grammaires s'adaptent aux représentations, et presque jamais l'inverse, comme le pense, pourtant, Nietzsche : *Le plus vieux fonds métaphysique s'est incorporé aux catégories grammaticales - Der älteste Bestand von Metaphysik verleibt sich in den grammatischen Kategorien*.

Ce fonds, quand il est profond, ne porte presque aucune trace des langues.

Le regard philosophique sur la langue commence par un constat pré-langagier : avant qu'une phrase ne soit formée, tout homme focalise son attention, et en particulier ces désirs *modaux*, sur les objets de ses représentations. Seulement, ensuite intervient la grammaire. Et représenter veut dire tracer les frontières : *La grammaire n'est que la partie universelle de l'art de séparer et d'unir* - F.Schlegel - *Die Grammatik ist nur der philosophische Teil der universellen Scheidungs- und Verbindungskunst.*

Au-dessus de nos représentations, se forment deux langues : celle de la prose et celle de la poésie. La première est propre au savoir, à la science, à la vérité-finalité au sens scolastique du terme. La seconde se dédie à la beauté, à la philosophie, à la vérité-commencement. Au centre se trouveront soit une représentation validante, soit un langage qui chante. La précision mécanique ou l'imagination organique. Règne de la nécessité ou de la liberté.

L'usage de la langue comprend trois parties : la partie neutre ou plate - la phonétique, le vocabulaire, la grammaire ; la partie profonde, ou philosophique, - le modèle conceptuel, bâti par ses porteurs ; et la partie haute, ou poétique, la plus mystérieuse, informalisable - la nature de la rencontre entre le mot et la chose, entre les sons et le sens. Les plus beaux vers français, russes, allemands, anglais, traduits, mot-à-mot, dans une autre langue, ne sont jamais beaux. Mais les lois scientifiques ne perdent rien dans des traductions littérales.

Socrate, maître de Platon, l'Athénien ayant bu la cigüe, l'ami d'Aristote lui étant moins cher que la vérité – ce sont des références d'objets. *Dépendre*

de, reposer sur, se fier à – ce sont des références de relations. Des combinaisons de ces deux types de référence, munies de connecteurs logiques et syntaxiquement correctes, forment des propositions. Tout y est limpide, à comparer avec des *groupes verbaux ou nominaux* des linguistes ou avec des *combinaisons de représentations et de concepts* (Hegel) des philosophes. Les premiers ne voient même pas les représentations, et les seconds placent celles-ci déjà, prématurément, dans le langage.

Au stade pré-langagier, dans la pensée se cristallisent les sujets et les objets (leurs chemins d'accès), les modalités (devoir, vouloir, pouvoir), la logique (les connecteurs, les quantificateurs, la négation) ; l'enveloppe langagière se forme comme résultat de deux mouvements opposés : de la pensée encore inarticulée et de la langue déjà accueillante. *L'essence du langage : une pensée reçue du dehors* – E. Levinas – ce *dehors* concerne la langue et non pas le sujet, les phénoménologues et les philosophes analytiques obtus ne le comprendront jamais.

Le sens n'est jamais dans la chose ni dans le mot ; il naît d'une confrontation triadique entre l'auteur d'une question, son interprète et un maître du réel. Tout dialogue est l'attribution de sens, et sans dialogue point de sens, même dans des choses, qui prétendent en avoir. L'erreur est de donner un sens préalable aux choses (la liberté d'une donation de sens, au lieu du libre arbitre d'une conception) ou aux mots : *Les philosophes cherchent aux mots un sens et supposent au langage une sorte de substance «existentielle»* - Valéry. À preuve, voyez, par exemple, la croisade de Heidegger, pour déconstruire la métaphysique et faire ressusciter une authentique ontologie, et qui se réduit, en tant que justification et contenu, à la morne grammaire du verbe indo-européen *être*.

Intuitivement, il est clair qu'on ne peut explorer ou exprimer la réalité qu'à travers des structures et des logiques. Mais quand les philosophes (surtout

analytiques) sont assez aveugles, pour ne pas voir la place de la représentation dans une épistémologie, il ne leur reste, comme matériau, que la langue. D'où ces aberrations invraisemblables : *L'essence s'exprime dans la grammaire* - Wittgenstein - *Das Wesen ist in der Grammatik ausgesprochen*. Cette misérable grammaire, qui n'est qu'un habillage structurel au-dessus d'une logique et qui n'entre en aucun contact avec l'essence des choses (que seul effleure le lexique) !

L'origine de la philosophie banale est, simplement - et bêtement ! -, linguistique : en vidant les noms on aboutit aux substances et concepts, en se débarrassant des adjectifs on les réduit aux essences, accidents ou prédicats, en simplifiant le déterminant on patauge dans l'Un et le multiple, en décolorant les verbes on tombe sur l'être. La philosophie la vraie, la poétique, naît aux sources des émotions innommables et des promesses inverbalisables.

La langue de philosophie, c'est le français, comme la langue de poésie, c'est l'allemand. La logomachie française pousse à soigner la ligne sémantique, musicale, du discours ; la logomachie allemande favorise le goût de l'édifice syntaxique structurel. La morphologie indigente du français oblige à créer des concepts avant les mots ; la morphologie allemande invite à créer des mots avant les concepts. Les contraintes vaincues expliquent souvent le succès intellectuel ; c'est pourquoi la meilleure philosophie française est poétique (Pascal ou Valéry) et la meilleure poésie allemande est philosophique (Hölderlin ou Rilke).

Se parler ou parler aux autres - deux arts différents : sonder les sources ou prospector les fins. *La langue du sage est dans son cœur ; le cœur du sot est dans sa bouche* - la Bible. Est sage celui qui maîtrise ces deux langues, sans se tromper de grammaire. Mais le soi, auquel je parle, est double : le connu et l'inconnu, chacun ayant sa propre langue. Parler au premier, c'est comme parler aux autres, c'est la langue de la raison. Jadis,

on ne parlait qu'au second, et c'était la langue de l'âme. Avec l'extinction des âmes, le langage unique, le langage algorithmique, devint le seul outil d'introspection ou de requêtes des hommes robotisés. La bouche du sage écoute la raison ; le cœur du sot y est sourd.

Autre est la lumière perçue par l'œil ; autre la lumière que l'œil peut percevoir ; autre enfin la lumière imprimée dans l'âme, qui la conçoit - St Augustin - Alia est enim lux quae sentitur oculis ; alia qua per oculos sentiatur ; haec lux qua ista manifesta sunt, utique intus in anima est. Une langue vivante, un modèle conceptuel, une image conçue - [Aristote](#) eût partagé la même *vision ternaire*, que les philosophes analytiques abaissent à une *terne division* binaire.

La parole, c'est la représentation et la présentation du réel et de l'irréel - Heidegger - Sprechen ist ein Vorstellen und Darstellen des Wirklichen und Unwirklichen. Tous les philosophes attribuent ce rôle au langage, tandis que celui-ci ne fait que référencer les objets, réels ou irréels, qui sont déjà présents sous une forme mentale et non langagière. Parler, c'est évoquer, indiquer, signaler, viser, attirer, orienter, focaliser, et non – représenter.

Le discours (requête, idée, pensée articulées) a deux composants successifs : l'expression (parcours de chemins d'accès langagiers aux objets et relations d'une représentation) et le sens (le réseau conceptuel, post-langagier, construit à partir de cette représentation). La hauteur du parcours et la profondeur du réseau résument les parts du beau et du vrai, de l'art et de l'intelligence.

[Wittgenstein](#), en bon condisciple de Hitler et serviteur de Staline (avec d'autres *Apôtres* de Cambridge), prend une sage précaution (prise, avec la même élégance, par camarades A.Kojevnikov ou E.Hemingway) : *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire - Wovon man nicht sprechen kann,*

darüber muß man schweigen. En sens inverse, le silence, peut-il avoir une projection verbale ? - pour chercher *un mot à l'image du silence* – P.Celan - *ein Wort nach dem Bilde des Schweigens*. Malheureusement, - *là où manque le verbe, parle l'action* - Goethe - *wo die Worte fehlen, spricht die Tat*. La philosophie serait décidément de la poésie : *Le verbe nous manque ; philosopher est dire ce qui ne se laisse pas dire* – Th.Adorno - *Fehlen uns die Worte ; Philosophie ist : sagen was sich nicht sagen läßt ;* tandis que la théologie en serait l'antithèse : *Nous taire, tel est souvent notre devoir ; car les noms divins manquent* - Hölderlin - *Schweigen müssen wir oft ; es fehlen heilige Namen*. Mais pour ceux qui préfèrent la couleur à la géométrie, le chant à la déclamation et la danse à la marche, bref - l'esthétique à l'éthique, il reste d'autres échappatoires à l'angoisse devant le silence.

L'histoire grammaticale du communisme : le discours philosophique, le slogan idéologique, l'onomatopée apocalyptique – la hauteur, la platitude, l'abîme.

Les grandes valeurs ne se conçoivent qu'en langage du rêve ; intraduisibles en langage des actions, elles se refusent même à celui des idées. Ce sont de piètres juges, ceux qui pensent que *ce qui juge un homme, c'est qu'il ait ou non fait passer des valeurs dans les faits* – M.Merleau-Ponty.

Certains portent le lien avec leur terre natale comme une peau de serpent, dont la mue les en sépare sans douleur et les métamorphose. D'autres, plus viscéraux, s'attachent à leur patrie par la musique (celle de la langue ou celle du regard sur la nature ou la culture). On abandonne la peau, on enrichit l'oreille.

Le langage peut être vu sous trois angles : l'instrumental (attachement à la représentation), le grammatical (structures internes), le métaphorique

(partant de la représentation sous-jacente) – le libre arbitre, les contraintes, la liberté.

La science et l'art se présentent comme une technique et un message ; la mathématique et la musique disposent d'un arsenal fermé, compact, entier, tandis que toutes les autres sphères offrent tant de lacunes, de manques, d'inachèvements. C'est ce qui explique la sidérante insensibilité des mathématiciens et des musiciens pour la noblesse et le style de leurs justifications du vrai ou du beau ; tous les objets, toutes les relations, se valent pour eux. Tandis que les autres sont touchés par la vénération ou le mépris, par l'humilité et le discernement, par l'élucubration ou le dogme, ce qui les rend plus exigeants et plus sensibles au style. Absorbés par la musique intérieure, les géomètres et les aèdes n'accèdent pas à la musique verbale.

Avoir sa propre voix signifie deux choses : savoir composer ou interpréter de la musique et savoir créer son propre langage. Avoir la vocation d'artiste, l'invocation de rêveur, la provocation d'ironiste.

La langue maternelle, c'est une garde-robe tout prête, pour habiller le corps de tes pensées ou de tes sentiments ; tu es en droit de dire, que *ma langue me parle – die Sprache spricht* (Rilke). Mais écrire dans une langue étrangère, c'est inventer des tissus, mélanger soi-même des couleurs, jouer à l'apprenti-couturier ; tu te tromperas de saison, de mode, de taille ; tu seras égal de l'homme des cavernes, plus solitaire, plus près de Dieu, mais plus loin des hommes.

Un philosophe devrait s'occuper non pas de données ou de connaissances, mais d'illuminations. Quand je tombe sur un livre d'un professeur de philosophie, d'abord je me réjouis – enfin quelqu'un, resté en dehors du commerce et de l'informatique, mais, au bout de quelques pages, je me

rends compte que l'auteur ne propose qu'un *système de gestion de bases de données* de plus. Un langage de comptabilité ou de programmation lui aurait suffi. La cause de la disparition de la philosophie des affaires des hommes ne sera pas la solution de ses problèmes, mais l'extinction des mystères dans les cerveaux sans âme.

Le poète est dans les vibrations, nées de son regard sur l'horizon ou le firmament ; son talent en produit des mélodies ; le miracle de l'art y fait surgir des pensées insoupçonnées. Les journaliers verbaux tentent de suivre le chemin inverse.

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

La pensée vise l'éternité, la langue appartient à son siècle, le souci se contamine par le quotidien. Mais, enfin, surgit l'état d'âme, ne débordant guère d'un instant fugitif, et finit par faire oublier le temps et régner l'être. Le point, dont part tout vecteur de l'âme. Et l'on comprend que l'être intemporel n'est point équivalent au néant, mais qu'il est le meilleur interprète de l'éternité. Celle-ci n'est jamais un séjour, mais un point de mire ou d'aspiration.

Vérité

Aucune notion n'a autant pourri les débats philosophiques que celle de vérité. Même aujourd'hui, des hordes de *chercheurs de vérités* se proclament philosophes et font de cette fumeuse *recherche* le but suprême de toute philosophie. Cette notion (très loin d'être un véritable *concept*) provient du besoin des médiocres ou des fanatiques (ou des deux à la fois) de fustiger le mensonge (ou erreur ou errance ou perfidie) ou l'ignorance (celle d'une *bonne* foi ou d'une *bonne* règle). Ni les menteurs ni les ignares ne méritent pas de se trouver propulsés au centre des soucis du sage. Les vérités de celui-ci ne naissent qu'au sein d'un langage (et donc de la représentation sous-jacente). Ce que les non-logiciens appellent *vérité* correspond au terme de *sens*, chez les logiciens. Le sens est le résumé d'une proposition, sous forme d'un réseau (sémantique) d'objets, auxquels accèdent l'interprète par substitutions successives (de variables).

Pourquoi le sage aime-t-il défier des vérités ? Serait-il plus sceptique que le sot, face aux preuves ? Non, le sage fait davantage confiance à l'Horloger du vrai, mais il sait, par expérience, que plus on soumet la vérité aux épreuves du paradoxe, plus majestueux est le nouveau langage, dans lequel elle se réincarne et se renomme, dans une espèce de tautologie de rupture. *La législation langagière engendre aussi les premières lois de la vérité - Nietzsche - Die Gesetzgebung der Sprache giebt auch die ersten Gesetze der Wahrheit.*

Les philosophes et les poètes d'origine possèdent la Maison, mais restent des errants sans atelier ni maison - R.Char - ruines, le nom que prend la Maison ainsi possédée et qui cesse d'être habitable. Ce qui réside légalement dans le langage porte un nom beaucoup moins ectoplasmique - la vérité cadavérique, réceptacle du désoubli de l'Être. Les ruines, cette

vénérable demeure, hantée par le rêve et la caresse, où l'on héberge les invariants de tout mouvement (Goethe, n'y voyant aucune tour debout, ne reconnut pas les ruines discrètes). L'être n'habite que la réalité, il est la chose, qui est source des objets de la représentation et cible des mots du langage.

Soit on réduit la philosophie à la logique en attendant des solutions-vérités, soit au savoir, prometteur de problèmes-langages, soit, enfin, à la poésie, où l'on se contente de mystères-styles. Sens pratique, sens intellectuel, sens poétique : *Le poète est un homme, qui a gardé le sens du mystère* - J.Green.

La philosophie peut prétendre aux facettes esthétique, éthique, mystique, mais nullement - à la véridique. Mieux, la connaissance philosophique n'existe pas, bien que la philosophie de la connaissance soit vaste et féconde. La vérité naît entre le langage et le modèle, tandis que la philosophie est dédiée à la relation entre le modèle et la réalité.

Les philosophes sont de grands pollueurs du débat sur la vérité ; les seuls, qui y ont leur mot à dire, sont les logiciens, les linguistes et, surtout, - les cognitivistes ; c'est la qualité des représentations qui, pour dégager des vérités, compte plus que la correction du langage ou la rigueur de la logique.

Dans les contradictions d'un sot, avec lui-même, on devine un regard monolithique, mais inconsistant, sur la réalité. Dans les contradictions d'un sage, on découvre un conflit entre des modèles différents (couches, angles ou points de vue), mais se servant des mêmes «interfaces» langagières (et la contradiction gît dans le langage). Le sot est terrorisé par ses contradictions ; le sage s'en réjouit, car il vit, simultanément, la merveilleuse richesse du langage, du modèle et de la réalité.

L'inévitable purification de la philosophie : on lui retire toute prétention à la vérité, on se moque de son savoir et encore davantage - de son savoir des savoirs, on s'ennuie dans son langage - il ne reste comme objet d'une vraie philosophie que la terreur ou l'enthousiasme de l'homme seul, et qu'un clochard aujourd'hui aborde plus pertinemment que les écolâtres.

Les plus piètres des penseurs croient, que l'opposition fondamentale se joue entre la vérité et l'erreur. Les meilleurs la placent entre l'intensité et la pâleur, entre le chant et le récit, entre la noblesse et le conformisme, entre l'âme et la machine. Le problème de vérité ou d'erreur se réduit, le plus souvent, au langage, la partie la moins délicate d'un discours intellectuel.

La poésie est un flux langagier rendant superflu le modèle sous-jacent, devant l'évidence du beau, qui en est la fin ; la philosophie est la création de modèles, face à un langage, rendant vraies et enracinées ses métaphores ; et c'est à partir du langage poétique que le chemin en est le plus profond, car les métaphores poétiques sont les plus hautes. *Le poète enveloppe la vérité d'images, qu'il offre ainsi au regard pour (é)preuve - Heidegger - Der Dichter verhüllt die Wahrheit in das Bild und schenkt sie so dem Blick zur Bewahrung* - le regard, gardien de vérités, dans la demeure de l'être, édifiée en mots - beau tableau !

Ni le logicien ni le poète n'ont rien à dire sur la vérité en tant que savoir des essences (réservé aux scientifiques) ; ni le philosophe ni le linguiste n'ont rien à dire sur la vérité des discours (réservé aux logiciens) ; ni le savant ni le logicien n'ont rien à dire sur la vérité de l'homme (réservé aux philosophes et poètes).

Face à la vérité, deux attitudes intenables : la philosophie analytique, qui ne voit que le langage et néglige la représentation (dont elle charge le langage même, absolument inadapté pour assumer cette tâche), et la phénoménologie, qui ne voit pas le langage et réduit tout à la

connaissance (qu'elle voit comme résultat d'un dévoilement surmontant l'ignorance, opération, qui ne débouche que sur des faits, entre lesquels et la vérité s'inscrira le langage).

Si je ne m'intéresse qu'à la vérité, c'est à dire – aux solutions, je ne ferai que de la science. Mais si mon intérêt va jusqu'aux problèmes, c'est à dire au langage, ou, mieux, si je suis chatouillé par le goût des mystères, c'est à dire par la beauté symbolique, je tenterai de me vouer à la poésie ou à la philosophie. Les solutions sont possibles grâce aux systèmes, mais **Wittgenstein** : *Les systèmes sont exactement ce, sur quoi on ne peut pas parler - Die Systeme sind gerade das, wovon man nicht reden kann* - est complètement à côté de la plaque, puisque, au-dessus des systèmes, se bâtit le *pouvoir* philosophique et le *discours* poétique. Et l'on est obligé de se taire, si l'on ne maîtrise ni la philosophie ni la poésie.

Au sujet des *vérités* intuitives ou métaphoriques (donc, poétiques ou philosophiques), n'importe qui peut faire du radotage à l'infini, mais, avant de parler d'une vérité logique (syntaxique ou sémantique), on doit déjà avoir maîtrisé le modèle, son langage bâti par-dessus, son interprète de requêtes langagières. *La vérité est toujours seconde* - R.Debray - elle est même, au moins, cinquième, si l'on y ajoute l'attribution de sens, qui peut nous amener à modifier le modèle, le langage ou l'interprète.

Les philosophes, qui ne voient dans la vérité qu'une vaseuse *conformité*, ne se rendent pas compte de l'importance des outils et de leur validité ; avant qu'on puisse chercher une *adéquation* quelconque, on doit disposer d'au moins trois outils : un outil conceptuel de représentation, un outil langagier de formulation de requêtes, un outil logique d'interprétation de requêtes. Sans disposer de ces outils, assurant la cohérence du modèle, personne n'est autorisé à parler de vérité comme *correspondance* avec le réel. Par contre, là où aucun outil ne semble possible, c'est l'attribution de sens aux résultats d'interprétation de requêtes, la confrontation satisfaisante avec la réalité étant prise par des mal-outillés pour *vérité*.

L'univers de Nietzsche se moque du réel, il est habité de fantômes : Dieu, la Grèce, le nihilisme, la puissance, la vérité, la philosophie y sont des fantômes – (ré)inventés à chaque retour de l'intense devenir. Tant d'apparentes contradictions, tandis qu'il s'y agit chaque fois de changements de langage.

L'être et le devenir dans les transcendants : dans l'être, le vrai est antinomique du faux, le bien est affaire de noblesse, le beau est jugé par le goût arbitraire ; dans le devenir, de nouveaux langages préparent de nouvelles vérités, le bien se traduit en sacrifices, le beau est affaire de création. Tout cela pour dire, que les prises de position y sont absurdes ; la pose, plus artistique que scientifique ou philosophique, y est plus à sa place. En pertinence, l'intelligence y cède au talent

Pour Heidegger, la Vérité, l'Être, l'Ouvert sont des synonymes ; leur source commune grecque veut opposer le voilement au dévoilement, tandis que dans leur acception moderne il n'y a rien d'apophatique. En plus, notre philosophe ne comprend pas grand-chose à la vérité logique, à l'être morphologique, à l'ouvert mathématique. Une bouillie conceptuelle, mais quelle créativité !

Toutes les demeures de leur vérité *métaphysique* étant facilement dévastées par l'ironie, il ne leur restera bientôt que la longévité. Cette pauvre vérité, qui n'appartient qu'au langage et que s'approprient doctement tous les métiers bien en vue, des métaphysiciens aux charpentiers. L'espérance de vie des mots fut toujours supérieure à celle des choses, c'est pourquoi la beauté survit à la vérité.

La beauté d'une formule en constitue la vérité esthétique. *Si je trouve une formule qui m'exprime, pour moi ce sera vrai* - Saint Exupéry. Pour être, également, logique, il manqueraient à cette vérité - une

représentation conceptuelle, un analyseur linguistique, un démonstrateur logique, un interprète philosophique – le chemin est long.

La fragilité des vérités les rend sacrées au sage et méprisables au sot. Le premier se tourne vers la liberté sceptique du langage, le second vers la liberté cynique de l'acte.

Le cycle de la connaissance est toujours le même, pour tout le monde. Mais l'étape, où surgit la notion de vérité, est différente, pour les experts de culture différente. Pour les logiciens, la seule vérité rigoureuse loge dans le langage, au milieu de la chaîne gnoséologique ; pour les philosophes, leur vaseuse vérité-adéquation se trouve au début et à la fin de cette chaîne, qu'on pourrait schématiser ainsi : la réalité – *la vérité de l'être* – la représentation – le langage – l'interprétation de requêtes – *la vérité des propositions* – la donation de sens – *la vérité de l'étant* – la réalité. Le langage se bâtit sur les connaissances (et non pas l'inverse), et la vérité (et non pas l'être) l'a pour demeure.

Une fine couche représentative et langagière couvre la réalité et reçoit la vérité ; toute vérité est donc superficielle, sans aucun lien avec la hauteur poétique, mais gardant parfois quelques traces de la profondeur philosophique. *Toute vérité est profonde* – H.Melville – *All truth is profound* – ce qui est *largement* exagéré.

Partir des vérités, c'est figer le langage ; partir des vraisemblances, c'est partir à la recherche d'un langage. Et puisque la création, c'est la construction d'un langage dans le langage, le sophiste est plus créatif que l'idéaliste.

On ne trouve qu'en français cette commode différence entre langue et langage, le second complétant la première par une représentation. La langue est un objet statique des études linguistiques, et le langage est un outil dynamique du poète et du philosophe. Le poète habite les frontières

vagues entre langue et représentation ; il violente les modes d'accès habituels aux objets ou les images des objets mêmes, son regard crée ainsi un vertige dans les yeux sensibles. Le philosophe est plongé dans la représentation, dont l'adéquation avec la réalité est son premier souci. La vérité du poète est dans le vertige, et celle du philosophe - dans la réalité. Et puisque la vérité des propositions est interne au langage, le poète est plus près du vrai.

La représentation, implicite en poésie et explicite en philosophie, est leur pivot commun : la poésie le survole avec un langage original et individuel, la philosophie projette sur lui la réalité objective. L'appareil purement logique y est presque absent, aussi bien en représentation conceptuelle qu'en interprétation déductive. La vérité est, donc, exclue des champs poétique et philosophique, elle est réservée à la logique. *La vérité n'est pas l'accord entre le concept et son objet, mais l'adéquation entre ce concept et le raisonnement* – F.Schiller - *Wahrheit ist nicht die Ähnlichkeit des Begriffs mit dem Gegenstand, sondern die Übereinstimmung dieses Begriffs mit den Gesetzen der Denkkraft.*

La vérité naît d'un *bon* interprète, qui, dans le contexte d'une *bonne* représentation, prouve une *bonne* requête, portant sur de *bons* objets. Ceci crée un *lieu des vérités*, et, tout compte fait, la philosophie n'a de mots à dire, à ce sujet, que sur la qualité des requêtes.

La notion de vérité n'a pas de place au sein de la philosophie, mais elle conduit à former un regard philosophique sur la place du langage, celui-ci devant se trouver au centre de toute réflexion abstraite. On finit par comprendre, que ne peuvent s'évaluer à *vrai* que des propositions, formulées dans un langage, bâti sur une représentation d'une réalité à examiner. La réalité n'y apporte que le sens, que le sujet-interprète retire des résultats de ses requêtes.

Pour un philosophe *pratique*, qu'est-ce que la logique ? - une *représentation*, un *langage* de requêtes, bâti là-dessus, et un *interprète*, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par [Hegel](#) et [Heidegger](#), n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt* !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

Les trois catégories d'hommes, en fonction du milieu, dans lequel ils placent la vérité : dans la réalité (les hommes d'action et les naïfs), dans la représentation (les logiciens et les scientifiques), dans le langage (les fanatiques et les poètes). Et ils placent le critère de vérité, respectivement, dans la monstration (*adaequatio*), dans la démonstration (preuve), dans la création (musique). On a de bonnes chances d'être philosophe, quand on sait accompagner la vérité dans le franchissement de ces frontières, sans trop de dégâts, mais en en changeant d'identité, les frontières gardées par le douanier, qui est le bon sens.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

Nos sens, nos désirs sont dans la réalité, mais notre langage s'adresse à la représentation, il y est plongé entièrement. Cette séparation embrouille la détermination de la place de la vérité des propositions. La vérité *technique*, prouvée à partir du langage, mais projetée, pour validation, sur

la réalité, constitue le sens, que les phénoménologues appelleront, abusivement, *vérité originaire*.

Les modèles scientifiques sont satisfaisants, et donc consensuels, dans 99 % des cas. Le reste est réservé à quelques audacieux, pour chatouiller Euclide, Newton ou Lamarck. En philosophie, la proportion est inverse, d'où la création permanente de nouveaux langages, ces réceptacles de vérités. Le scientifique peut se permettre cette approximation : *la vérité est une*, ce qui est interdit au philosophe.

L'existence est pensable dans trois domaines : la réalité, la représentation, le langage ; elle est établie par des interprètes et elle n'a pas beaucoup de sens dans les passages entre ces domaines. La vérité s'établit entre un langage et une représentation ; son *existence* a aussi peu de sens que celle du nombre de substitutions dans la requête même. Ce que les philosophes appellent *vérité* n'est, le plus souvent, que la validation d'une représentation ou l'attribution de sens à une requête réussie – la justification du libre arbitre.

Il faut reconnaître, que la vérité-adéquation (au réel), en tant que test d'intelligence humaine, est plus intéressante que la vérité-propriété (des propositions), facilement accessible à la machine intelligente. Avec la première, on éprouve sa liberté. Mais l'oubli de la seconde est signe d'incompréhension du langage, et sans la maîtrise du rôle du verbe aucune philosophie profonde n'est pensable.

Tant d'hommes tant de représentations, tant de représentations tant de discours, tant de discours tant de vérités, – et après et malgré cette évidence, le philosophe académique cherche la vérité unique, qui dissiperait toutes les doxas des indoctes...

La Vérité est une propriété d'une proposition langagière (transformée en formule logique et démontrée dans le contexte d'une représentation), et le Sens est un résumé intuitif (ni langagier ni conceptuel) des substitutions effectuées dans la proposition (formule) démontrée (et donc débarrassée complètement du langage) et visant à confirmer (la *vérité* des scolastiques et charlatans) ou à infirmer la représentation sous-jacente. Comment les tenants de la philosophie analytique ou de la *French theory* américanisée peuvent-ils partir du seul langage (et oublier la représentation), pour aboutir au sens ?

Personne ne meurt plus de vérités mortelles : il y a trop de contrepoisons - Nietzsche - *Niemand stirbt jetzt an tödlichen Wahrheiten : es gibt zu viele Gegengifte*. En mourir, ne plus pouvoir la falsifier par des incantations du langage. La meilleure guérison est une résurrection. On manque de seringues ou d'ironie, quand on dit : *L'esprit philosophique consiste à préférer aux mensonges, qui font vivre, les vérités, qui font mourir* – G.Thibon.

Les contradictions du sage se jouent entre deux modèles ou deux langages différents, où la compatibilité n'a pas de sens. *Les gens bien élevés contredisent les autres, le sage se contredit soi-même* - O.Wilde - *The well-bred contradict other people. The wise contradict themselves*. Le sot se noie au milieu d'un même modèle ou langage. Par une subtile substitution, le sage peut tomber d'accord avec le sot, qui n'est d'accord qu'avec lui-mêmes.

Je suis vrai, si je garde ma position (ou pose), face aux propositions (ou choses), avec le langage, la représentation ou la réalité changeants. *Être sans cesse vrai envers des vérités sans cesse changeantes* - N.Barney. Je suis vrai, parce que je sais les réinventer : le langage – par ma poésie, la représentation – par ma philosophie, la réalité – par mes contraintes.

L'intelligence, c'est la faculté d'introduire une nouvelle distance entre toute vérité trouvée et sa première falsification langagière. *La vérité n'est accessible qu'aux sots* - A.Blok - *Правда доступна только для дураков*. Le sage sait, que la vérité n'est qu'au bout de sa langue versatile, le sot la voit sous ses pieds bien plantés.

On peut - et l'on doit ! - éliminer du champ philosophique toute trace de l'être substantiel et de l'être verbal, c'est à dire - l'ontologie et la vérité. La cognitive et la logique sont suffisamment adultes, pour s'en charger.

La *vérité* philosophique est une chimère creuse, dont la *recherche* n'est qu'un prétexte pour entretenir la gravité d'un bavardage pseudo-savant. Hors la mathématique, les sciences ne cherchent pas la vérité, mais des lois, c'est à dire des *bases de faits* axiomatiques, *nécessaires*, que le *libre arbitre* de l'intellect complète par des *bases de connaissances*. Tout, dans ces bases, est *vrai*, par définition. Ensuite, dans le contexte de ces bases, on formule des hypothèses, des requêtes logico-langagières, dont la démonstration réussie produit des vérités *non-axiomatiques*, les plus intéressantes.

La vérité est impensable sans preuves logiques ; aucune preuve ne fut jamais apportée par les philosophes. Et ils continuent leurs incantations à cette Arlésienne, totalement absente de tous les ouvrages philosophiques. Le deuxième spectre, à bannir de la philosophie, est le fantomatique savoir, dont seraient pleins leurs traités de bavards et d'ignares.

Le langage : en amont – une représentation, des vérités déclaratives, inconditionnelles, en aval – des requêtes, leur vérité déductible ; le langage est à mi-chemin entre les mystères du désir (libre arbitre) et du sens (liberté), avec la logique au centre.

Le pré-filtrage des notions de la philosophie académique se fait facilement par le simple rappel de leurs antonymes : *l'Un/multiple* – une banalité à bannir ; *être/devenir* – si l'on veut compléter la représentation atemporelle, apersonnelle, en introduisant le temps ou la création, le couple serait intéressant, mais chez les non-poètes ne reste que l'être, source des logorrhées insipides ; *absolu/relatif* – aucun philosophe ne définit bien le premier terme, couvert d'infinies logorrhées, à bannir ; *savoir/ignorance* – une banale pré-condition d'un discours sensé, mais n'apportant rien à la forme, c'est à dire à la bonne philosophie, à négliger ; *Dieu/la vie* – l'intérêt pour l'Horloger ou l'Architecte est légitime ; *infini/fini* – aucun philosophe (sauf peut-être Leibniz) ne comprend ce que peut être l'infini, ce sujet devrait être réservé aux mathématiciens et interdit aux philosophes (non-mathématiciens) ; *vrai/non-démontrable* – aucun philosophe n'y voit la place du langage, ils réduisent tout aux psychologismes gnoséologiques, le sujet devrait être réservé aux cognitivistes et interdit aux philosophes ; *liberté/nécessité* – de la mécanique à l'éthique, le nombre de juges est trop important, on devrait ne garder que le dernier critère, impliquant des sacrifices, sujet rare chez les *titulaires*.

Le scientifique : il maîtrise les faits avérés (les vérités premières) de sa discipline ; il maîtrise le langage de formulation de requêtes ; dans ce langage il formule des hypothèses, dont la démonstration (par l'expérience ou la logique) crée des vérités finales, qui seraient, éventuellement, ajoutées (câblées) aux vérités premières. Le philosophe titulaire ne maîtrise ni le langage de conception (pour créer des vérités premières) ni le langage d'interrogation (présupposant une représentation) ni le langage d'interprétation (bâti sur une logique) ni le langage de cognition (permettant de donner un sens à une nouvelle connaissance), et il prétend chercher des vérités... Le philosophe n'a besoin que du seul langage poétique, mais pour cela il faut être né poète.

Ce qui parle en notre nom peut s'appeler cœur, âme ou esprit ; pour nous rendre justice, notre interlocuteur doit disposer de trois interprètes ; et il soumettra notre discours au jugement, respectivement, du Bien, du Beau, du Vrai et saura sacrifier les deux critères secondaires ; mais on s'y trompe souvent : *Les mouvements du corps et de l'âme, du langage et de la raison, doivent cesser devant la vérité* - H.Arendt - *The movements of body and soul as well as of speech and reasoning must cease before truth.*

L'ambiguïté du terme de *vérité* tient au fait, qu'on l'emploie dans trois sphères, aux règles drastiquement différentes : le mystère (de la matière, de la vie, de la création), le problème (la représentation, le langage, le libre arbitre), la solution (la logique, l'interprétation, la liberté). Techniquement, seul le dernier domaine, tout en s'inspirant du premier et en s'appuyant sur le deuxième, devrait s'en prévaloir.

Deux rôles du langage : peindre le fantôme de notre bonheur interne (d'être porteur du Bien), formuler la vérité de notre malheur externe (fatalité des chutes).

Les sophismes amusent, les dogmes intriguent – les seconds sont plus durables, et le *dogmatisme immanent* de [Schopenhauer](#) est plus prometteur que la *sophistique transcendantale* de [Kant](#).

Tout amoureux devient poète et en adopte la langue, incompatible avec les vérités du langage commun. Là où chante l'amour, ces vérités se taisent ; son arbitraire exclut la logique, et L.Feuerbach : *Pas de vérité où il n'y a pas d'amour* - *Wo keine Liebe ist, ist auch keine Wahrheit* - confond l'amour avec la raison, la représentation idolâtre avec l'interprétation, seulement iconoclaste. Ce qui surgit de l'amour est non seulement au-delà du Bien, mais aussi au-delà du vrai.

Index des Auteurs

Adorno Th.	146	Dante A.	57	Hemingway E.	145
Angéelus S.	102	Debray R.	45,49,152	Héraclite	36,48,74,105,
Arendt H.	126,130,160	Deguy M.	7		121
Aristote	V,7,10,20,25,	Deleuze J.	43,53,80,97,100,	Hermlin S.	7
	31,34,46,54,69,81,		116	Hésiode	78
	83,84,86,93,98,106,	Derrida J.	85,98,112,	Hesse H.	100
	113,119,122,134,135,		116,133	Hobbes Th.	80
	140,142,144	Descartes R.	IV,31,37,	Hölderlin F.	23,38,100,
Artaud A.	4		49,54,77,83,93,101,		144,146
St Augustin	36,49,62,		103,117,120,135	Homère	121
	128,144	Diogène	10,58	Horace	3,87
Averroès	135	Disraeli B.	74	Houellebecq M.	7
Bachelard G.	IV,34,77	Dostoïevsky F.	V,30,41,53	Hume D.	10
Bacon F.	15	Dryden J.	76	Husserl E.	IV,10,18,76,
Badiou A.	37,48,86,100,	Me Eckhart	106		80,83,85,95,97,101,
	101,116	Eliot T.S.	55		116
Balzac H.	40	Empédocle	21	Jankelevitch V.	11,29,37,
Barney N.	62,158	Enthoven R.	75		63
Barthes R.	116	Épictète	6,72,122	Jaspers K.	23,29
Bataille G.	20	Épicure	11,23,38,48	Jésus	7,105
Beethoven L.	51,141	Érasme	39	Jonas H.	7
Bergson H.	55,63,77,97,	Eschyle	23	Joubert J.	40,109
	105	Euclide	157	Juvénal	49,88
Berkeley G.	126	Faulkner W.	58	Kant E.	V,6,10,14,18,29,
Bernanos G.	42	Feuerbach L.	161		39,49,54,65,71,74,
Bias	23	Fichte J.G.	51		81,82,84,86,93,106,
la Bible	27,36,105,117,144	Foucault M.	116,133,137		113,114,115,119,139,
Blok A.	78,158	Fourier Ch.	94		161
Boèce	10,19,52	Freud S.	98,115	Kierkegaard S.	10,17,21,
Broch H.	141	Gadamer H.	107		60,110
Byron G.	20	Galilée G.	15	Kojève A.	126,145
Calderón P.	12	Gödel K.	86,113	Kraus K.	30
Camus A.	60,62,81	Goethe J.W.	95,101,146,150	Lacoue-Labarthe Ph.	32,
Carpentier A.	65	Gracián B.	12	Lamarck J.-B.	157
Celan P.	19,146	Grass G.	7	Lao Tseu	106
Cervantès M.	23	Green J.	150	La Rochefoucauld F.	51
Chaplin Ch.	59	Hamann J.G.	82	Leibniz W.	20,80,117,160
Char R.	15,30,32,56,62,	Hegel J.G.	IV,V,6,11,31,	Leopardi G.	5,23,52
	108,149		39,52,71,76,83,90,	Lermontov M.	88
Chénier A.	37		96,98,106,113,119,	Levinas E.	65,112,133,
Chestov L.	13,89		137,139,142,155		143
Cicéron	11,74	Heidegger M.	12,17,29,	Lichtenberg G.	61
Cioran É.	56,60,76,96,		42,49,64,79,89,93,95,	Lorca	93,94
	100,131		100-102,104,106-108,	Lulle R.	134
Cocteau J.	58		116,121,136-138,143,	Machiavel N.	57
Confucius	105		145,151,153,155	Maïakovsky V.	51
Corneille P.	33	Heine H.	50	Maistre J.	85

Mallarmé S.	125	Plotin	20,54	Stendhal	51
Mann Th.	62	Pope A.	55	Strabon	46
Marcel G.	77	Pouchkine A.	25	Talleyrand Ch.	57
Marx K.	73,76,118	Pyrrhon	20,72,132	Tchaïkovsky P.	30
Melville H.	154	Pythagore	106,119	Tchékhov A.	30,33,63,66
Merleau-Ponty M.	12,79, 146	Racine J.	28	Thibon G.	157
Michelet J.	40	Ricœur P.	69,116	Tourgueniev I.	4
Musil R.	28,56,86,124	Rilke R.M.	29,144,147	Tsvétaeva M.	47
Newton I.	157	Rorty R.	71	Twain M.	5
Nicolas de Cuse	101,106	Rousseau J.-J.	40,49,52, 111	Valéry P.	III,V,22,31, 36,38-45,57,69,75, 76,85,93,94,111, 113,116,120,134,136, 139,143,144
Nietzsche F.	III,V,7,10,13, 15,18,20,21,24,25, 29-38,40,41,46-48, 51,54,66,76,83,93, 94,98,103,106,111, 113,116,118-120,125, 136-141,149,151,158	Russell B.	103	Vico G.	87
Novalis	95,117	Saint Exupéry A.	153	de Vinci L.	36
Onfray M.	7	Sartre J.-P.	51,77,85, 116,133,136	Virgile	52
Ortega y Gasset J.	19	Schelling F.	34,90	Voltaire A.	30,102,116
Ovide	53	Schiller F.	155	Wagner R.	73
Parménide	74,93,98,102, 106	Schlegel F.	89,97,99,107, 132,141	Weil S.	30,31,31,43
Pascal B.	10,20,50,53, 60,116,144	Schopenhauer A.	6,21,55, 76,78,93,113,137, 161	Wilde O.	46,96,158
Pasternak B.	106	Scot M.	135	Wittgenstein L.	9,12,18, 20,56,57,69,87,131, 137-139,141,143,145, 152
Paz O.	98	Sénèque	49,50,92,122		
Platon	7,11,15,16,36,48, 54,66,70,81,86,93, 97,102,106,119-125, 142	Shakespeare W.	33		
		Socrate	7,58,75,98, 122,142		
		Sophocle	33,115		
		Spencer A.	84		
		Spinoza B.	10,20,76,80, 83,93,98,101,115		
		Steiner G.	55		

Sommaire

Avant-Propos	I
Consolation	3
<i>Tragédie</i>	27
<i>Pitié</i>	36
<i>Lutte</i>	45
<i>Espérance</i>	53
Langage	69
<i>Réalité</i>	92
<i>Représentation</i>	111
<i>Langue</i>	130
<i>Vérité</i>	149
Index des Auteurs	163